

3 1761 04375 2591

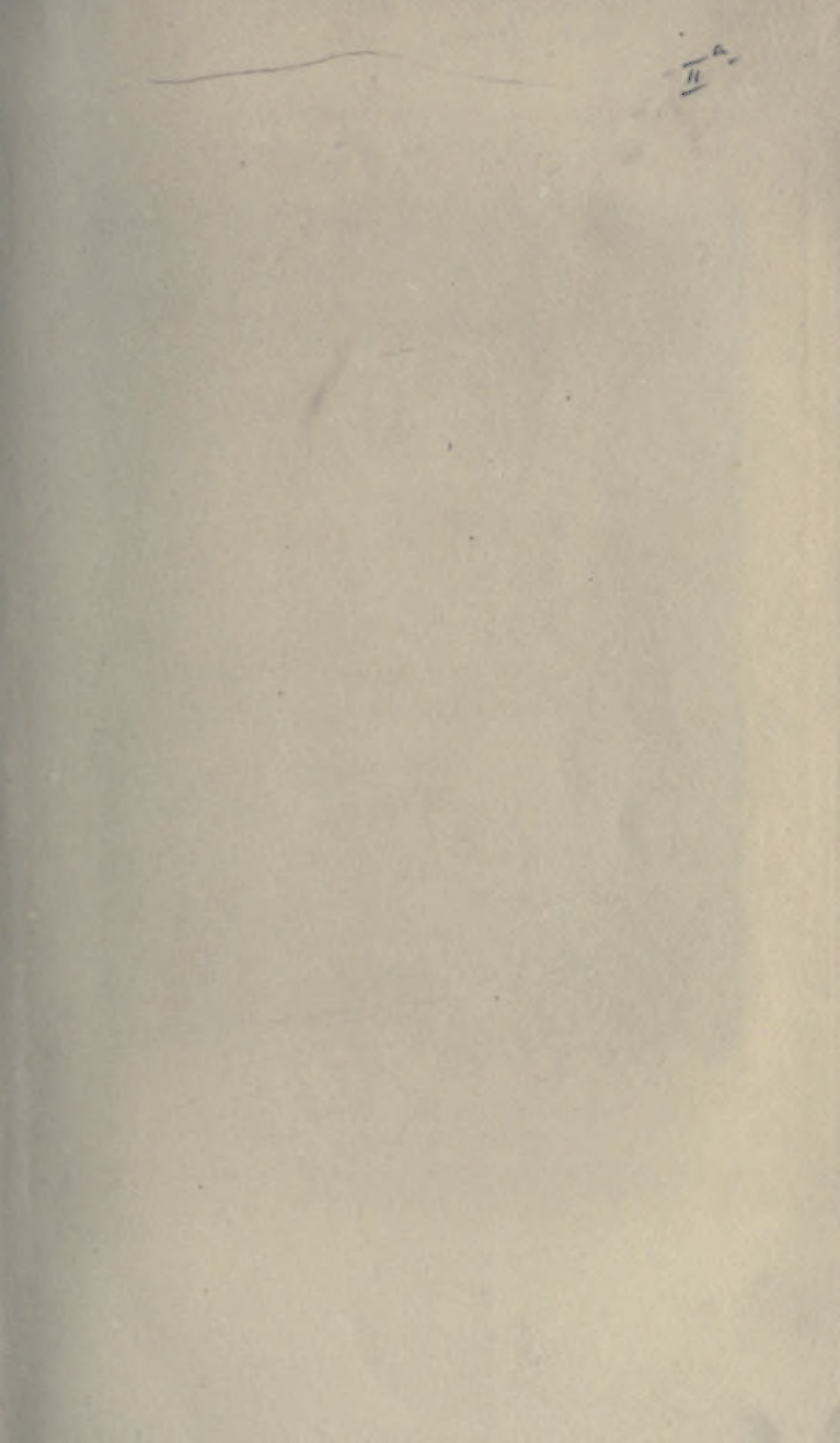


LETTRES DE GUERRE
(1914-1918)

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

Il a été tiré de cet ouvrage

100 exemplaires sur papier cuve des papeteries du Marais
et de Sainte-Marie, numérotés 1 à 100





Héliog. Dujardin — Plon-Nourrit & Cie Edit. — Imp. Braun

LE CAPITAINE JULES JEANBERNAT
BARTHÉLEMY DE FERRARI DORIA

D'après le tableau de Mme Jean de Mertens.

CAPITAINE JULES JEANBERNAT

BARTHÉLEMY DE FERRARI DORIA

LETTRES DE GUERRE

(1914-1918)

Portrait en héliogravure



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Le capitaine Jules Jeanbernat Barthélemy de Ferrari Doria, chevalier de la Légion d'honneur, est mort pour la France, à l'âge de vingt-huit ans, le 7 septembre 1918, tué à l'ennemi à la tête de son bataillon qu'il commandait, au cours de la bataille de l'Ailette.

Il avait fait toute la campagne contre l'Allemagne et ses alliés depuis le premier jour de la mobilisation (1914-1918) : la croix de la Légion d'honneur qu'il reçut sur le champ de bataille et les cinq citations dont il fut honoré démontrent sa valeur militaire.

Licencié ès lettres et en droit, il se destinait à la carrière diplomatique, à moins qu'il n'eût préféré rester dans la carrière des armes où il était entré avec une patriotique ardeur.

Pendant la durée de la grande guerre, il écrivit des lettres qui ont paru dignes d'intérêt : son Père en publie de larges extraits.

Ceux qui ont connu le capitaine Jeanbernat retrou-

veront dans ses lettres le cœur sensible et vaillant, l'esprit ouvert et orné, le caractère aimable et modeste, le charme personnel qui le distinguaient; tous ceux qui les liront y reconnaîtront les vertus de l'officier français.

Villa Doria.
Marseille, ce 25 février 1920.

LETTRES DE GUERRE

(1914-1918)

1914

Le Puy, 3 août 1914.

En arrivant au Puy, où m'appelait mon ordre de mobilisation, j'ai trouvé, comme partout en cours de route, l'enthousiasme patriotique le plus vif : la France entière se lève d'un élan de sacrifice et d'espérance.

Mobilisation générale, décret du 1er août 1914.

Le sous-lieutenant Jeanbernat, du 86e régiment d'infanterie, a été affecté au 286e régiment d'infanterie, qu'il a rejoint le 2 août 1914.

Le Puy, 5 août 1914.

Mettre un régiment sur le pied de guerre est une grande affaire : chacun s'y emploie aussi bien qu'il le peut. Nos hommes font preuve d'un très bon esprit : fermes, résolus, ils s'apprêtent à repousser de toutes leurs forces l'agression allemande.

Le 286e régiment d'infanterie, auquel je suis affecté, part demain pour une destination inconnue; peut-être sera-t-il dirigé vers les Alpes : Grenoble, Briançon, Gap...

Gap, 9 août 1914.

Nous sommes à Gap, mais nous espérons ne pas y rester longtemps et être bientôt envoyés dans la région de l'Est. On vient d'annoncer le beau succès français à Mulhouse et la résistance héroïque belge, qui nous remplissent de confiance et d'admiration. Tous, en parfaite santé, nous subissons, c'est très sûr, l'attraction du feu : nous avons réellement envie d'aller nous battre... Ici, chaque jour, on manœuvre, on se prépare...

Gap, 12 août 1914.

La neige se laisse voir sur les sommets des hautes montagnes environnantes, elle ne fait point sentir sa fraicheur dans la plaine. Je croyais que le département des Hautes-Alpes était une vaste station d'été, et l'expérience m'apprend que le climat continental y règne dans toute sa rigueur, glacé l'hiver, brûlant l'été. Le paysage est d'ailleurs agréable, la ville bien bâtie et fort propre.

Les Gapençais nous ont fait une réception chaleureuse; durant tout le trajet du Puy à Gap, nous reçûmes aussi un magnifique accueil : les cœurs vibraient tous à notre passage.

Je me sens très dispos et plein d'entrain.

Gap, 16 août 1914.

Il pleut aujourd'hui à torrents : nos cantonnements sont bons et nous mettent à l'abri des intempéries.

Je ne sais pas si mes lettres arrivent exactement, toutes les lettres subissant systématiquement un

assez long retard pour que ne soient pas dévoilés les secrets des opérations, les mouvements des troupes.

Gap, 20 août 1914.

Nous partons de Gap demain pour la frontière de l'Est, pour Belfort dit-on : ce serait un signe que les troupes françaises auraient fortement pénétré en Alsace, autour de Mulhouse... En tout cas, nous pensons aller vite sur la ligne de feu : je le souhaite, parce que c'est vraiment désagréable de faire l'exercice pendant que les autres se battent...

Le général de Castelnau commande l'armée de l'Est; le général Joffre est en Belgique, où l'on dit que le grand coup va se donner.

Mon régiment, le 286e d'infanterie, est sous les ordres du colonel d'Ollone, l'explorateur renommé; ma compagnie a pour chef le capitaine Dorgans, qui vient de l'armée coloniale et qui a l'expérience du feu.

J'ai rencontré le colonel Vernadet, que j'ai bien connu et apprécié jadis.

On dégarnit la frontière d'Italie, on n'y laisse que

des territoriaux : de ce côté-là il n'y a pas à prendre un grand souci.

Gap, 21 août 1914.

Où allons-nous? Nous ne le savons pas d'une manière précise. Nous partons... Je crains que nous ne restions encore quelque temps en réserve : tant de troupes doivent être déjà sur la frontière!

J'ai été logé à Gap chez un ancien prospecteur de l'Alaska, qui a fait aussi des fouilles, celles-ci archéologiques, en Haut-Dauphiné, et a bien voulu m'offrir l'ouvrage intéressant dans lequel il a consigné le résultat de ses recherches.

Avant de quitter Gap, j'ai le plaisir de vous envoyer quelques brins de gui cueillis sur les sapins des Alpes, quelques fleurs d'edelweiss : ils vous apporteront mes souvenirs et mes souhaits.

23 août 1914

Hier, j'ai reçu le baptême du feu. Comment dire l'impression ressentie? Une émotion vive, sans doute, mais qui n'était pas la peur... Ma compagnie s'est

très bien conduite : elle a subi sans faiblir un tir violent d'artillerie. Les obus tombèrent, éclatèrent, sans faire de trop grands ravages : nous n'avons eu que quelques blessés.

Ici, tout va bien : nous sommes sans nouvelles des opérations engagées ailleurs.

30 août 1914.

Je vous écris d'un petit bois où nous sommes en réserve. Seul le bruit du canon trouble notre quiétude. L'artillerie française, que nous avons vue à l'œuvre, fait de bonne besogne : depuis ce matin, le canon tonne sans discontinuer et retentit sourdement dans toute la vallée.

La vie en plein air n'est pas pénible : pendant la journée, le soleil d'été brille encore, mais la nuit fraiche nous avertit de l'approche de l'automne ; tous les soirs, s'élève un brouillard épais.

11 septembre 1914

Après quelques jours de forte activité, nous avons un peu de repos. Les obus tombent à 2 ou 3 kilo-

mètres de nous : ils ne produisent pas grand effet.

Le *Bulletin des armées* nous a appris quelques heureuses nouvelles de la bataille livrée sur les bords de la Marne : les Allemands battent en retraite.

Il pleut beaucoup dans notre région : je regrette le soleil de la Provence et les fleurs qu'il fait éclore.

12 septembre 1914

Une grande victoire dans le Nord nous est annoncée : les événements sur toutes les parties du front sont en bonne voie.

Nous occupons des cantonnements bien disposés : aujourd'hui, pour la première fois depuis notre arrivée sur le front, nous n'entendons pas le canon. L'ennemi a manqué le coup qu'il dirigeait de notre côté ; il a reculé en désordre : triste mais réconfortante fut la vue des cadavres qu'il n'eut pas le temps d'enlever et que nous trouvâmes sur la route.

15 septembre 1914

Nous sommes cantonnés dans un petit village près de Nancy. La grande ville a été un moment dans une

situation critique : elle était investie, bombardée; elle est sauvée. L'alerte a été chaude : tout est bien qui finit bien... On nous avait fait venir en toute hâte de Gap pour nous joindre aux troupes chargées d'entraver la marche des Allemands sur Nancy; l'ennemi a été repoussé, c'est aujourd'hui chose faite. La lutte a été dure : une forêt, la forêt de Champenoux, a été prise et reprise plusieurs fois ; les Allemands en ont été enfin délogés et, sur tous les points, ont dû se retirer laissant de nombreux morts et blessés qui ont été relevés par nous. Leur retraite a été précipitée, comme l'indiquent la quantité d'objets d'équipement et de munitions qu'ils abandonnèrent et le grand nombre de cadavres qu'ils n'emportèrent pas.

Oh! cette vue affreuse des cadavres! Cette odeur horrible! que nous trouvons et qui nous poursuivent partout... Les premiers jours, elles sont insupportables, donnent la nausée, puis, on en prend peu à peu l'habitude et, maintenant, on n'y fait presque plus attention. Quelquefois, pendant une marche dans la nuit sombre, le pied est arrêté par un obstacle contre lequel on bronche, c'est un cadavre : on se relève, on continue son chemin sans se troubler d'une rencontre assez ordinaire.

L'artillerie française fait merveilles : avec ses

pièces de 75 et de 120, elle a eu l'avantage sur les canons ennemis de 150 et de 210.

La pluie nous accompagne sans répit; nous ne nous en préoccupons guère, sauf les jours de repos où nous avons le loisir de mesurer ses désagréments. Les nuits sont bien les nuits de septembre dont je me rappelle une description charmante par George Sand; les chiens errants ne font pas entendre leurs aboiements nocturnes : pour les empêcher de crier, on les a sacrifiés...

La température plus fraiche fait apprécier à sa juste valeur un bon lit, quand on le découvre : il y a des jours où coucher sur un peu de paille est encore fort agréable.

19 septembre 1914.

Notre vie n'est pas privée d'un certain confort, surtout dans les cantonnements. Il nous arrive de faire des repas plantureux, en joignant les vivres reçus de l'intérieur a ceux donnés par l'intendance. Le diner d'aujourd'hui était ainsi composé : potage, deux plats de viande, légume, salade, dessert, et pouvait satisfaire le plus difficile d'entre nous. Il est vrai que ce n'est pas toujours la même chose :

près de l'ennemi on est resté parfois plus de vingt-quatre heures sans grand aliment à se mettre sous la dent ; on se consolait par la pensée d'être mieux servi un autre jour.

Les hommes touchent de bonnes et fortes distributions.

J'aurais bien cru que la guerre fût plus dure : c'est l'alerte toujours probable et la « casse » toujours possible, mais encore assez rare ; à part ces inconvénients, sans doute considérables, la vie matérielle est assurée...

22 septembre 1914.

La tranquillité est en ce moment presque parfaite, jusqu'à la prochaine fois...

Le temps est frais : il me fait songer au ciel de Marseille, quand, après la pluie, se lève un petit mistral. Le beau temps qui semble vouloir nous revenir serait très aimable de nous débarrasser de la boue épaisse et lourde : cette boue doit cependant gêner beaucoup l'ennemi qui retire ses pièces embourbées.

25 septembre 1914.

Nous vivons dans l'incertitude pour tout ce qui se passe en dehors de notre rayon d'action, qui est la défense mobile de Nancy. Nous sommes sur la défensive pure; dans le Nord les opérations sont plus actives...

Pour nous renforcer, nous avons reçu les territoriaux du 100e régiment qui se trouvaient jusqu'à présent à Nice; ce n'est pas que notre régiment en ait un besoin extrême : il a eu quatre cents hommes hors de combat et on a jugé bon de combler les vides.

La bataille a été rude les 8 et 10 septembre derniers, quand les Allemands firent un effort désespéré pour entrer à Nancy, dont ils avaient une grande envie.

Le 5e bataillon n'a marché qu'une fois au feu, il a souffert de sensibles pertes. Mes amis ont été fort éprouvés : Pierre Laplane n'aura pas la joie d'assister à la victoire, il a été glorieusement tué; Henri Vidal a été grièvement blessé. Je plains leurs jeunes femmes : les jeunes mariés ne sont donc pas aimés des dieux!...

L'ennemi ne réussit pas dans sa tentative contre Nancy, il en a supporté les pertes qui ont été lourdes. L'Empereur était là pour encourager ses troupes. A Sornéville, on nous a raconté que, pour faciliter à sa voiture le passage dans le village, ses soldats s'étaient livrés à un nettoyage inusité ; Guillaume II y vint bien, mais pour retourner rapidement en arrière, et, — le maire lui-même me l'a dit, qui était mieux placé que personne pour le savoir et s'en souvenir, car il fut particulièrement en butte à de mauvais traitements de leur part, — dès que les Allemands surent que leur empereur qui préparait son entrée triomphale à Nancy avait tourné les talons, ce fut chez eux la retraite soudaine ; nous avons trouvé en masse dans les puits, dans les fossés, des fusils, des sacs, des munitions jetés en fuyant. Les cadavres étaient nombreux, quoique la plus grande partie en ait été enlevée en automobiles, surtout dans le but de cacher les pertes.

Les Allemands ont de gros canons de 150, 210, qui lancent des obus faisant des trous énormes : il est évident que si l'on se trouve à l'endroit précis où tombe l'obus, l'on est sûr d'être écrasé : sauf cette circonstance funeste, le risque n'est pas démesuré. L'obus éclate en hauteur, quelquefois même n'éclate pas ; on a, la plupart du temps, le moyen de se

garer, en se terrant ou en s'aplatissant sur le sol.

Le grand désavantage pour nous des canons allemands est la longueur de leur portée qui est considérable.

L'ennemi a raison de redouter nos obus, qui font un effet terrible : ils ont une telle charge de mélinite, nos bons petits obus de 75, qu'en éclatant ils produisent une commotion foudroyante : dans les tranchées, des hommes à la file ont été trouvés ainsi morts... Dernièrement, une batterie repéra un régiment bavarois, qui battait en retraite tranquillement en lignes de section : je vous laisse à penser la rafale d'obus qui s'abattit sur le malheureux régiment. Le lieutenant commandant la batterie, tout en donnant l'ordre d'activer le tir, descendit de son échelle d'observation, et nous dit que les hommes visés sautaient véritablement en l'air; un obus nettoie environ 20 mètres. Plus tard, les habitants des villages, qui avaient vu les Allemands reculer, nous rapportèrent avoir assisté au passage d'un régiment dont il restait seulement une centaine d'hommes : peut-être était-ce celui dont je viens de parler. Tant mieux! Quel beau travail! Je ne les plains pas, ces barbares qui ont voulu la guerre et la font atroce. Ce n'est pas très humain, ce que je dis là, mais, pour

ma part, j'éprouve une satisfaction, dont je ne puis me défendre, quand je les vois s'avancer en fiers et sauvages conquérants, et recevoir de si rudes coups.

30 septembre 1914.

L'ordre vient de nous être donné de partir dans la direction de Toul : c'est toute la division qui se déplace : dans quel but? L'avenir nous le dira.

10 octobre 1914.

Quatre jours nous sommes restés au quartier général de Boucq : ce fut un repos agréable.

Par les rares journaux qui viennent de Nancy, j'apprends l'arrivée de réfugiés belges à Marseille, qui ne doit pas cependant se ressentir beaucoup de la guerre; la vie y a sans doute repris son cours normal, seuls quelques habitants timorés peuvent redouter un aéroplane ou un torpilleur imaginaires...

Si j'en crois ce que je vois et ce que j'entends, que de fausses nouvelles sont répandues! A combien de

« canards » faudrait-il couper les ailes! Les Allemands ont attaqué furieusement près d'Amance : on a prétendu que Guillaume II en personne dirigeait l'attaque, et on nous a montré l'arbre sous lequel il s'était tenu. Qu'y a-t-il là de vrai? La plus belle chose que j'aie vu inventer ou raconter, c'est que l'Impératrice attendait en costume de soirée l'heure de faire son entrée sur la place Stanislas, à Nancy. Si je disais toutes les fausses nouvelles dues à quelque imagination maladive, je n'aurais jamais fini.

Il vaut mieux revenir à la réalité. Nous venons de passer plusieurs jours de calme complet. Quelquefois, nous nous sommes contentés à nos repas de biscuits de guerre, plus ou moins durs, et de chocolat; les jours où l'on rencontre des villages encore munis de provisions, récemment approvisionnés, on se soigne fort bien : notre maître-queux, qui est le cuisinier d'un grand hôtel de Clermont, nous prépare alors des plats excellents. Le café est à volonté : le café, on en fait et refait, on en boit et reboit, il est à la fois très fort et très bon. En campagne, le vin et le café sont les boissons ordinaires : le café ne manque jamais, on en porte toujours une réserve en tablettes. L'eau est un peu négligée, il faut l'avouer : c'est si difficile de la trouver pure! Les hommes auraient bien tort de se plaindre, et. en fait,

ils ne se plaignent pas, parce qu'on leur assure des approvisionnements très larges, plus que suffisants. Ils sont bien nourris et bien vêtus. On vient de recevoir des tricots et des chaussettes qu'on leur distribue : d'autre part, leurs familles leur ont envoyé tant et tant de vêtements qu'ils en sont presque embarrassés. Les dimensions des sacs ont des limites et les vaguemestres ne savent plus où donner de la tête.

11 octobre 1914.

Les environs de Marseille doivent être des plus agréables, avec les jolies couleurs automnales que prennent les arbres, et la Corniche ensoleillée est, j'en suis sûr, une promenade charmante : que je préfère les clairs horizons de la Provence à ceux perpétuellement embrumés de la région où je me trouve!

Je viens d'assister à l'atterrissage d'un ballon dirigeable, très intéressant, très imposant. Quelle différence avec les ballons de jadis qui me paraissaient si grands! Dans l'air un tel ballon ne doit pas facilement passer inaperçu, à moins qu'il ne monte si haut, si haut... Je l'aime mieux que l'aéroplane, je ne sais

pas même si je ne lui trouve pas plus de grâce, malgré son immensité.

14 octobre 1914.

Pour quarante-huit heures, nous formons la garde du Général commandant le corps d'armée : c'est un repos déguisé qui n'est pas désagréable, non pas que nous soyons bien fatigués, mais la vie dans les tranchées n'a rien de très plaisant, quels que soient les repos nombreux qui l'interrompent.

Nous vivons souvent dans ces longs et profonds fossés, retranchements qui nous servent d'abri pour la défense du front...

Dans les villages traversés on ne trouve plus rien, tellement tout est enlevé : nombre d'habitants sont partis, et les fournisseurs, venant de la ville voisine, sont honnêtement dévalisés avant d'arriver à leur destination; ces marchands-là n'ont pas droit d'en vouloir à la guerre, ils font des affaires d'or.

Et les bruits faux ou vrais continuent à circuler : on prétend qu'il y a d'innombrables blessés à Marseille, que des régiments décimés ont été envoyés s'y reposer : ici, c'est la course aux nouvelles, on a soif de nouvelles...

Ne craignez pas de m'impressionner fâcheusement en m'écrivant que tel ou tel de mes amis est disparu : c'est un fait curieux et vrai, combien, ici, on se trouble peu de la mort : si elle doit venir, elle viendra à son heure, nous ne pouvons l'empêcher : voilà notre pensée commune... Nous avons tous grande confiance dans l'avenir, sans pouvoir rien changer à notre destinée. A la grâce de Dieu !

16 octobre 1914.

L'on me dit que les blessés sont particulièrement bien traités à Marseille, où on les comble de soins et de gâteries : c'est à nous donner envie d'être blessés pour aller nous y faire soigner. Les Marseillais se sont toujours distingués par leur générosité.

Hier, j'ai reçu en même temps plusieurs lettres, et c'est certainement pour moi le moment le plus agréable de la journée que celui où le vaguemestre me remet vos lettres aux récits vivants, précis... Je les lis avec tant d'intérêt que j'oublie, pour quelques instants, le canon qui gronde autour de nous.

17 octobre 1914

Toujours formant la garde du Général commandant le corps d'armée, nous pensions être relevés ce soir et n'avons point reçu d'ordre : nous ne nous plaignons pas, c'est une bonne nuit en perspective. Je vais toujours très bien et je n'ai eu jusqu'à présent qu'un léger rhume qui a été vite guéri, qui n'a pas demandé grand soin : nous ne faisons guère d'attention à de pareilles indispositions.

Notre vie ordinaire est un peu monotone, quoique l'artillerie l'accompagne souvent de sa musique bruyante. Nous avons d'excellents canons, les 75, dont le défaut est de ne pas porter assez loin, tandis que les Allemands ont des pièces lourdes qui nous bombardent à 12 et 14 kilomètres, lancent de gros obus, des « marmites », faisant trembler la terre, en nous secouant, dans un rayon considérable. L'effet de ces obus n'est pas en proportion de leur calibre, il n'est pas excessif; les Allemands les emploient surtout contre l'artillerie qui, ne pouvant répondre d'aussi loin, est obligée de se déplacer fréquemment. De notre côté, on va remédier à cet inconvénient en amenant de grosses pièces de marine qui portent à

18 kilomètres et lancent des marmites de belle taille. Il est certain que nos projectiles sont beaucoup plus meurtriers que ceux de l'ennemi ; nos obus de 75 font un mal énorme : quand ils éclatent dans une tranchée, ils fauchent tout terriblement. L'autre jour, un obus de 75 est tombé sur une tranchée allemande faisant face à un de nos régiments, qui s'en est ensuite emparé : des 19 hommes qui l'occupaient, 16 ont été tués et les 3 survivants ont été trouvés complètement ahuris, à genoux, les mains jointes... Je les ai vus passer, ces trois hommes, épouvantés encore ; revenus à eux, ils ont dit n'avoir pas mangé depuis deux jours et ils se sont jetés avidement sur le pain qu'on leur tendait. Il faut espérer que les Allemands traitent aussi bien nos soldats prisonniers que nous traitons les leurs. Pour effrayer les « Boches », on a dû leur dire, là-bas, qu'en France on fusillait les prisonniers ; leur premier mot est toujours de s'informer du sort qui leur est réservé ; une fois rassurés, ils sont contents d'être pris et ne demandent pas à rentrer chez eux.

Nous sommes bien commandés. Les généraux fatigués ont été éliminés. Le général Pau et le général de Castelnau sont les idoles de l'armée : leurs noms sont dans toutes les bouches et la confiance qu'ils inspirent à tous, jusqu'au soldat de deuxième classe,

atteint le plus haut degré. Je puis dire aujourd'hui, et j'ai des raisons de croire être bien informé, que Nancy doit son salut au général de Castelnau : le mois passé, quand Nancy fut extrêmement menacé, l'évacuation de la ville et le recul étaient décidés : le général arriva, donna des ordres, fit le nécessaire... Quelques jours après, c'était aux Allemands à reculer et Nancy était en sûreté.

Vous savez sans doute que les officiers étaient particulièrement visés par les Allemands à cause de leurs galons apparents : aussi nous a-t-on donné l'ordre de les enlever, et nous portons des capotes de troupe. Cette absence de galons donne lieu quelquefois à des méprises amusantes : cela vaut mieux que l'hécatombe, — le mot n'est pas trop fort, — d'officiers pendant les deux premiers mois de la guerre : j'ai vu dans plusieurs régiments actifs des compagnies dont le cadre complet d'officiers était disparu, et, dans la mesure du possible, il faut éviter le retour de faits très regrettables.

Je viens de m'offrir une sacoche commode et jolie, pour avoir toujours sur moi les dernières lettres que vous voulez bien m'écrire : les autres, je les conserve dans une cantine et je les relis toutes avec un grand plaisir.

18 octobre 1914.

Nous menons toujours la même vie entrecoupée d'alertes et d'escarmouches, assez tranquille en somme.

Les ressources ne sont pas abondantes et c'est seulement au talent de notre cuisinier que nous devons la bonté de nos repas.

Notre santé est excellente.

Les bons territoriaux, qui nous arrivent de Nice et de Cannes, apprécient peu la température fraiche que nous commençons à ressentir.

19 octobre 1914.

Je vous écris étendu confortablement dans une tranchée; quand je dis confortablement, j'exagère peut-être, le vrai confort ne consiste pas précisément à être logé à deux mètres sous terre; cependant ce que j'aurais trouvé manquer tout à fait d'agrément il y a trois mois, je l'estime largement suffisant pour le moment. A la guerre tout est bon : dans une maison abandonnée, un édredon qui n'a

pas trop souffert a été découvert, il me sert de matelas très moelleux; pour oreiller, j'ai un sac, le petit sac qui contient du linge de rechange en cas de retard des cantines. Un mol édredon pour se coucher et un bon sac pour reposer sa tête, que peut-on souhaiter de mieux? Ajoutez-y une impression de sécurité absolue contre les balles, moins grande contre les obus; mais ce serait une vraie mauvaise chance si un obus venait à tomber justement sur notre tranchée. A l'heure qu'il est, les balles, assez rares, sifflent au-dessus de nous : le duel d'artillerie est permanent, tout nous passe sur la tête pour aller éclater au loin.

Les tranchées que nous occupons sont aux environs de Mandres-aux-Quatre-Tours, au nord de Commercy. Chaque régiment à son tour monte la garde, et vient ensuite à la relève, qui se fait de nuit, pour être plus sûre. Mandres est un des rares villages qui n'ont pas été bombardés avec excès, sans doute à cause de leur éloignement de la bataille... Je crois que les Allemands veulent s'immobiliser devant nous : ils n'auraient du reste aucun intérêt à avancer, puisqu'ils viendraient se heurter contre Toul fortement défendu. Nous nous regardons des deux côtés, la plupart du temps, comme des chiens de faïence : c'est une guerre de siège que nous faisons...

La nuit, il ne se passe rien, hormis quelques coups de fusil par-ci par-là, que tirent des isolés pour ne pas en perdre l'habitude. Le matin, à 6 ou 7 heures, au lever du soleil, les deux artilleries se saluent avec ardeur par des salves répétées : puis, repos jusque vers les 10 heures; de 10 à 11 heures, nouvelles décharges ; on respecte ensuite scrupuleusement les heures du déjeuner et de la digestion, l'on n'entend plus rien jusqu'à 2 h. 1/2 ou 3 heures du soir : alors, la canonnade recommence faiblement, entre gens dont la digestion doit être difficile; enfin, sur les 5 heures, salves nombreuses et abondantes, sans doute pour se souhaiter une bonne nuit.

Nos canons font, je l'espère, aux Allemands plus de dommages que les leurs ne nous en font.

Les fantassins, comme nous, n'ont qu'à ne pas montrer la tête hors de leur tranchée : des deux côtés sont des guetteurs avec la consigne de tirer sur les soldats trop curieux.

L'artillerie joue, dans la guerre actuelle, un rôle de première importance : sans elle l'infanterie ne pourrait pas faire grand'chose. Les tranchées sont tellement fortifiées que, si l'on voulait avancer sans que les canons aient détruit les retranchements, l'attaque aboutirait à un échec plus que probable.

Nous sommes assez bien montés en artillerie. Notre

canon de 75 fait des prodiges, et a un pouvoir de destruction terrible : ah! s'il portait plus loin, à plus de 8 kilomètres!... Nous avons d'autres pièces d'une portée supérieure.

Les Allemands ont une artillerie de campagne qui n'est pas de premier ordre : leur canon de 77 n'est pas très redoutable. Mais ils possèdent des pièces qui portent à 12 kilomètres et dont l'effet est beaucoup plus à craindre : c'est heureux pour l'infanterie qu'ils ne s'en servent jamais ou presque jamais contre elle et qu'ils les réservent pour l'artillerie. Les obus de 210 ainsi lancés font tout trembler quand ils éclatent. La seule fois que j'ai vu l'ennemi en user contre l'infanterie, — il faisait ce jour-là flèche de tout bois, et il reculait en désordre, — un obus de la sorte tomba près d'un malheureux qui fut envoyé à 10 mètres en l'air : le soldat qui se trouvait à l'endroit meme de la chute du projectile fut mis en morceaux. Il faut, je crois vous l'avoir déjà dit, que ces obus tombent réellement sur un homme, ou tout proche, pour lui faire du mal, tandis que les 75 nettoient avec leurs obus explosifs une surface étendue : les Allemands les appellent avec raison « les canons de la mort ».

20 octobre 1914.

Le souvenir d'un des jours les plus émouvants de notre entrée en campagne m'est resté très présent.

C'était à la fin d'août, à Damelevières, près de Lunéville. Notre compagnie avait eu pour mission d'aller au-devant des avant-postes attirer l'ennemi dans un terrain soigneusement préparé, où l'attendaient des pièces de canon dissimulées.

Notre mission terminée, nous nous retirâmes dans la direction donnée. Nous avions subi quelques pertes ; on fit l'appel : cet appel, c'est ce que j'ai senti jusqu'à cette heure de plus impressionnant. Une trentaine d'hommes, tués ou laissés entre les mains des Allemands, manquaient : leurs noms appelés demeuraient sans réponse... nous restions dans un silence morne.

Le lendemain, nous reprîmes le village de l'action et nous retrouvâmes les corps de nos soldats tués; les autres manquants avaient été faits prisonniers. Des lettres arrivées par la suite nous ont donné de leurs nouvelles; nous n'avons eu à regretter que leur captivité.

21 octobre 1914.

Le froid devient plus sensible : mais, comme nous sommes bien couverts, il nous fouette le sang. Le brouillard s'élève souvent dans nos parages, il nous est toujours un précieux auxiliaire pour rendre nos mouvements moins visibles.

A Marseille, les dernières fleurs de la saison sont encore sur leurs tiges, et vous cueillez les derniers fruits : les khakis rougissent sans doute à plaisir; ici, un tel fruit est inconnu.

22 octobre 1914

Notre cantonnement est aujourd'hui à Hamonville, petit village au nord-est de Commercy, dont il est distant d'une vingtaine de kilomètres.

C'est un village comme il y en a tant dans la contrée : gens et maisons ne brillent pas par la propreté.. Nous n'avons point trop le droit de leur faire ce reproche : lorsque nous nous regardons nous-mêmes, nous ne sommes pas toujours en parfaite tenue, bien au contraire.

Dans cette région habitent beaucoup de porcs, et ces animaux nous font visite jusque dans nos tranchées. Avant-hier, dans une tranchée recouverte de portes et de fenêtres prises au village voisin, je dormais profondément : subitement je me suis réveillé, me demandant ce qui pouvait bien se promener au-dessus de ma tête en soufflant bruyamment; je pouvais presque croire à un obus d'un nouveau genre venant commettre quelque méfait. Je me levai et j'aperçus un porc de belle dimension qui était en quête de sa nourriture dans les débris laissés par les soldats. Oh! ici les porcs sont certainement plus libres que les gens, et ils n'ont pas besoin de laissez-passer : dans les lignes des avant-postes et dans toute la zone de l'avant, les civils, et aussi les militaires, ne font pas tout ce qu'ils veulent...

23 octobre 1914.

Nos tranchées sont à 500 ou 600 mètres des tranchées allemandes, et l'on s'envoie de temps en temps des obus et des balles.

L'autre jour, il y avait encore moins de distance, 300 mètres seulement, entre les tranchées française et allemande. Un Allemand approfondis-

sait sa tranchée avec un pic. L'officier qui avait le commandement de la tranchée française le visa avec un fusil et sans doute le manqua, car, à la jumelle, il le vit peu après agiter un petit drapeau rouge, comme au champ de tir; il tira une seconde fois et le manqua encore, l'Allemand continua son manège; au troisième coup, il ne vit plus rien : le pic ne se releva pas, ni le petit drapeau non plus. L'homme avait dû apprendre à ses dépens ce qu'il en coûte de montrer trop longtemps la tête au-dessus d'une tranchée.

Tous les soirs, on tiraille ferme : nous n'avons jamais eu de blessés dans ces affaires-là. On a distribué aux soldats des boucliers, pour leur permettre de voir sans être atteints.

Les Allemands, pleins de malice, lancent à présent des sortes de chandelles romaines, des fusées qui ont un pouvoir d'éclairage très fort.

La nuit, on est tranquille, le plus souvent...

24 octobre 1914

Il pleut, ou plutôt il bruine : il ne fait pas de grosses pluies d'orage qui ravinent la campagne, comme dans le Midi; fines, mais persistantes sont

les pluies auxquelles on est bien forcé de s'habituer. Nous allumons un bon feu pour nous sécher quand l'eau nous a trop mouillés; c'est le seul moyen que nous employons d'ordinaire contre l'humidité fâcheuse.

26 octobre 1914.

Nous voilà de nouveau aux tranchées : c'est peut-être là qu'on est le plus en sûreté; on y est mieux abrité que dans ces villages où nous allons de temps en temps nous reposer et où nous risquons de recevoir quelque marmite.

Les tranchées sont maintenant bien construites et bien arrangées : jusque sur les premières lignes elles sont ainsi. L'on y a mis de la paille au fond, des portes ou de simples planches recouvertes de terre en guise de toiture, des bancs ou même des chaises à l'intérieur : nous n'y sommes pas mal, la température y est plus chaude qu'à l'air libre, et, avec un peu d'imagination, nous y avons l'impression du « home ». Des créneaux ont été établis et les tireurs ont en outre la tête protégée par des boucliers : ces boucliers en acier chromé sont une excellente invention : les hommes s'en servent avec grand profit.

Le moment où l'on court vraiment quelque danger, c'est celui de la relève : nous ne passons pas toute notre vie dans les tranchées, nous y restons deux ou trois jours pour aller ensuite au repos dans des villages ou dans des abris construits en plein bois.

La vie de tranchée est la véritable vie du renard. Nous restons tapis toute la journée au fond de nos trous et ne mettons le nez dehors qu'à la nuit tombante : alors, à pas sourds et en imposant le plus grand silence à leurs ustensiles, nos cuisiniers vont à la distribution des vivres au village prochain. Ce village est en ruines : il a été bombardé maintes et maintes fois : contre quelque pan de mur les feux sont allumés, en faisant le moindre bruit et la moindre clarté possibles, quoique, reconnaissons-le, on ne prenne pas toujours beaucoup de précaution. On fait cuire les aliments, et, avant le lever du jour, on nous apporte du potage chaud, du café chaud, des vivres pour la journée. Dès que le jour paraît, comme par enchantement, tout le monde est au fond des tranchées : des observateurs sont placés pour voir ce que fait l'ennemi... Pendant la nuit, en première ligne, on veille aux créneaux ; en réserve, on se repose simplement.

Il n'y a donc pas à dire, souvent nous vivons à

la manière du renard, qui se terre le jour et va chercher sa nourriture la nuit, pour rentrer au petit jour : quelques-uns d'entre nous, grossissant un peu la ressemblance, prétendent que nous commençons à sentir le renard...

Néanmoins cette vie en plein air, presque toujours dans les bois, ne manque pas d'agrément.

Nous mangeons tous, bien entendu, le pain de munition et il y a longtemps que je n'en ai pas mangé d'autre : ce pain est bon, abondant.

Journellement est distribuée une ration d'eau-de-vie : ce liquide n'est peut-être pas d'une marque réputée, il n'est pas mauvais et il nous réchauffe.

Enfin, le chocolat est largement donné ou acheté : voilà un aliment excellent que nous prenons tres volontiers.

Vous parlerai-je encore, puisque je suis sur ce chapitre, de certain pâté de foie de porc qui nous est servi dans les grandes occasions? Il n'est pas truffé, mais il est admirablement préparé et tres savoureux.

Vous voyez qu'au point de vue matériel nous sommes bien traités, et notre moral ne laisse rien à désirer.

29 octobre 1914

Mon ami Henri Vidal, qui a été dangereusement blessé, est entré en heureuse voie de guérison. Il vient d'être décoré de la Légion d'honneur : il a bien mérité la croix.

L'on forme actuellement un épais rideau de troupes et l'on reste dans l'expectative. Les Allemands n'ont pas envie d'aller vers Toul et nous ne pouvons compter, au moins dans les circonstances présentes, nous approcher des forts de Metz, qui n'est cependant qu'à 35 kilomètres. Nous estimons que les Allemands ne sont pas très nombreux vis-à-vis de nous : des deux côtés, nous sommes fortement retranchés. Si dans le Nord l'ennemi recule, comme on l'annonce, il reculera dans l'Est, par contre-coup. Nous avons ici beaucoup de grosse artillerie, il nous en faudrait davantage...

1er novembre 1914.

Pour un jour de la Toussaint d'ordinaire triste, nuageux, avant-coureur de l'hiver, nous n'avons pas

à nous plaindre : depuis ce matin, brille un soleil splendide dans un ciel bleu, comme on le voit à Marseille aux beaux jours d'été ; seuls un petit vent aigre et les nuits plus fraiches nous font penser à la saison froide. Contre la température moins clémente nous nous défendons le mieux possible : dans notre tranchée actuelle, une bonne couche de paille nous sert de matelas. L'étendue de notre réseau de tranchées rend les déplacements fréquents et parfois nous ne gagnons rien au changement...

On dit que nous allons être envoyés au repos, pendant huit ou dix jours, pour nous permettre de goûter les bienfaits du monde civilisé. Ces bienfaits sont modestes; vous les tiendriez, j'en suis assuré, pour très réduits, et ce que nous considérons maintenant comme un sensible agrément vous paraitrait chose toute naturelle : ainsi, manger à une table, boire dans un verre, se laver à l'aide d'une cuvette, dormir dans un lit sans se demander si une marmite ne va pas tomber sur la tête, voilà des manières de vivre auxquelles nous ne sommes plus habitués.

Et pourtant une tranchée bien confortable, dont la toiture est solide et le fond garni d'une paille épaisse, où l'on peut s'étendre et rêver, n'est pas

dénuée de charme. Il faudra, après la guerre, que je cherche un endroit à Marseille, dans le parc de la Villa, pour m'y faire établir une tranchée convenable : la force de l'habitude est tellement grande que je pourrais encore y passer quelques instants agréables... Si la vie aux tranchées n'obligeait pas a une inaction à peu pres continuelle et à une monotonie ordinaire, elle ne serait point déplaisante : des journaux et des livres, plus ou moins intéressants, font passer le temps plus vite.

Aujourd'hui, jour de fête, les Allemands n'ont pas canonné beaucoup : à 3 heures de l'après-midi, ils viennent seulement d'envoyer quelques obus fusants. Par contre, on leur a fait une abondante distribution de 75, 120, 155.

C'est le jour traditionnel des châtaignes, dans le Midi surtout : ici, je n'en ai point mangé. Pour tout repas je me suis contenté de cervelas fumé, de fromage de Munster et de chocolat : le menu fut sain et frugal .. Je vous parle souvent du côté matériel de la vie : en ce moment, c'est évidemment une de nos principales préoccupations.

Demain, Jour des Morts, nous avons été prévenus d'un service solennel célébré par l'aumônier de la division : je me ferai un devoir d'assister à la pieuse cérémonie.

3 novembre 1914

Il y a quelques nuits, un officier allemand, qui s'était égaré, s'approcha d'une de nos tranchées en disant « Deutsch (Allemand) ! » à voix assez basse, pour essayer de reconnaître ses soldats. Un homme de chez nous, qui avait aperçu le personnage, le laissa avancer, et, croyant avoir entendu « deux », — il ne connaissait pas la langue allemande, — répondit « trois », et lâcha son coup de fusil : c'était faire de l'esprit sans le savoir. Le lendemain, au jour, on vit l'officier qui avait reçu la balle en plein front.

Il faut vous dire que nos tranchées sont placées près des tranchées ennemies, à une très faible distance. Une fois, deux cuisiniers, apportant la soupe, se trompèrent et allèrent chez les Allemands, qui furent enchantés de l'aubaine : un seul put s'échapper et venir raconter l'aventure.

4 novembre 1914.

Nous nous trouvons toujours au même endroit, assez loin de Nancy : on y va se ravitailler principa-

lement en provisions de bouche; les magasins ont été littéralement pris d'assaut, — au figuré, naturellement, — et ont ressorti tout leur plus vieil assortiment.

Ici, l'argent n'a pas grande valeur pour nous, car nous n'avons pas le moyen de le dépenser. La guerre est sans doute une des rares choses qui mettent un obstacle réel à la dépense : que l'on soit riche ou pauvre, la difference n'est pas considérable. Le plus souvent, — il y a des jours où il n'en est pas ainsi, — on ne peut se servir de l'argent que l'on possede, et chacun peut se croire fort riche, puisqu'il n'a pas les moyens d'épuiser ses ressources... La dépense se fait par à-coups, d'ordinaire pour se vêtir et se nourrir.

Le régiment reçoit, du reste, un envoi effrayant de colis : des voitures sont réquisitionnées pour le transport de paquets contenant surtout des lainages et des victuailles.

L'existence que nous menons est pleine d'imprevu : aujourd'hui, dîner au champagne, demain, sardines à une huile douteuse, deux biscuits et un peu d'eau mélangée de café : c'est la brusque transition d'un festin fastueux, dû à l'habileté d'un conducteur de voiture qui a su aller s'approvisionner, au repas frugal des Spartiates.

Un de ces jours, je vais défendre un pauvre diable devant le conseil de guerre de campagne, dans une grange où l'on accède par une échelle...

Ainsi que je vous le disais, la guerre donne plus d'un sujet de surprise.

5 novembre 1914

Des nouvelles, des nouvelles! Combien nous désirerions en avoir : les journaux ne sont pas nombreux dans la région.

A Marseille, vous avez les journaux locaux, vous pouvez lire la presse parisienne, même la presse étrangère. Comme le plus petit journal de banlieue ferait bien notre affaire!

6 novembre 1914

Je suis obligé de vous écrire quelquefois au crayon : l'encre fait défaut, elle est très difficile à trouver.

Nos pertes, en ce moment, sont réduites au minimum : nous regrettons un tué par-ci, un blessé par-là, quand se fait la relève. Dans la vie de tran-

chée qui est la nôtre, les imprudents surtout sont atteints. Vous ne sauriez croire combien les territoriaux, gens d'âge qui devraient être gens de raison, sont les plus étourdis : quand ils se croient en sûreté, ils rient, ils chantent... Les balles sifflent-elles? On entendrait voler une mouche. Quelques obus viennent nous prouver que leur tapage nous a fait repérer.

D'une façon générale l'insouciance est la même qu'aux manœuvres du temps de paix. On demande des nouvelles d'un tel : on apprend qu'il a été tué : on déplore son sort, sans se laisser aller à un sentiment très profond.

La pitié perd ses droits : autant on est navré quand on voit un cadavre revêtu d'une capote bleue, autant on ne cache pas sa satisfaction de la rencontre d'un ennemi mort.

Je voudrais bien voir une de ces baïonnettes à scie dont il a été parlé naguère; une telle arme n'est pas une preuve de la cruauté des Allemands, elle dénote simplement leur esprit pratique : ils n'ont pas besoin de courir de tous côtés quand une scie leur est nécessaire pour couper les rondins. Il y a peut-être une baïonnette de ce genre par section ou par compagnie : il est même possible qu'elle appartienne au génie.

Je ne sais si je vous ai déjà parlé de Seicheprey,

gros village voisin, avant la guerre très florissant, centre d'industrie laitière ; maintenant, tous les jours, il reçoit sa ration d'obus et les Allemands en ont fait un monceau de décombres ; l'ennemi n'a pas réussi encore à en chasser nos cuisiniers, qui vont régulièrement y faire leur métier : la fumée des fourneaux s'élève et défie les obus.

Cinq heures. — Le jour tombe et nous venons de repérer la batterie allemande qui tout à l'heure a essayé de nous tracasser : nos canons de 120 et 155 tirent par salves : on entend les « gros pères », je veux dire les gros obus, passer sur nos têtes et on perçoit leur éclatement sourd au loin. Pauvre petite batterie allemande de 77 ! J'aime mieux être à ma place qu'à la sienne : elle fait ample connaissance avec la mélinite.

Quant à nous, derrière nos tranchées dont les abords sont enchevêtrés de fils de fer barbelé, protégés par des boucliers portatifs et des boucliers de parapet, nous attendons une attaque qui ne se produira pas. Tous les soirs, nous nous livrons à la même occupation : l'on tire quelques coups de feu de part et d'autre pour se tenir en éveil, et c'est tout...

Demain matin, à 2 heures, nous serons relevés.

8 novembre 1914.

La relève se fait la nuit, dans une obscurité propice. Une compagnie va prendre dans la tranchée la place d'une autre : les hommes marchent en silence, étouffant le bruit de leurs pas, évitant le choc des armes et des objets d'équipement, afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi qui est proche. On va... Quand la compagnie montante rencontre la compagnie descendante, quelques saluts sont échangés, quelques mots de service ou de courtoisie prononcés sans éclat de voix ; on passe... Les nuits très sombres sont alors les plus désirées : la lune claire est redoutable et le brouillard épais favorable.

Cette opération s'accomplit le plus souvent selon le même rite assez solennel.

Le temps est plutôt humide que froid, comme il convient à la contrée marécageuse où nous nous trouvons.

Un de nos capitaines vient d'être cité à l'ordre du jour : il le méritait à tous les points de vue.

9 novembre 1914.

Voilà quinze jours que je n'ai pas changé de vêtement : c'est dur de ne pas faire sa toilette toutes les fois qu'on le désirerait et même qu'on le devrait.

Il est aussi peu agréable de manger les viandes rôties avec les doigts, comme nous avons été obligés quelquefois de le faire : assurément l'usage des fourchettes ne remonte pas à la plus haute antiquité, mais nous passer aujourd'hui de ces utiles instruments est une habitude difficile à prendre.

Dans les environs, les Allemands restent tranquilles. Je crois que nous n'avons pas à redouter une attaque qui les jetterait sous les forts de Toul : au début de la guerre, on leur avait laissé le champ libre pour les attirer, ils n'ont pas voulu se prendre au piège.

Cependant, il y a trois jours, après une furieuse canonnade, ils ont tenté de se glisser entre Toul et Verdun : ils ont échoué ou du moins ils n'ont pu que nous prendre quelques tranchées, reprises le jour suivant.

On doit dire aussi que, devant nous et à notre droite, ils sont formidablement retranchés : ils ont

construit des tranchées qui sont de véritables forteresses. De notre côté, nous sommes solidement établis, et nous nous observons les uns les autres, en nous envoyant coups de fusil et coups de canon.

Les Allemands savent, cela est hors de doute, bien faire la guerre, et, craignant nos assauts à la baïonnette, ils se sont organisés de leur mieux pour y parer. Ils ont installé une première tranchée en avant, avec seulement quelques veilleurs et bons tireurs. Un jour, nous chargeons à la baïonnette, nous nous jetons dans cette tranchée, et, après avoir éteint le feu violent des hommes qui l'occupent, nous croyons être au bout de nos efforts; point du tout, les veilleurs et les tireurs se sont retirés dans un boyau ou passage qui conduit à une seconde tranchée en arrière, très fortement occupée et organisée, d'où nous sommes fusillés et décimés.

C'est ce qui est arrivé dernièrement à un régiment de la brigade. La ligne de résistance allemande avait été crue assez faible au bois de Mortmare, le régiment chargea dans le brouillard et dut se replier sous un feu terrible, ayant essuyé des pertes : les hommes se conduisirent très bien, relevant sous une grêle de balles les morts et les blessés. Les Allemands étaient peut-être en petit nombre : une compagnie, abritée derrière ses tranchées, que protègent

des fils de fer, peut arrêter des forces dix fois supérieures, malgré tout le courage des assaillants... L'ennemi dut avoir beaucoup souffert, car le lendemain il demanda un armistice pour enterrer ses morts; en attendant la réponse du Général commandant notre division, les hostilités cessèrent; au bout de trois quarts d'heure la réponse arriva, elle refusait l'armistice : tout de suite, chacun rentra dans sa tranchée et on recommença à se fusiller.

Nous étions, ce jour-là, en dernière réserve : n'ayant pas eu besoin d'intervenir, nous regagnâmes nos emplacements.

Ce fut un petit échec pour nous, il nous démontra que la position ennemie ne pourrait être enlevée de face : le moral excellent de nos soldats n'en a pas été atteint.

11 novembre 1914.

De nombreuses croix se dressent déjà dans les champs, elles indiquent les tombes de nos soldats. Ces croix sont modestes, faites avec bien peu d'art, très touchantes dans leur simplicité : nous leur rendons un soin pieux.

12 novembre 1914.

Il y a peu de fruits dans notre contrée, dans les rares vergers de cette contrée qui ont été épargnés, et ceux que nous voyons sont à peu près tous de la même espèce : ce ne sont que prunes et prunes...

J'ai pu enfin me procurer un bon stylographe qui me permettra de vous écrire plus facilement : il remplacera avantageusement le crayon auquel nous étions réduits dans les tranchées.

Des décisions récentes ont été prises au sujet du commandement : elles ne font qu'augmenter notre confiance.

13 novembre 1914.

On parle du déplacement de notre division ; pour le moment ce ne sont encore que des bruits en l'air, cependant les ambulances font des revues de départ. Quelques-uns et non des moindres, — l'aumônier, par exemple, — prétendent que l'on irait en Syrie batailler contre les Turcs. En vérité, je ne le

sais : il me semble que nous ne pouvons aller qu'en Alsace ou dans le Nord. Notre division est un peu une division volante, qui doit s'attendre à faire du chemin. Pour moi, je ne demande pas mieux : c'est très intéressant de voir du pays. Partis des Alpes, nous pourrions bien finir par y revenir, après avoir fait notre petit tour de France!...

14 novembre 1914

Nous avons repris notre place aux tranchées : je ne saurais trouver de meilleure occupation à mes loisirs que de m'entretenir avec vous et je profite de mon temps libre pour vous donner quelques détails rétrospectifs sur nos premiers jours de la guerre.

Dès notre arrivée de Gap, le 24 aout, nous fûmes engagés : débarqués à Charmes, nous marchâmes de 4 à 11 heures du matin pour nous rendre au bois de Saffais, ou l'on s'attendait à une attaque vigoureuse de la part des Allemands qui avançaient : nous ne trouvâmes plus de troupes en ligne. Ce que nous avions vu sur la route n'était pas encourageant : c'étaient des convois interminables faisant leur retraite tristement, dans un état lamentable, tout le long

du chemin des hommes se trainant ou étendus dans les fossés, seuls ou par groupes de deux ou trois, peu de blessés, des soldats surtout fatigués par la longue marche qu'ils venaient de fournir. La mission de notre division était de briser l'élan des Allemands. On avait rassemblé des canons de 75, on fit des tranchées et on s'organisa. Ma compagnie était en réserve lorsque, le soir à 10 heures, on crut savoir qu'une compagnie bavaroise était installée en avant-poste, à 3 kilomètres environ, sur le pont de Damelevières; nous fûmes chargés de la déloger à la baïonnette; puis, au cas où nous serions attaqués par des forces supérieures, nous devions nous retirer en attirant l'ennemi sur une position convenablement disposée. Nous partîmes, reconnûmes le pont : il n'y avait personne. Nous attendîmes jusqu'au jour; à ce moment, une patrouille du 6e hussards, envoyée en reconnaissance, fut accueillie par des coups de fusil : l'ennemi approchait. Le pont avait été insuffisamment rompu, et un brouillard à ne rien voir à 5 mètres s'élevait. Nous prîmes nos positions de combat : la 1re section en avant-garde subit le choc violent. L'ennemi débouchant de plus en plus nombreux, notre capitaine, suivant l'ordre reçu, donna le signal de la retraite : il fut d'un sang-froid magnifique; les sections aussi furent merveilleuses, elles se replièrent,

comme à la manœuvre, par échelons, se protégeant mutuellement par leurs feux. Le capitaine impassible commandait les bonds, la cigarette aux lèvres, quand apparut sur nos têtes un aéroplane qui laissait tomber une sorte de chaînette brillante : c'était un avion allemand indiquant notre position à son artillerie. Nous ignorions le motif de sa manœuvre ; nous allions bientôt en connaître l'effet : cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que nous étions « arrosés » sérieusement par des batteries de 77. A un instant, dont je me souviendrai longtemps, j'entendis distinctement le coup partir, l'obus siffler ; je fis coucher le sergent qui était à côté de moi, je me couchai moi-même : l'obus percutant tomba exactement à 10 mètres devant nous, sans nous faire le moindre mal, nous causant seulement un léger étourdissement produit par le souffle de l'éclatement. Les obus ne firent pas d'ailleurs grand dommage ce jour-là, seules les balles nous infligèrent des pertes... Notre mission remplie, nous rentrâmes dans nos lignes après avoir ainsi amorcé le combat. Il y eut ensuite une lutte d'artillerie terrible et nos 75 firent d'excellent travail : les Allemands reculèrent, leur retraite fut assez rapide pour leur faire abandonner le pont de bateaux construit par eux sur la Meurthe... Le soir du même jour, nous fûmes dirigés vers Luné-

ville ; un peu avant d'arriver à Mont, une vive fusillade nous surprit : c'étaient les nôtres qui, dans la nuit, tiraient sur nous, et, comme ils n'obéissaient pas assez vite à la sonnerie de cesser le feu, l'on décida de s'arrêter. Deux compagnies, dont la mienne, couchèrent sur place. Nous étions exposés de tous côtés, mais des sentinelles veillaient ; soudain un soldat, au cerveau troublé, réveille tout le monde en criant : « Voila les uhlans ! » Tout le monde se lève et crie : « En avant ! » Ce n'était qu'une alerte, il n'y avait pas de uhlans. Le lendemain seulement nous apprîmes que des mitrailleuses allemandes étaient installées à 200 mètres en avant de nous, qu'il y avait des postes ennemis à Mont, que des officiers allemands voyant notre avance rapide s'étaient crus cernés et faits prisonniers. Nous ne pouvions pas coucher plus près de l'ennemi : sa présence nous fut révélée par les coups de feu tirés des maisons du village alors que nous avions repris notre marche ; l'heure pressait et nous étions déjà trop loin pour le déloger ; l'occasion était manquée de faire une bonne capture... La journée du lendemain fut chaude, nous n'y prîmes pas part, si ce n'est comme flanc-garde, et encore par hasard, pour soutenir un régiment dont l'effectif était réduit à un bataillon : ce jour-là, trois assauts successifs furent donnés et emportèrent

la position. Lunéville toutefois ne devait être repris que quinze jours plus tard...

Tels furent nos premiers jours de combat : nos hommes y donnèrent leurs premières preuves de sang-froid et de courage.

16 novembre 1914

On a eu le soin de distribuer quantité d'objets en laine tels que chemises, caleçons, jerseys, etc., et des gants de marque anglaise très pratiques.

Nous allons nous approvisionner dans la belle et grande ville de Nancy en vivres, vêtements et menues fantaisies.

Aujourd'hui, pour la première fois, nous ressentons un froid très vif : les ruisseaux sont recouverts d'une couche de glace... Le brouillard se dissipe à vue d'œil et les rayons du soleil radieux qui nous éclaire vont nous réchauffer.

18 novembre 1914.

C'est maintenant bien décidé : nous avons trois jours de tranchée et ensuite six jours de repos. Il

n'est plus question de départ. Un de ces jours, on essaiera de prendre une tranchée à l'ennemi, et j'espère qu'on y réussira : en attendant, on reste calme.

Ce soir, nous partons pour les tranchées : elles sont un peu boueuses, mais encore habitables.

Un nouveau détail concernant l'uniforme est à signaler : désormais les képis devront être en drap bleu sans aucun insigne de grade ; les culottes seront aussi en drap bleu ; la culotte et le pantalon rouges, jugés trop visibles, sont sacrifiés.

Et Nancy vient de nous être interdit : peut-être y allait-on trop souvent et en trop grand nombre ; peut-être aussi les habitants de la ville se sont-ils plaints, craignant de manquer de tout, parce qu'on leur enlevait tout : le réapprovisionnement ne doit pas être facile.

Il fait froid, il gèle, il gèle même assez ferme, les rayons du soleil ne sont pas chauds.

22 novembre 1914

Nous nous trouvons au repos, au repos gagné par trois jours de tranchée : il a plu beaucoup ces jours derniers, puis le temps s'est rasséréné, est devenu

magnifique : mais le froid est survenu, vif, piquant, qui sème du givre sur la moustache et la barbe des hommes. Je n'ai pas l'ennui d'être exposé à ce petit désagrément : la guerre même n'a pas pu me contraindre à porter la barbe; en revanche, il y a ici des soldats qui la laissent croître si longue qu'ils en sont tout hérissés.

L'allure du régiment a grandement changé depuis le début de la campagne : les capotes ont la couleur grise de la boue, les képis détrempés ont pris une teinte blanchâtre; pendant les marches, beaucoup de soldats portent un gros bâton en guise de canne. Et la tenue générale n'est pas irréprochable...

Bien que nos pertes soient loin d'être élevées, il nous arrive sans cesse des contingents de territoriaux et nombre de ceux-ci ont les cheveux grisonnants. J'ai éprouvé d'abord, je l'avoue, une certaine gêne, vite dissipée du reste, au milieu de ces hommes qui ont presque le double de mon âge : je dois dire aussi qu'avec eux le commandement est facile, car ils sont souvent moins enclins au « farniente » que les réservistes.

23 novembre 1914.

Hier, furent trouvés un fusil allemand et des cartouchières pleines de chargeurs : on les ramassa et on tira sur les tranchées allemandes ; cela parut très bien d'abattre les Boches avec leurs propres armes. Je crois que les coups portèrent au moins une fois, parce qu'à l'endroit visé nous avions vu, à la jumelle, deux tombes derrière une tranchée, et, depuis, nous en vîmes une troisième : il y a beaucoup de chances que ce soit une de leurs balles qui ait fait creuser la nouvelle fosse.

A Ménil-la-Tour, je suis logé chez le curé, très hospitalier : sa maison est confortable, garnie de meubles d'un usage agréable. Quand je suis assis, dans la salle à manger, auprès d'un bon feu, je ne me crois presque point à la guerre... Mais ce n'est qu'une illusion de courte durée, la réalité sévère est toujours là.

24 novembre 1914.

L'air est glacial... Les gens du pays nous disent que chez eux le froid n'est pas continu, que leur

contrée est plus sujette au brouillard qu'à la gelée.

Dans les tranchées, il y a maintenant du charbon de bois et on se chauffe, non pas certainement aussi bien que dans une chambre close, au coin d'une bonne cheminée : il ne faut pas pousser trop loin l'exigence. Grâce au charbon aussi, nous sont servis des repas chauds et du café chaud, ce qui n'est pas à dédaigner.

Je vous dirai tout bas qu'un de ces jours passés on s'était figuré que les Allemands avaient retiré assez de monde de leurs tranchées nous faisant face et on a essayé d'en prendre une : elle était bien gardée, et la section qui avait sauté dans la tranchée ennemie n'en est pas ressortie. Allons, nous serons plus heureux une autre fois... Vous voyez que nous ne nous décourageons pas pour si peu, et c'est pour cela que je vous raconte simplement un fâcheux incident.

25 novembre 1914

Il souffle aujourd'hui un petit vent d'hiver, qui fait tomber les dernières feuilles, et nous nous chauffons à côté d'un grand feu : dans la cheminée brûle une bûche si grosse qu'on la dirait de Noël. Le képi ne se

porte presque plus, il est remplacé par le passe-montagne : cette coiffure de trappeur est la plus commode qu'on puisse désirer, souple, douce, chaude.

Le temps va changer, selon toutes les apparences, si j'en crois Cunisset-Carnot dans sa *Vie à la campagne* : les poteaux télégraphiques résonnent fortement, et c'est, dit-il, un signe de prochain changement de temps.

Et déjà, ce me semble, la température se radoucit...

26 novembre 1914

Le bureau central militaire de Paris qui centralise à présent la correspondance aux armées est sans doute encombré, les lettres sont lentes à nous arriver ; les lettres que vous voudrez bien m'écrire, vous pourrez les faire passer par l'ancienne adresse, c'est-à-dire par le dépôt du régiment : je crois qu'elles arriveront très régulièrement, plus vite.

On ne peut plus aller à Nancy, mais on peut se rendre à Toul. La ville compte seulement quelques habitants civils, la plus grande partie de la population ayant été évacuée par ordre de l'autorité mili-

taire; un représentant de chaque corps de métier, à peu près, y a été laissé.

Aux dernières nouvelles, nous apprenons par deux déserteurs que le lieutenant commandant la section dont je vous ai parlé dans une de mes récentes lettres, qui avait essayé vainement de prendre une tranchée ennemie, a été fait prisonnier avec 17 de ses hommes; tant mieux qu'ils aient au moins la vie sauve!

27 novembre 1914

Je me félicite d'être d'un bataillon qui a généralement réussi dans les opérations où il a été engagé, sans subir de pertes exagérées. Nous sommes très bien commandés : dans ma compagnie, le capitaine Dorgans est d'une grande bravoure et d'un jugement très sûr, tout de suite il voit la situation et ses conséquences...

Quand notre tour fut venu à Champenoux de prendre l'offensive, — ceci remonte au 10 septembre, c'est encore de l'histoire ancienne, mais que faire dans une tranchée à moins que l'on ne se souvienne?... — nous allâmes prendre position : ma compagnie était en avant-garde, les sections étaient déployées,

la mienne à gauche de la route, les autres à droite. Pour se rendre à notre emplacement, il avait fallu passer en terrain découvert et les Allemands nous aperçurent : aussi, à peine disposés en tirailleurs, nous fûmes arrosés par l'artillerie lourde ennemie, depuis 10 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Ma section seule était le but de ce bombardement intense : était-ce parce que nous étions plus en vue? Ou plutot qu'une batterie de 75 installée à environ 300 mètres derrière nous, était particulièrement visée? Je n'en sais rien; toute la journée, nous reçumes des rafales d'obus à 10 mètres en avant, à 10 mètres en arrière; par miracle, jamais ces obus ne tomberent sur nous, personne ne fut atteint. L'ordre était de ne pas bouger, de manière à faire croire a l'ennemi qu'il nous avait exterminés. Il dut sûrement le penser; restés jusqu'au lendemain sur la même position, à partir du soir nous ne reçûmes plus rien. Mais quel bombardement nous avions auparavant subi! C'était sur nous une pluie de 130 et de 150, et en quelle abondance! Après notre rentrée, lorsque a la nuit close mon capitaine vint nous faire son compliment, il me dit qu'il avait cru ne plus nous revoir; très religieux, il avait prié pour nous toute la journée. Notre bonne chance, ou pour mieux dire, la Providence, avait voulu qu'aucun de nous ne fût touché.

Les Allemands fuirent ensuite de Champenoux en désordre : nous tirâmes alors seulement quelques coups de fusil.

28 novembre 1914.

Le temps s'est encore rafraichi pendant notre séjour dans les tranchées : il a même neigé ; quand je parle de neiger, c'est trop dire : plutôt que de la neige, c'est du grésil qui est tombé, qui a suffi pour couvrir le sol d'une légère couche blanche. Le soleil luit, sa lumière est blafarde, terne...

29 novembre 1914

Nous avons devant nous un ennemi redoutable que nous vaincrons, et qu'auparavant il ne faut pas estimer au-dessous de sa valeur. La vérité est que nous avons affaire à forte partie, à des gens bien préparés à la guerre, entraînés et courageux.

Il n'était pas rare, alors que nous étions du côté de Nancy, quand le régiment réuni traversait un bois, de recevoir un coup de fusil isolé : c'était un Allemand égaré, qui, malgré qu'il se vît seul et

sûr par conséquent de son sort, n'hésitait pas à tirer sur notre troupe. La première fois que le fait arriva, nous ne voulions pas croire à tant d'audace, et je me rappelle très bien qu'on prit ainsi, à la tombée de la nuit, un bois à la baïonnette, le supposant occupé en force : seul y fut trouvé un Bavarois grièvement blessé, qui avait eu encore la force et le courage de décharger son arme. Je me hâte de dire d'ailleurs, à l'éloge des nôtres, que ceux-ci savent en faire autant : un soir, par exemple, nous trouvâmes, sur le bord de la route, un de nos soldats dont le poignet gauche avait été brisé par un éclat d'obus et qui nous demanda de charger son arme pour pouvoir encore tirer dans la direction de l'ennemi.

Cet ennemi, il ne faut pas le mépriser, loin de là. Je ne dis pas que tous les soldats allemands, jusqu'au dernier, soient très braves : je me demande si tous ceux que nous avons actuellement devant nous tiendraient beaucoup en rase campagne, mais derrière les parapets des tranchées ce sont de bons soldats, et ils l'ont malheureusement prouvé quelquefois à notre désavantage.

Cependant, parmi eux, se comptent de nombreux déserteurs : ils profitent d'être envoyés en patrouille pour échapper à la surveillance de leurs chefs.

s'approchent de nos tranchées et jettent leurs armes; souvent ils utilisent la petite connaissance de la langue française, qu'un camarade alsacien a pu leur avoir apprise, ils crient « ne tire pas! » à l'homme qui veille la nuit aux créneaux. Deux soldats allemands viennent de se rendre de cette façon : ils ne répondirent pas au sifflet de leurs camarades de patrouille qui les appelait, qui les appela longtemps en vain.

30 novembre 1914

Il reste partout dans ces villages bombardés, que nous traversons, des civils qui ne pensent qu'à une chose, tirer profit du soldat et lui vendre le plus cher possible les objets de première nécessité; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui des « mercantis », dans la pire signification du mot.

Il peut y avoir des exceptions : toutefois, même à Nancy, nous l'avons vu, le principal souci de beaucoup de gens est d'écouler avec le meilleur profit leurs fonds de magasin.

Le pays, au début de la guerre, était rempli d'espions habilement entretenus. N'avons-nous pas trouvé, un jour que nous couchions à Charmois, dans

la chambre d'un gardien de vaches, à côté de l'étable, des livres de littérature cachés dans un recoin obscur? Le pseudo-vacher n'était autre qu'un officier allemand déguisé qui avait été fusillé huit jours auparavant... Un autre jour que nous préparions la défense du bois de Pulnoy, sur le Grand-Couronné de Nancy, dont il est le dernier retranchement, nous faisions halte, au cours de nos mouvements, près d'une ferme importante : là habitait un bonhomme à tête carrée, dont la cave était bien garnie; il s'approcha de nous, fit des offres de service empressées : personne ne s'en méfiait; à la compagnie il oublia de demander le prix du vin qu'on lui avait acheté en assez grande quantité; il nous parut cependant vouloir s'insinuer, plus que de raison, dans les retranchements que nous organisions. Le lendemain, on découvrait un téléphone dans sa cave, et il avouait qu'il était payé par l'Allemagne pour la renseigner : il fut fusillé avec son fils, son complice...

Nous étions ainsi, les premiers mois, entourés d'un réseau d'espionnage confectionné avec beaucoup d'art. Ce réseau, s'il en existe encore quelques restes, doit être actuellement rétréci et sera bientôt entièrement déchiré. Et l'on ne verra plus des batteries d'artillerie obligées de changer sans cesse de

place, parce qu'elles étaient immédiatement repérées dès leur mise en action.

Aujourd'hui, il ne neige plus, et le peu de neige de l'autre jour est disparu : le temps est nuageux, nous sommes entourés de brume. Le brouillard d'ailleurs n'est pas toujours incommode : il favorise nos relèves de tranchées. Les soirs de clair de lune, quand le brouillard ne nous couvre pas de son ombre tutélaire, nous devons presque marcher à quatre pattes pour ne pas être aperçus, et, malgré toutes les précautions, nous nous profilons très visiblement en masses sombres sur les crêtes.

Des braseros ont été installés dans les tranchées, qui se perfectionnent tous les jours.

1er décembre 1914

Ce matin, nous sommes rentrés à Ménil-la-Tour après les trois jours réglementaires de tranchée. Le curé, mon hôte très avenant, m'a ouvert sa maison commodément aménagée : je lis, dans un calme que rien ne vient troubler, toutes les lettres que je reçois, je les lis et relis avec un plaisir extrême.

Pendant ce temps, au dehors, la pluie tombe, le

vent souffle, et je remercie la bonne fortune de l'asile agréable qu'elle m'a procuré.

2 décembre 1914

Quelles histoires sont racontées autour de nous! Les nouvelles répandues à foison servent à entretenir la conversation, elles n'ont pas d'autre intérêt.

Mes lettres ont au moins un mérite, c'est de dire la vérité : les faits qu'elles racontent, les impressions qu'elles rapportent, sont exacts : je ne voudrais pas qu'il en fût autrement...

3 décembre 1914

Aujourd'hui, variant nos plaisirs, nous nous reposons à Ansauville, petit village où nous avons trouvé un cantonnement excellent : lit à deux places dans une jolie chambre, petit salon, salle à manger avec buffet contenant encore de la vaisselle et même de l'argenterie. La bonne dame, qui, ne craignant pas les obus, habite cet aimable logis, nous a autorisés à nous servir de tout ce qu'il renferme, et nous nous croyons

dans un petit palais. Voilà bientôt deux mois que nous passons et repassons à Ansauville : jamais nous n'aurions pu penser que dans une maison de si modeste apparence se cachât tant de luxe : sans doute tout est relatif, et vous allez sourire quand je vous dirai que le luxe du buffet consistait en quelques modestes couverts d'argent, une douzaine d'assiettes fleuries, diverses tasses à café ou à chocolat, cinq verres ordinaires et... trois coupes à champagne. Nous fûmes si ravis de trouver les coupes que nous nous mîmes sans tarder en quête d'une de ces bouteilles de vin mousseux que l'on peut espérer découvrir encore dans la région et que nous eûmes la chance de rencontrer chez un honnête marchand.

Ici, nos repas sont copieux, sinon variés : depuis que les porcs de Seicheprey ont fait grève ou plutôt ont été immolés jusqu'au dernier, on touche à l'ordinaire de la viande de bœuf frigorifiée et nous mangeons bœuf bouilli, bœuf rôti, bœuf en sauce... Aimez-vous le bœuf? On en a mis partout... Nous ressentons vivement l'absence, à peu près complète, des légumes qui ne sont représentés que par des lentilles ou des haricots durs à faire frémir : de temps à autre seulement, nous parvenons à nous offrir de la choucroute, avant de pouvoir en manger à Strasbourg, où elle sera, je n'en doute pas, meilleure.

Quelques boites de petits pois ou de haricots verts en conserve varient parfois nos menus.

Le matin, quand nous sommes au repos et que nous avons pu trouver du lait, nous prenons du chocolat au lait avec beurre et pain grillé : c'est du grand luxe.

Combien parait loin le temps où, près de Nancy, je n'avais pris pour toute nourriture pendant quarante-huit heures que de légers biscuits secs! Nous n'avions pas alors l'occasion de nous réapprovisionner : c'était au début de la guerre, et le ravitaillement ne se faisait pas avec la régularité d'aujourd'hui.

Il m'est bien arrivé de rester d'autres fois avec la même pénurie de vivres, mais rarement... Je me souviens d'une des journées de la forêt de Champenoux, qui furent jusqu'à présent les plus dures de la campagne ; on ne mangeait pas, on n'en avait pas grande envie. Une pluie torrentielle tombait, un vent de tempête soufflait, dans la nuit noire on marchait sur des cadavres, et surtout on subissait l'impression de l'inconnu de la position des Allemands, dont on recevait les coups de fusil. Il fallait attendre les mouvements concordants des troupes à notre droite, à notre gauche, pour pouvoir avancer en forêt. Quelle nuit, grand Dieu! et cependant notre courage demeurait intact... Enfin, les avant-postes furent placés, et, ma

compagnie n'en étant pas, je me roulai dans ma pèlerine et je me couchai sur un véritable lit de boue, où je dormis mieux que je n'avais fait depuis longtemps. Jadis j'aurais eu horreur d'une telle couche. *Quantum mutatus ab illo!...*

4 décembre 1914

Quatre mois sont déjà passés depuis la déclaration de guerre, et je vous assure que, si ce n'était la privation de votre présence, je ne trouverais pas le temps long : les jours s'écoulent avec une rapidité surprenante; on est occupé, distrait de toutes les façons et on a à peine le loisir de faire attention aux obus qui sifflent et tombent.

Pour prémunir les hommes contre le froid, l'intendance leur donne des pantalons de velours à grosses côtes : encore quelques progrès dans ce sens, et ils seront habillés entièrement en civils; je ne sais si c'est manque d'habitude, les voir ainsi costumés est un peu choquant.

Une pluie fine nous mouille, nous perce jusqu'aux os : elle n'a rien de ces pluies d'orages violents qui surviennent tout à coup et s'en vont de même.

5 décembre 1914.

Nous revenons aux tranchées, tranchées recouvertes et empaillées de bonne manière.

Un journal vient de publier ce qu'il appelle un « lexique pour les jeunes soldats », avec la signification des mots d'argot employés sur le front. Je ne suis pas très sûr qu'au cours de mes lettres ne se soit pas glissé quelqu'un de ces mots, qui nous paraissent tout naturels, que vous avez dû trouver se ressentir de notre contact avec les « Barbares ».

A la pluie fine ordinaire a, cette nuit, succédé une grosse pluie d'orage, un véritable déluge auquel personne ne s'attendait. Certaines tranchées ont été transformées en larges baignoires. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de mon installation : elle n'est pas extraordinairement luxueuse, elle l'est assez. C'est un véritable terrier, suffisamment abrité, recouvert de toile bitumée, ne recevant pas une goutte d'eau et éclairé à la bougie, ce qui est le comble du bien-être. J'ai ce que l'on peut désirer dans les chambres les plus modernes : escalier d'honneur pour y accéder, sous forme de boyau à l'épreuve des balles d'enfilade, grand lit — de paille sèche,

pour dire la vérité, — lumière à volonté, bain de pieds à la porte et même téléphone : j'habite à côté de la cabine de mon capitaine, d'où un poste téléphonique communique avec la brigade. La nuit, j'assiste régulièrement à des spectacles brillants de feux d'artifice et, avec un peu d'imagination, je pourrais me croire toujours aux fêtes du 14 juillet, car l'on s'envoie de belles fusées éclairantes pour n'avoir pas de surprise désagréable : les soirs de clair de lune, il n'y a pas d'éclairage et des économies de luminaire sont faites, de même qu'en Provence, dans certains villages de ma connaissance. Au lever du jour, on se salue, on s'envoie quelques balles, on marque les points, absolument comme à l'exercice de tir : cela s'appelle « faire un carton sur les Boches ».

Toute la journée, on tiraille quelque peu : de temps en temps, les artilleurs se mettent de la partie et s'envoient leurs obus. Alors, devant le gros vacarme, le tir de l'infanterie s'arrête : chacun se terre dans sa tranchée pour se mettre à l'abri ; quand le canon cesse, les tiraillements à coups de fusil reprennent leur tour. Ces tiraillements ne sont pas très meurtriers : nos gros boucliers, dits de parapet, sont placés sur les parapets des tranchées de manière à permettre l'observation sans risquer d'attraper une balle à l'improviste. Parfois, les Allemands se mettent plusieurs à tirer

ensemble sur un de ces boucliers très gros et par suite très apparents, pour essayer de le renverser, ils n'y réussissent pas facilement.

6 décembre 1914.

Il est midi et le soleil brille de son plus bel éclat ; l'azur du ciel est idéal : après la pluie le beau temps, et, je le pense, chacun de nous le pense, le proverbe se vérifiera dans tous les sens.

L'état sanitaire est très bon : j'aurais trouvé sans agrément à Marseille de coucher en plein air, même avec une toile bitumée comme plafond, pendant le mois de décembre, et ici je le trouve tout naturel. Nos hommes sont en parfait état : la plupart ont de trente à quarante ans, beaucoup ont les cheveux poivre et sel et plutôt sel que poivre ; les plus âgés sont les soldats les meilleurs et de la plus remarquable endurance.

7 décembre 1914.

Les populations de l'Est ne sympathisent pas trop avec nous : est-ce la guerre cruelle qui leur ins-

pire un accueil très réservé à notre égard? Il faut reconnaitre à leur décharge qu'elles ont abominablement souffert : il est triste de voir en si piteux état des villages comme Seicheprey, autrefois prospères et riches... Quand les habitants y reviendront, trouvant seulement les quatre murs de leurs demeures détruites, leurs armoires brûlées ou vidées, avec une fourche à côté attestant la façon grossière employée au pillage, la colère légitime éclatera au grand jour. Et je vous ai parlé de Seicheprey parce qu'il restera, avec Réméréville devant Nancy, comme les deux types les plus frappants de la destruction accomplie, — pour nous, cela va sans dire ; — dans le Nord, de pareilles ruines se comptent par centaines.

Et les bruits, plus ou moins faux, se propagent toujours : on nous dit que les États-Unis voudraient s'interposer pour la paix : cette paix, il nous semble que nous ne devons la faire que si l'Allemagne est mise pour longtemps dans l'impossibilité de recommencer son œuvre de feu et de mort.

En attendant, la guerre suit son cours : et officiers, soldats, nous la faisons de grand cœur, en souhaitant la plus belle et la plus complète des paix : pour arriver à ce but désiré, continuons à travailler.

8 décembre 1914

Le colonel Deleuze, du 38e d'infanterie, a été blessé en première ligne des tranchées; quand il fut évacué et transporté en arrière sur un brancard, son régiment spontanément sortit des tranchées et présenta les armes : le spectacle était très beau.

Les officiers blessés, transportables, peuvent demander à être traités dans un hôpital de leur choix : qui sait si je ne serai pas un jour soigné à Marseille, dans un de ces hôpitaux de la Croix-Rouge si bien organisés?

Une blessure, c'est de la monnaie courante, en ce moment-ci. Il y a évidemment de graves blessures qui vous terrassent sur le coup, celles-là ne font pas souffrir; quant aux autres, celles dont on guérit, elles sont au moins capables de donner à ceux qui sont fatigués l'occasion de se reposer, pour pouvoir repartir ensuite de meilleure allure.

10 décembre 1914.

Les journaux ne parlent pas du rôle utile joué par notre division, soit dans la défense de Nancy, où elle a pris une bonne part, soit dans l'attaque de Seicheprey, où elle s'est également distinguée : à cette dernière affaire, ils ont vu des zouaves et ne nous ont pas vus, alors qu'il y avait le 16e corps et notre division, et non pas le moindre zouave. Tant pis, nous avons au moins la satisfaction du devoir bien rempli.

15 décembre 1914

Comme je vous écris tout ce qui peut nous arriver d'heureux et de malheureux, aussi exactement que possible, je vous dirai que nous venons de donner un « coup de chien », ainsi que l'on dit ici couramment.

Ah! notre pauvre régiment! Que de disgrâce! Il avait été désigné pour attaquer les tranchées situées dans la région de Saint-Baussant. D'abord, ce fut un combat d'artillerie effroyable, un bruit

étourdissant, du feu partout : les canons tiraient par salves, les 75, les 120, les 155, les 220... Notre artillerie devait détruire les tranchées ennemies, les bouleverser... Cette première opération terminée, on sonna la charge : j'avais le poste de beaucoup le moins dangereux, à l'extrême gauche, comme flanquement, et j'ai eu un seul tué à ma section; de mon côté, presque rien n'était à faire, le gros coup s'est donné au centre et à droite. Nous avons bien occupé les premières tranchées allemandes : mais, à la tombée de la nuit, l'ennemi, ayant reçu de nombreux renforts, chargea à son tour. Il avait plu beaucoup : l'on marchait dans 20 centimètres de boue argileuse et les fusils complètement emboués ne pouvaient plus tirer : il était impossible de faire manœuvrer la culasse. Alors, les uns furent tués ou faits prisonniers, les autres battirent en retraite et regagnèrent les tranchées... Comme dit notre colonel très justement : « Nous avons été vaincus par la boue. » Nous espérons bientôt réparer cet échec et être plus heureux une autre fois. Souhaitons d'avoir un plus beau temps, et nous serons sûrs de réussir.

18 décembre 1914.

Que de boue, mon Dieu! Et quelles odeurs répugnantes qui, en temps ordinaire, suffiraient pour donner la nausée! Cette odeur horrible de cadavres qui nous poursuit partout, à laquelle nous sommes bien forcés de nous habituer, et puis tant d'émanations diverses qui ne fleurent pas la rose...

A la guerre ne se trouve pas souvent la douce poésie aimable, et il faut se soumettre sans murmurer à la réalité des choses. Dans mes lettres vous ne trouverez pas toujours le charmant ou le sublime : je m'efforce de dire exactement ce que je vois, ce qui se passe dans mon petit coin d'horizon...

Pour le moment, nous sommes au repos à Ménil-la-Tour et nous attendons des ordres.

23 décembre 1914.

Les fêtes de la Noël, — que je regrette beaucoup de passer éloigné de vous, — ces fêtes essentiellement familiales, nous les célèbrerons sans grande joie :

elles seront endeuillées par la perte de bons camarades, et leur souvenir est demeuré trop présent pour que nous ne pensions pas affectueusement à eux.

A Marseille, la nuit de Noel sera silencieuse : les cloches ne sonneront pas, puisque la messe de minuit a été supprimée. Plus favorisés que vous, nous assisterons à une messe chantée à minuit dans l'église du village : l'extinction des feux n'aura lieu qu'à 1 heure 30 du matin.

24 décembre 1914

Il a fait ce matin une tres légère gelée et nous sommes toujours au repos. Je ne me ressens, à vrai dire, pour ma part, d'aucune intempérie; je suis entièrement aguerri et j'attends avec patience les heureux événements que nous souhaitons tous.

25 décembre 1914

Noel! que de souvenirs me rappelle ce grand jour, et combien je désire retrouver, l'année prochaine, les

bonnes coutumes interrompues! Cette année, j'ai passé le jour de la Noël à Royaumeix, petit village à 1500 mètres au nord de Ménil-la-Tour : là est le siège de la division, et, depuis quelques jours, nous y cantonnons pour ne pas gêner les mouvements des autres troupes ; à la suite de notre attaque infructueuse, nous avons été mis au repos et nous attendons des renforts pour nous reformer.

Nous avons assisté cette nuit, dans l'église de Royaumeix, à la messe célébrée par trois prêtres missionnnaires, infirmiers au régiment. L'église était bien décorée, brillamment illuminée, pleine d'une foule de militaires et de civils recueillis et émus : les soldats ont chanté des noëls délicieux.

Après la messe, le colonel avait invité les officiers à un petit réveillon : il est d'ailleurs très aimable et ne laisse jamais échapper une occasion de prouver sa bonne grâce. Le menu avait été rédigé sur une carte avec dessins militaires à la plume ; il était ainsi composé : Huîtres austro-germaniques. — Filet australien à la Joffre. — Poulet Cracovie. — Salade Rennenkampf. — Petits pois sautés à la Turpinite. — Gâteau Ghinka. — Fromage œil de faucon. — Poires à la Guillaume. — Desserts franco-anglais. — Vin de la Marne. — Café des

Alliés. . Les mets, annoncés avec esprit, étaient d'un goût exquis.

Par la messe de minuit et le réveillon nous avions respecté et suivi la tradition de la Noel.

Le restant de ce jour fut très calme.

26 décembre 1914

Il y a quelques jours, j'ai quitté ma place de tranchée par deux fois dans la même journée, avant qu'elle ne fût arrosée par les éclats d'un shrapnell : la chance m'avait été favorable. D'autant plus que le lieutenant de mitrailleurs, qui était avec moi et qui n'avait pas bougé, fut atteint à la jambe d'une grave blessure : et, le soir, quand on le transportait, tomba près de lui un gros obus dont un éclat vint le frapper grièvement à la hanche : le malheureux est mort d'une hémorragie à l'ambulance d'Andilly. Nous perdons encore un distingué camarade, et notre régiment est vraiment très éprouvé. Aussi, afin de sortir les hommes de leurs pensées noires, un petit concert va être organisé pour le 1er janvier.

28 décembre 1914.

Je vous présente mes vœux de nouvel an, que je résume dans l'espérance de vous revoir bientôt, au moins de passer avec vous le jour de l'an 1916, après la belle victoire gagnée.

Nous restons à Royaumeix, toujours au repos, et peut-être y demeurerons-nous encore quelques jours. Dans le calme le plus complet nous avons vu s'écouler le jour de la Noël, et je crois bien que nous serons aussi tranquilles le premier jour de l'an prochain : je le désire pour le concert, dont la préparation intéresse les hommes et chasse un peu les idées tristes de ces derniers temps.

En ce qui me concerne, je vais le mieux du monde et le major me disait ce matin que j'avais une santé florissante : vous pourrez en juger par la photographie qu'a faite cet excellent médecin et que je vous enverrai dès sa mise au point : ce sera un peu long, l'on n'a pas toujours en campagne les commodités voulues; arrangeons-nous des nombreuses que nous avons déjà.

Je suis ici bien logé : ma chambre est propre, j'ai

un bon poele que je fais rougir de temps à autre, pour me donner une agréable température. Le matin et le soir, nous faisons de l'exercice, dans le but surtout de dégourdir nos jambes et de nous réchauffer : les jours de Noel ont été particulièrement frais.

Nous recevons les premiers renforts : ils sont composés d'hommes assez âgés, plusieurs appartenant à la réserve de l'armée territoriale, tous pleins de bonne volonté.

Le soir, pour permettre de combattre les « zeppelins » qui s'aventureraient dans nos parages, les forts de Toul éclairent le paysage avec leurs projecteurs puissants. Les Allemands appellent Toul « le coin de la mort » ; je crois qu'ils n'ont pas tort, parce qu'il y a dans ce camp retranché tant de défenses de toutes sortes, de fils de fer de tous genres, de trous de loup, de mines souterraines, que l'on ne voit pas quand ils auraient fini de danser et de sauter s'ils s'avisaient jamais d'en approcher. Et je n'ai pas parlé des défenses naturelles : tout autour de Toul s'élèvent des collines solidement organisées, qui constituent de remarquables positions, paraissant avoir été faites exprès par la nature pour repousser l'attaque d'assaillants mal inspirés.

Et l'année 1914 va se terminer : que nous réserve

l'an 1915? La victoire, la grande victoire, c'est là notre plus fervent souhait.

Cette fin d'année, je la passerai spécialement en pensant à vous, à ceux qui me sont chers : nous faisons notre devoir allégrement, cela ne nous empêche pas de jeter un regard, en arrière, sur le passé qui s'enfuit, en avant, sur l'avenir pour lequel nous formons tous nos vœux.

Je vous remercie du fond du cœur de vos lettres très affectueuses.

1915

1er janvier 1915.

Dès les premières heures de l'année à son aurore, je tiens à vous renouveler l'assurance de mon affection et l'expression de mes vœux, et je pense aux jours de l'an de jadis, dont le souvenir m'est très doux. Je vous suis reconnaissant des bons souhaits que vous avez bien voulu m'adresser.

La nouvelle année commence son cours et n'apporte pas grand changement dans notre situation : le jour d'aujourd'hui s'est levé, comme le jour d'hier, nous trouvant au repos le plus complet.

3 janvier 1915

Nous venons d'être vaccinés contre la fièvre typhoïde, et nous sommes un peu secoués par l'opéra-

tion. L'impression n'est pas très agréable : c'est que l'on a décidé de faire deux piqûres seulement au lieu des quatre réglementaires : l'on nous injecte en deux fois la dose introduite ordinairement en quatre. Je remue déjà plus facilement le bras et je vais être bientôt rétabli du petit malaise causé par la vaccination : je serai ainsi prêt à tout événement.

Des gants en tricot anglais, très jolis et très chauds, nous ont été distribués ; leur grave inconvénient est d'être trop sensibles à la boue : humides, ils ne valent plus rien, et séchés, ils deviennent affreux. Rien ne vaut les bons gants en peau tannée, que, l'hiver, on peut porter fourrés. Ces détails sont bien menus, croyez qu'ils ont leur importance.

4 janvier 1915.

Aujourd'hui, il pleut, et le temps est loin de ressembler à celui dont nous avons joui le 1er janvier. Le beau temps convenait d'ailleurs à ce jour-là. Le matin, à 10 heures, le colonel a reçu les officiers et offert un lunch ; le soir, il y a eu concert et séance récréative donnés par les artistes improvisés du régiment. La salle de spectacle n'est pas grande : aussi chaque compagnie assista-t-elle à tour de rôle à la représen-

tation, qui ne varia guère. Les séances furent pleines d'entrain et de gaieté : les artistes rivalisèrent de talent sans grande prétention, et ils furent longuement applaudis par leurs auditeurs, qui s'amusèrent de bon cœur.

Hier, nous avons reçu les étrennes du Ministre de la guerre : champagne, jambon, cigares ... Les soldats étaient enchantés; j'ai la persuasion qu'au quart de bouteille de champagne, qui leur a été versé, ils auraient préféré une ou deux bouteilles de vin ordinaire. Ils boivent à l'excès quand ils ont du vin, de ce vin qu'ils aiment par-dessus tout, et leur cerveau se ressent quelquefois de leur intempérance : ils sont rendus alors bruyants, au détriment souvent de notre sûreté, toujours de notre tranquillité.

Une autre chose que nos hommes aiment beaucoup, presque autant que le vin, c'est le tabac : ici, on fume partout et toujours. Vous ne vous douteriez pas de la quantité énorme de vin qui est bue et de tabac qui est fumée sur le front.

Notre vie continue et ne change pas : on fait quelques petits exercices pour s'occuper et on attend. Les renforts sont arrivés, nous allons retourner à nos tranchées un de ces jours : voilà plusieurs semaines que nous profitons d'un repos réparateur, c'est suffisant.

Il ne fait pas froid : la pluie ne songe pas à nous abandonner, nous sommes habitués à cette fidèle compagne. Nous la maudissons seulement quand, dans les boyaux de tranchées, l'eau atteint un niveau de 50 centimètres : nous nous passerions d'une telle abondance.

En ce moment, je suis dans ma chambre de Royaumeix, lisant et relisant vos lettres, qui me sont très chères, parcourant les journaux, lisant une revue ou un livre, bien que le choix de beaux et bons livres ne soit pas grand.

Les journaux parisiens sont très appréciés par nous, surtout quand nous les comparons avec les journaux locaux, où s'entassent les fausses nouvelles.

Récemment, j'ai eu la visite de bons amis de Marseille, que j'ai été surpris et heureux de revoir. Une bonne rencontre, dans les circonstances actuelles, est particulièrement bien accueillie.

6 janvier 1915.

La couleur rouge de nos uniformes a vécu : la nouvelle tenue en drap gris bleuté assez clair a été adoptée et est devenue obligatoire : les hommes qui

arrivent des dépôts la portent déjà. Le nouveau drap, avec ses nuances plus ou moins variées, nous paraît pratique : s'il est peut-être plus salissant que l'ancien, il est beaucoup moins visible, et, à quelque distance, on dirait que l'homme qui en est revêtu a l'anneau de Gygès au doigt...

Nous regrettons bien un peu nos vieilles culottes rouges. La pluie et la boue leur ont donné une teinte rose aurore qui n'est pas merveilleuse : mais nous les connaissions depuis si longtemps que nous leur étions restés fidèles. Il a été décidé qu'il fallait y renoncer : ne soyons pas fâchés de les sacrifier aux nécessités de la guerre.

7 janvier 1915

Notre régiment est à peu près reformé : le colonel vient de dire avec raison que son extérieur ressemble à un habit d'Arlequin. Des officiers et des soldats nous sont arrivés de je ne sais combien de corps différents, beaucoup avec leurs numéros respectifs, de sorte, disait-on gaiement, que, dans le cas où les Allemands nous feraient maintenant quelques prisonniers, à voir tous ces numéros divers, ils croiraient avoir devant eux des forces

importantes et prendraient la fuite sans coup férir.

Ce ne serait pas impossible pour les Allemands actuellement en face de nous : ils ont l'allure fort peu combattive. Hier, ils ont poussé vers nos lignes un petit chien avec un morceau de papier attaché au cou. Nous avons pris le chien et lu le papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Camarades français, nous ne voulons pas tirer, ne tirez pas, vous non plus! » Et l'un des leurs, levant son fusil, a fait signe avec la crosse que ses camarades et lui ne voulaient pas faire usage de leurs armes. Tout ceci était rendu facile par le voisinage des tranchées très proches les unes des autres. Bien entendu, nous n'avons pas tenu compte de leur désir, et nous avons tiré dès qu'un Allemand apparaissait : ils n'ont pas répondu. D'ailleurs, ils se montrent rarement et les coups de feu ne sont pas fréquents.

A l'heure de la relève, on tiraillait naguère toujours, et les Allemands n'ont pas tiré un coup de fusil depuis plusieurs jours. Il y a plus, profitant de la grande proximité des tranchées en certains endroits, l'un d'entre eux a crié : « Dites à vos camarades de Flirey de se méfier, parce qu'il y a là-bas des Prussiens, et que les Prussiens tirent toujours. » Quels sont donc les ennemis que nous avons devant nous? Seraient-ce des Polonais?... Quels qu'ils soient, s'ils

ne veulent pas faire la guerre, ils n'ont qu'à se rendre : jusqu'alors nous avons l'ordre de tirer et nous le ferons sans la moindre hésitation.

Mon capitaine fait fonction de chef de bataillon, et j'ai le commandement de la compagnie pendant son absence. Depuis peu, sont arrivés deux nouveaux sous-lieutenants de relations fort agréables ; le corps des officiers ne peut être plus distingué : c'est à la fois un honneur et un plaisir d'en faire partie. Nous avons de bons médecins au régiment, de bons chirurgiens dans les ambulances de la division : les soins éclairés et dévoués ne nous manqueraient pas, si nous en avions besoin, mais je préfère de beaucoup n'être pas forcé de recourir à la science de notre service de santé.

9 janvier 1915

Il pleut assez et la pluie nous préserve peut-être d'un froid plus vif : déjà un certain nombre de nouveaux arrivés, moins aguerris que nous, les anciens, ressentent les effets du froid humide : on signale quelques pieds gelés.

Depuis le début de la campagne, j'ai reçu de nombreuses lettres et cartes, et je vous remercie encore

de celles que vous m'avez envoyées : ces lettres et cartes forment un paquet d'assez gros volume et les dimensions de mes cantines sont réduites ; je ne voudrais pas m'exposer à les perdre : aussi permettez-moi de vous les expédier, en vous priant de me les conserver précieusement.

11 janvier 1915.

Je vous écris du fond d'une tranchée, assis sur une chaise basse, les pieds dans la paille : c'est le plus grand confort que l'on puisse obtenir. Cependant la toiture de mon habitation, qui est en planches recouvertes de terre, n'a pas une pente suffisante ; elle laisse filtrer l'eau qui tombe goutte à goutte. Il pleut, il pleut presque sans interruption depuis de longs jours, et la terre rassasiée n'absorbe plus l'eau... Le froid n'est pas rigoureux : il est tombé, si je m'en souviens bien, seulement quelques flocons de neige très fine. Tout a été prévu : les hommes sont protégés contre les frimas ; on leur a réparti ou des sabots ordinaires et des chaussons ou des galoches fourrées en peau de veau naturelle, avec le poil en dehors, ce qui leur donne une teinte fauve d'assez bon effet. Vous avez dû voir à Marseille des havre-sacs alle-

mands ramassés sur les champs de bataille, havresacs à poils longs : les galoches semblent être faites de la même matière. Je ne sais pas si cette sorte de fourrure s'accommodera longtemps à la pluie et surtout à la boue : on aura toujours la ressource de raser les poils.

Allons, voici la neige qui tombe a minces flocons; tant mieux, le froid est encore préférable à la pluie continue.

Pour nous préserver de la boue, on a distribué des vêtements très légers destinés à recouvrir nos pantalons ou culottes rouges, bleus ou gris, car il y en a encore de toutes les couleurs et pour tous les goûts; ces vêtements sont en coutil bleu et nous donnent un faux air de mécaniciens dans l'exercice de leurs fonctions.

J'omettais un détail intéressant : les hommes ont aussi reçu un manteau en peaux de mouton. Ce sont deux peaux de mouton cousues bout à bout, dont la laine se porte en dedans, avec un orifice laissé libre pour le passage de la tete. Un pareil vêtement est pratique, mais original, et on ne croirait pas voir des soldats sous un habillement aussi bizarre. L'uniformité de tenue ne peut pas du reste être considérée comme une de nos qualites maitresses : nous en avons bien d'autres qui valent mieux...

L'on ne peut s'empêcher de remarquer l'âge respectable du plus grand nombre des soldats de notre régiment : voilà une observation que je me plais à répéter ; les barbes grises, les cheveux gris, d'un gris qui touche au blanc, ne sont pas rares. Nous rencontrâmes dernièrement un régiment actif qui nous donna l'impression de voir de tout jeunes gens, presque des gamins, tant nous avons l'habitude de vivre avec des gens de figure plus âgée, d'aspect plus rassis. Je dis d'aspect, car, nos hommes, de trente-cinq, quarante, quarante-cinq ans, souvent n'ont pas l'esprit plus mûr que des enfants de dix-huit ans : en tout cas, ils sont résistants, ne donnant pas autant de prise à la maladie que des hommes plus jeunes. Ils ont assurément moins d'entrain, moins d'allant pour l'assaut à la baïonnette, on peut compter sur eux pour la solidité, l'endurance jusqu'au bout.

C'est surtout quand ils voient une bouteille de vin que nos hommes ne se retiennent plus, et quand ils en ont pris une, ils en prennent deux, trois... Témoin cet homme qui paraissait dernièrement ressentir l'effet d'un excès de boisson, à qui on le reprochait, et qui, pour se justifier, disait : « Dans le civil, je buvais huit ou dix litres de vin par jour ; aujourd'hui, je n'en bois que six, comment voulez-vous que je sois ivre? » Et, enquête faite, il disait vrai. Avec de tels

clients, les viticulteurs du Midi seront toujours sûrs d'écouler leurs produits.

Ah! le vin! que de bêtises il fait souvent commettre! Les approvisionnements facilitent singulièrement le penchant extraordinaire que les hommes ont pour lui, et, dans toutes les localités traversées par les troupes, la plupart, au moins la moitié des habitants, se sont mis à vendre du vin, très ordinaire, ayant souvent un goût prononcé de piquette, qui est bu avec ravissement. Les vins fins, Bordeaux, Porto, Champagne, etc., se trouvent aussi facilement à acheter; ils nous paraissent d'assez bons crus : nous ne devons pas nous montrer très exigeants...

Et, pendant que je me laisse aller au courant de ma plume, la neige a déjà fini de tomber : sommes-nous donc brouillés avec les flocons blancs?

20 janvier 1915

Les services postaux fonctionnent bien et le flottement inévitable aux environs du 1er janvier n'existe plus.

La poste serviable continue à charrier quantité de victuailles qui nous sont très utiles : plusieurs de nos

ordonnances sont, en leur ville ou village, épiciers, cafetiers, et ils font venir de chez eux toutes sortes de bonnes choses, d'excellente qualité et à des prix raisonnables; tout le monde y trouve son avantage, et nous avons en même temps le plaisir de ne pas enrichir les mercantis de ce pays-ci, qui sont innombrables et insatiables. Quand les paquets postaux sont insuffisants, nous avons recours aux colis postaux d'un poids plus grand, mais d'une marche plus lente.

Les villages près de la ligne de feu ont été évacués, sauf par les marchands dont je viens de parler, dont le patriotisme consiste souvent à aider le soldat à faire les étapes en allégeant son porte-monnaie, sauf aussi par quelques indigènes, cinq ou six, pas davantage: ceux-ci, au contraire, nous rendent service et nous sommes heureux de les faire vivre : c'est un modeste fonctionnaire, qui est resté à son poste, c'est quelque bon vieux, souvent un gendarme en retraite, qui n'a pas voulu quitter sa maison, même très endommagée.

Il est arrivé à notre régiment des territoriaux des régions du Nord envahies, de Lille, de Roubaix, de Tourcoing... Ils ne savent rien du sort de leurs femmes, de leurs enfants, peut-être prisonniers, peut-être morts; ils n'ont plus aucune ressource,

leurs biens sont ravagés, détruits... Toute notre pitié doit aller vers eux réellement à plaindre et nous leur donnons toute l'aide possible.

Les journaux continuent à nous servir leurs histoires souvent fausses et ridicules : je lisais récemment le récit d'un correspondant de guerre, qui donnait les noms des villages occupés par nous ou situés à très peu de distance de l'endroit où nous nous trouvons, et il racontait une lutte épique qui venait de se produire autour d'un moulin convoité de part et d'autre ; or, il n'y a pas eu de combat, au moins très récent, dans notre région, et la carte n'y mentionne aucun moulin ; les gens du pays consultés et nous-mêmes ne connaissons pas de moulin dans ces parages... Je cite cet exemple pour vous engager à vous méfier de tous les récits de combats acharnés, lettres de soldats héroïques, et autres relations de faits de guerre, qui ne sont le plus souvent qu'œuvres de pure imagination. Nous sommes bien placés, nous les acteurs ou les témoins de ces faits de guerre, pour juger, d'après ce que nous faisons et ce que nous voyons, combien l'histoire s'écrit difficilement.

21 janvier 1915.

Je ne suis pas sûr que l'on trouve dans le régiment un officier, sous-officier ou soldat qui ait la même tenue que son camarade : il y a ici une variété incroyable d'uniformes. On ne saurait croire les différences de forme et de couleur que les effets militaires peuvent présenter. Les hommes qui arrivent des dépôts sont convenablement habillés et équipés : les autres ne le sont pas aussi bien. Mais qu'importe! Il suffit que, sous de tels costumes, le soldat français conserve ses qualités excellentes.

25 janvier 1915.

La neige tombe un peu plus épaisse que ces derniers jours et elle ne fond pas. Le temps ne me paraît pas très froid, et je n'en sens nullement la rigueur : autrefois, à Marseille, la vue de la neige me faisait frissonner; ici, c'est à peine si j'éprouve le besoin de prendre mon manteau : la vie en plein air m'a endurci aux intempéries de la saison.

Depuis le mois de septembre nous ne pouvons plus

nous procurer le bon pain long, doré, et nous ne connaissons que les douceurs de la « boule ». Nous mangeons de bonnes boules, c'est-à-dire de gros pains ronds que nous devons à la libéralité de l'Etat, qui sont blancs, bien pétris, le plus souvent, et cette partie du ravitaillement est très soignée. L'on comprend sans peine que du pain frais ne puisse pas nous être donné tous les jours; nous avons par compagnie des cuisines roulantes qui nous permettent d'avoir toujours la soupe chaude, les boulangeries roulantes n'ont pas encore été mises en usage.

On porte maintenant, avec les peaux de bêtes, des souliers de caoutchouc et de gros chaussons couvrant le bas des jambes. Tous les efforts sont faits pour nous rendre la vie moins dure, et je doute que les Allemands soient aussi bien traités que nous.

27 janvier 1915.

La neige, qui était tombée plus drue qu'à son ordinaire, commence à fondre sous les rayons d'un soleil bienveillant Cet hiver, le froid ne veut pas être très sensible dans notre région : au centre du petit village où nous sommes au repos, j'habite

une maison avec jardin, presque une villa, et je puis souvent sortir dans le petit jardin nu-tête, sinon en bras de chemise, du moins en bras de jersey; je reçois les bienfaits du soleil sans éprouver le moindre froid. L'humidité seule est désagréable : jamais je n'ai vu la pluie aussi abondante ni aussi fréquente.

Les produits locaux sont ordinairement très bons : malgré les réquisitions nombreuses qui ont fortement éclairci les troupeaux, les gens du pays ont encore des vaches, avec le lait desquelles ils fabriquent d'excellent beurre, en quantité restreinte, c'est vrai, mais suffisante pour nous le faire bien apprécier. Manger de bon beurre, du beurre frais, à quelques kilomètres de l'ennemi, c'est un plaisir auquel nous ne nous attendions pas.

On vient de relever un Allemand, un lieutenant de chevau-légers, blessé aux deux jambes, dans un costume couleur de grisaille, couvert de boue, aussi malpropre, si ce n'est plus, que le dernier de nos hommes. Les Allemands n'ont donc pas une tenue supérieure à la nôtre : nous le pensions déjà, et nous sommes heureux de la confirmation que l'événement nous donne.

5 février 1915

Et la pluie ennuyeuse a repris, cette pluie continuelle qui couvre tout de fange; le froid nous délaisse : quand il a sévi un jour ou deux, faiblement, puisque les ruisseaux sont à peine gelés sur leurs bords, c'est tout ce qu'il a pu faire. La neige en petite quantité est tombée pendant deux jours et je doute qu'elle tombe encore : nous tenons du reste fort peu à la neige, dont la blancheur éclatante, très jolie, a le grand tort de nous éclairer trop : pour nos mouvements nous préférons les paysages couleur de muraille.

Les fantassins qui nous font face paraissent toujours assez pacifiques; les artilleurs le sont moins : ceux-ci nous arrosent longuement, sans produire de grands dommages : un obus qui ne frappe pas à moins de 10 mètres de l'endroit où l'on se trouve ne mérite pas beaucoup d'attention... De notre côté, la réplique est généreuse, et la grosse artillerie qui nous faisait défaut au début de la guerre commence à arriver et à faire parler d'elle : nous avons aujourd'hui de grosses pièces, qui tirent derrière et par-des-

sus nous, secouent nos tranchées et font ébouler la terre quand le coup part : vous penserez que l'obus doit être d'importance, pour que le départ du coup provoque un tel ébranlement.

Du côté d'Apremont se livrent tous les jours des combats d'artillerie formidables et nous voyons au loin la fumée noire ou blanche, qui obscurcit tout l'horizon. Notre secteur est plus tranquille et on ne s'y bat qu'à coups de 75 et de 77.

Pour en revenir aux fantassins allemands qui sont devant nous, nous les voyons, leurs tranchées étant très rapprochées, manifester leurs sentiments d'une drôle de manière. Ils semblent avoir de la sympathie pour les « bons pères de famille ». L'un d'entre eux, s'étant haussé sur sa tranchée et ayant aperçu une de nos sentinelles qui avait au collet de sa capote des écussons à chiffres blancs, insigne spécial aux territoriaux, cria : « Nous, pas toucher aux bons pères de famille, mais numéros rouges et artilleurs mauvais! » Le bon père de famille lui montra qu'il faisait peu de cas de cette sympathie en lui envoyant un coup de fusil, démontrant qu'il savait aussi bien se battre que les numéros rouges, soldats de l'active ou de la réserve, et que les artilleurs.

Le Conseil de guerre se montre sévère pour les

abandons de poste, et il a raison, parce que des exemples sont nécessaires. Chacun doit faire son devoir, travailler et combattre à son tour : il y a assez d'embusqués pour ne pas laisser en accroitre le nombre. A défaut d'une surveillance active, ce sont toujours les mêmes qui seraient au travail, a la peine, tandis que toujours les mêmes ne feraient rien. Je suis heureux d'ajouter que de ces derniers, enclins à une naturelle paresse ou animés d'un courage insuffisant, le compte n'est pas long.

6 fevrier 1915.

J'ai usé des modestes ressources de Toul pour regarnir ma cantine de quelques objets de toilette, eaux et savons parfumés. Ce n'est point un luxe mal entendu celui qui permet de nous défendre contre divers insectes trop indiscrets, de nous préserver de l'effet de certaines odeurs peu agréables. Les habitations, surtout dans les villages bombardés, ne dégagent pas sans cesse des effluves suaves.

A Ménil-la-Tour, où nous nous trouvons en ce moment, nous sommes réellement bien.

8 février 1915

Si le soleil daigne aujourd'hui nous favoriser de ses rayons les plus chauds de la saison, il n'a pas été hier aussi aimable : il se montra peu, se voila même la face pour ne pas voir une abondante chute de neige : je dirai, afin d'être très exact, que la couche blanche n'avait pas plus de 10 centimètres d'épaisseur. Nous l'avons regardée tomber, cette neige, bien couverts, bien chaussés, les mains protégées par des gants dont la solidité égalait la bonne forme : nous rentrons dans la vie civilisée et nous ne ressemblons plus tout à fait à des hommes sauvages... La vie des bois a cependant son charme et aussi ses petits profits : nous avons l'avantage d'être invités, ce soir, à un vrai régal par un officier du bataillon. Notre hôte va nous faire apprécier un superbe lièvre tué dans la forêt toute proche. Ainsi sera varié notre ordinaire de bœuf et de porc qui est abondant, mais reste toujours le même. Jamais autant de viande n'a dû se consommer en France que par le temps qui court : les hommes en reçoivent des portions très fortes, ils en ont la satiété. L'on réclame surtout, je crois bien le

redire, les légumes de toute sorte : les fabricants de conserves de petits pois ou de haricots verts, voire de champignons de Paris, ne peuvent satisfaire aux demandes, on se dispute leurs produits...

Les bougies retrouvent leur vogue d'antan : il s'en fait une consommation énorme dans les tranchées; rentrés dans nos demeures souterraines, nous allumons les bougies et ne nous privons pas d'un éclairage intensif, que nous avons la précaution de ne pas laisser percer au dehors. Dans les villages, dans les cantonnements, partout, nous nous servons de bougies. Il n'y a pas de milieu entre l'éclairage à la bougie et celui à l'électricité : car souvent nous jouissons des bienfaits de la lumière électrique. Nous ne connaissons que les deux extrêmes : l'huile ou le pétrole nous sont inconnus.

Les hôpitaux de Marseille ont une réputation de premier ordre : elle est venue jusqu'ici. Marseille est une ville où l'on est très bien soigné : c'est ce qu'il me semble vous avoir déjà écrit, c'est ce que nous confirme un officier du régiment, s'y trouvant en traitement et nous faisant dans ses lettres de grands éloges des soins qu'il reçoit avec la plus grande reconnaissance.

11 février 1915.

Un certain nombre d'officiers, dont je suis, reçoivent par abonnement des journaux qui parviennent régulièrement à leurs adresses : la lecture en est agréable. Nous aimons à lire les journaux sérieux, aux informations précises, qui s'efforcent de dire la vérité.

Vous trouverez extraordinaire que sur le front on puisse être abonné à un journal ; et cependant il en est ainsi. La vie que nous menons est uniforme, nous avons au moins le bénéfice de sa régularité. Ce n'est pas que nous ne désirions quelque changement dans le cours de cette vie, mais nous devons savoir prendre les choses comme elles sont et attendre la décision des grands chefs...

13 février 1915

Le peu de neige qui vient de tomber fond à vue d'œil, bientôt aucune trace n'en restera plus. Tant mieux pour notre relève, à laquelle la clarté ne con-

vient pas. L'autre soir, il faisait un clair de lune merveilleux, dont l'éclat brillait encore plus en se reflétant sur la nappe de neige : nous n'étions pas sans redouter l'effet de cette grande lumière, et nous sommes arrivés tranquillement dans nos tranchées, à la barbe des Allemands, sans recevoir le moindre coup de fusil. On devait dormir profondément dans les tranchées adverses, à moins qu'on n'y soit très peu belliqueux. Les ennemis que nous avons devant nous ou bien tiraillent toute la journée, sans doute pour le plaisir de tirer, ou bien nous laissent sortir des tranchées, nous montrer, sans nous envoyer une balle : cela dépend de la qualité des hommes qui sont là. Par cette différence de conduite, nous sommes informés des mouvements qui se font dans leurs tranchées : c'est presque la seule manière de connaître leurs relèves qui, comme les nôtres, pour ne pas être aperçues, se font pendant la nuit.

15 février 1915

Je vous disais naguère que j'avais toujours dans ma cantine un flacon d'eau aromatique : la précaution n'est pas inutile, certains hommes donnent asile

sur eux à de petits animaux malveillants et souverainement indésirables, à tel point que les femmes du pays qui, moyennant une forte rétribution, lavent le linge, ne veulent plus se charger de ce soin, dans la peur de récolter des insectes fâcheux : cette crainte doit être bien justifiée pour surmonter la cupidité de nos laveuses. Et pourtant on prend toutes les mesures nécessaires, on oblige les hommes à passer à la douche chaude... Le bain les surprend quelquefois, mais est très utile. Ah! il ne faut pas être délicat par le temps qui court, et, quand je me rappelle l'horreur que j'avais jadis pour tout ce qui n'est pas net et propre, je me trouve un peu changé : je dois me prêter à toutes les circonstances. La propreté est cependant une si belle et bonne chose!... Dans ce pays-ci, on avait des coutumes assez bizarres : devant chaque maison de notre village, il y a un terre-plein de 4 à 5 mètres, une sorte de trottoir, qui sépare la maison de la rue; le fumier, que nous avons trouvé en quantité, y était mis en tas; joignez-y tous les détritus jetés par nos hommes, et vous pourrez juger du volume atteint par ces dépôts malodorants. L'ordre est arrivé d'enlever ces monceaux d'ordures et de les transporter dans la campagne : c'est une mesure d'hygiène devenue obligatoire. Notre état sanitaire, malgré tout,

est parfait. Et, pour ne pas terminer ma lettre sur le même air ou dans le même air que je l'ai commencée, je vous dirai que nous continuons à jouir d'un excellent approvisionnement; le dessert aussi est donné en abondance : des amandes, des noisettes, des oranges, des dattes, de la confiture sont distribuées à des hommes qui, pour la plupart, n'ont pas, j'en suis sûr, l'habitude de telles friandises.

17 février 1915.

La couleur de notre uniforme appelée jusqu'à présent « gris bleuté » vient de recevoir la dénomination officielle de « bleu horizon ». Comme ce nom est bien choisi! Il est joli et fait rêver aux espoirs de la victoire que l'avenir nous réserve, qui se lèvera un jour ou l'autre.

La température s'est rafraichie : nous subissons des changements de temps aussi rapides que variés. Et voici que le vent se met à souffler : depuis longtemps nous ne le connaissions plus.

Par un ciel sans nuage, j'ai été visiter les travaux de défense environnants.

20 février 1915.

J'ai eu le sensible plaisir d'aller me promener à Toul : quand nous sommes au repos, nous avons maintenant l'autorisation d'y aller à tour de rôle, et chacun en profite : nous pouvons en effet compléter nos approvisionnements et nous offrir quelques fantaisies, plus ou moins utiles.

J'étais allé à Nancy au début de septembre, mais je n'avais pu y séjourner longtemps, et, depuis, je n'avais plus circulé sur les trottoirs d'une ville ; aussi ma démarche fut-elle d'abord légèrement embarrassée : nos chemins ordinaires sont d'étroits sentiers à travers les champs, à travers les bois, des traverses de pauvres villages, quelquefois des routes plus ou moins entretenues, souvent des boyaux de tranchée, et nous sommes excusables d'avoir perdu l'usage des voies empierrées.

Toul est une ville gentille, où l'animation assez grande est produite par la présence d'innombrables militaires : les civils y sont rares ; beaucoup de magasins sont fermés, quelques modestes boutiquiers rouvrent timidement leurs portes.

La journée fut bonne : ce n'est pas un agrément à négliger que celui de rentrer dans une vie plus douce.

22 février 1915.

Je siège demain au Conseil de guerre, et je rentrerai le soir au cantonnement où se rend le régiment.

Les lettres des officiers du bataillon sont apportées au poste du commandant qui les leur fait remettre soit directement, s'ils sont présents, soit par les hommes de liaison, dans le cas contraire. Ce service est un peu compliqué, mais il fonctionne assez bien.

23 février 1915

Un passage de Tacite (*Annales*, I, 67), cité par un journal, est très intéressant : c'est l'allocution de Cécina, légat de Germanicus, à ses troupes cernées par Arminius dans la forêt de Teutberg : *Unam in armis salutem ; sed ea consilio temperanda, manendumque intra vallum, donec expugnandi hostes spe propius succederent ; mox undique erum-*

pendum; illa eruptione ad Rhenum perveniri...

Ce salut par les armes, cette patience de rester dans les tranchées jusqu'à l'offensive prochaine, cette course au Rhin... sont autant d'applications possibles aux circonstances actuelles. Les choses se renouvellent éternellement, et les mêmes pensées, les mêmes espoirs se recueillent sur les lèvres humaines.

Les Romains faisaient un grand usage du « vallum », retranchement ou tranchée, en raison de leur petit nombre contre les Germains, et ils excellaient dans l'art de la fortification.

Leurs « valla » devaient ressembler beaucoup à nos tranchées actuelles. Cependant les situations absolument semblables ne se retrouvent pas : nous ne sommes pas cernés par les Germains d'aujourd'hui, et la guerre de tranchée est causée non par notre infériorité numérique mais bien plutôt par l'égalité de force des combattants. Quand l'offensive victorieuse nous conduira-t-elle au Rhin?

25 février 1915.

Le temps est capricieux : hier, la soirée était magnifique, la lune pleine éclairait le paysage endormi; il gelait légèrement. Ce matin, nous nous

sommes réveillés en voyant le sol revêtu d'une couche de neige de plusieurs centimètres, et la neige est tombée très serrée jusqu'à 9 heures. Il est maintenant 2 heures de l'après-midi : le soleil presque chaud a reparu, sa chaleur suffit pour fondre rapidement la neige. Ce qui ne disparait pas aussi facilement c'est la boue, l'horrible boue, qui est notre cauchemar, pourrait-on dire, quelque habitude que nous en ayons; nous la trouvons, nous en avons partout... La Woevre est un pays essentiellement marécageux, très pluvieux et nous faisons une large et triste expérience de son climat humide. Nous redoutons cette boue presque autant que les balles, quelquefois davantage; elle nous entoure, nous enlise, nous expose à tous les risques d'une véritable terre mouvante. Un petit accident récent est venu prouver ce que j'avance; dans une tranchée que j'avais occupée dernièrement, sans la soupçonner aussi traitresse, un sergent de ma compagnie s'est tellement enfoncé au milieu d'une mare de boue, que l'on a eu toutes les peines du monde à le tirer de ce mauvais pas.

A part la boue, ses ennuis, ses dangers, nous aurions tort de nous plaindre, nous jouissons de beaucoup d'agréments. Une montre aux aiguilles lumineuses donne l'heure dans les ténèbres de la tran-

chée; les journaux arrivent avec une ponctualité remarquée; à Toul et ailleurs, nous trouvons presque tout ce que nous voulons, fantaisies et victuailles. Hier, nous mangeâmes des langoustes, en conserve, il est vrai, dont la chair délicate avait encore un bon goût d'eau de mer; au dessert, nous fut présenté un bel ananas, en conserve aussi, mais d'une saveur exquise. Quand nous dinons en ville, à Toul, veux-je-dire, nous sommes un peu éblouis par la blancheur des nappes et des serviettes, par l'éclat des cristaux, nous en avons à un tel degré perdu l'usage! Nos habitudes journalières ne sont pas très raffinées, et je me demande parfois s'il sera bien facile ensuite de s'en défaire. Oh! je l'espère bien, car je ne tiens nullement à les garder... En attendant, quand nous en avons le moyen, nous nous savonnons, nous nous frictionnons, nous nous rasons avec les produits des meilleures marques, et ce soin nous est précieux. Nous regrettons de ne pouvoir le prendre constamment; les jours se suivent et ne se ressemblent pas : un jour absence de tout confort, un autre jour abondance de biens charmants et délicieux, tel est notre régime de guerre, et nous sommes loin de nous étonner de ces contrastes.

26 février 1915.

Et la vie continue tranquille et monotone. Dans les dépôts, on forme des régiments de marche. Pour où aller et pour quoi faire? C'est la question que nous ne résolvons pas. Des médecins ont été demandés qui voudraient se rendre en Serbie : resteront-ils en Serbie ou feront-ils partie d'un corps expéditionnaire opérant en Turquie? Eux-mêmes n'en savent rien.

J'ai rencontré, l'autre jour, un lieutenant attaché à l'intendance, qui n'est pas seulement un bon Méridional, mais est encore un ferme Provençal, grand admirateur de la langue et de l'école de Mistral : j'ai eu du plaisir à causer avec lui.

1er mars 1915.

La pluie a recommencé de plus belle; nous ne pouvons rester longtemps sans que le ciel répande ses ondées. Dans nos tranchées ont été faites de petites rigoles, qui font écouler l'eau plus vite; sur nos abris a été étendue de la toile goudronnée,

qui nous protège efficacement en reléguant les gouttières aux quatre coins de notre habitation.

Pendant que j'écris, la pluie a cessé et le soleil est apparu : ce sont les giboulées de mars; ici, le temps du mois de mars, l'époque des brusques variations de temps, dure toute l'année, au moins tout l'hiver. Les naturels du pays avaient dit la vérité en prédisant une pluie perpétuelle, et nous répétons avec eux : que d'eau! que d'eau!...

On s'accoutume à l'eau comme à toute autre chose; on se frotte, on s'essuie, on se réchauffe, on se livre à quelques justes et inutiles récriminations, puis, on n'y pense plus. Avec de gros souliers graissés et de bonnes guêtres épaisses, on brave les éléments courroucés ou mal disposés : l'élégance seule ne retrouve pas ses droits dans nos accoutrements, dont la commodité supplée à la beauté. Plus tard nous reviendrons aux bonnes traditions...

Le Carnaval est passé : nous ne nous en sommes pas aperçus, rien ne l'a signalé à notre attention.

2 mars 1915.

Il est de fait que, derrière la tranchée prise, il y en a une autre à prendre, plusieurs autres même.

Cette guerre a été appelée « guerre d'usure » et le terme paraît exact : la victoire sera à celui qui tiendra le plus longtemps, qui usera son adversaire. La consommation des munitions deviendra de plus en plus grande. L'on entendait dire autrefois qu'une guerre européenne ne pourrait pas durer un grand espace de temps avec les instruments de destruction modernes. Quelle erreur! Et comme les faits prouvent le contraire!

Nous, qui en sommes les témoins, pouvons nous rendre compte de l'énorme, de la prodigieuse consommation, je ne dis pas d'hommes, — elle est toujours trop grande, — mais de munitions qui se fait sur le front sans résultat important, et que nous souhaitons encore plus considérable, produisant de meilleurs effets. Dans un petit bois en arrière de nos lignes, le bois de Remières, les Allemands n'ont pas envoyé moins de 10000 obus, d'après notre évaluation générale. Combien ont-ils touché d'hommes? Une centaine au maximum, dont peut-être 25 tués. Les conséquences d'une telle avalanche n'ont pas été écrasantes.

Les plus redoutables engins sont les mitrailleuses, qui peuvent lancer un grand nombre de balles dans un intervalle très court et arrêter une marche en avant, quand elles n'ont pas été suffisamment

repérées et mises hors d'état de nuire. La mitrailleuse est, je crois bien, l'arme la plus dangereuse de la guerre moderne : elle ne sert pas beaucoup à celui qui attaque, elle est tout à fait supérieure dans la défense d'une position; une mitrailleuse vaut souvent mieux qu'une compagnie entière. Pour l'attaque, l'artillerie lourde est le grand soutien tant au point de vue matériel que sous le rapport du moral du combattant.

Dans notre guerre de tranchée, en cas d'assaut, nous avons des grenades à main : c'est la guerre de siège, qui dure longtemps...

3 mars 1915.

Nous pensions être relevés des tranchées un jour plus tôt : le régiment qui devait nous remplacer a été appelé à prendre la place d'un autre régiment éprouvé et fatigué.

Ma compagnie est actuellement la mieux montée du régiment en officiers : mon capitaine est le plus ancien, et, même sans ce titre, le plus écouté du régiment : capitaine d'active, ayant servi aux colonies, il a le sens de toutes les réalités militaires et je suis heureux d'être avec lui depuis le premier jour

de la mobilisation ; deux sous-lieutenants, qui nous sont arrivés du dépôt lors de la reconstitution du régiment, sont de très bons officiers ; ils complètent avec moi le cadre de la compagnie et nous nous félicitons d'être réunis.

Demain j'assisterai à une opération intéressante : connaissant bien le terrain qui est en avant de nos tranchées et que l'on soupçonne d'être miné par les Allemands, sur une certaine étendue tout au moins, je vais à un observatoire d'artillerie pour indiquer les coups ; tout ce terrain va être bouleversé par l'artillerie lourde. Nous serons deux officiers à remplir cette mission délicate, de manière à ne pas nous tromper sur nos appréciations : ce sera un agréable spectacle de voir sauter les défenses ennemies.

5 mars 1915

Le tir contre les tranchées allemandes auquel j'ai assisté de l'observatoire d'artillerie a eu un plein succès : il fut exécuté par des 155 qui firent de bon travail. Le 155 court fait très peu de bruit, au départ, et son repérage par l'ennemi est ainsi rendu difficile : c'est un canon très juste, dont les coups bien portés nous fournirent la vue d'une véritable « danse des

Boches ». Ces malheureux, — que je plains, quoiqu'ils aient amplement mérité leur sort par tout le mal qu'ils ont fait, — à défaut d'abri, étaient projetés en l'air... Un pareil spectacle, même regardé de loin à la jumelle, est écœurant : le châtiment est juste, il n'exclut pas la pitié pour les misérables.

La conduite que les Boches tiennent devant les obus n'est pas sans reproche : ils en ont une frayeur particulière. Dès que notre artillerie commence à bombarder leurs tranchées, nous les entendons, quand nous sommes en première ligne, pousser de grands cris qui manifestent leur terreur : ce ne sont pas des cris de blessés, faciles à distinguer par la douleur qu'ils expriment, ce sont des hurlements prolongés d'épouvante. Au point de vue de l'impression morale, souvent pour l'effet matériel, je ne connais rien de comparable à l'éclatement d'un de nos obus de 75, qui fait presque autant de bruit qu'un gros obus, avec un déchirement plus retentissant du métal qui se brise. Pour la destruction d'abris fortifiés ou de redoutes un tel obus, dont la charge n'est pas très forte, est inférieur à d'autres, mais sur des hommes ses ravages sont effroyables.

6 mars 1915.

Le service postal a droit à toutes nos félicitations pour sa régularité, sa rapidité même : les lettres nous arrivent en trois ou quatre jours, et les journaux nous parviennent dans un délai aussi court.

Je vais encore aujourd'hui siéger au Conseil de guerre, dont je serai bientôt un fidèle habitué : les affaires que nous jugeons ne sont pas d'ordinaire graves, les jugements ne sont pas très sévères.

7 mars 1915

Vous ne sauriez croire le nombre des journaux reçus au régiment : si on les réunissait, on pourrait fournir une salle de lecture bien composée. L'un de ces journaux donnait dernièrement l'image d'un obus de 210 allemand non éclaté : cet obus est un projectile redoutable, que l'infanterie connait peu et qui est surtout destiné à l'artillerie. Si les Allemands avaient continué à envoyer de pareils obus contre l'infanterie, ainsi qu'ils le firent parfois, au commencement de la

guerre, leurs stocks de munition auraient été vite épuisés : nous sommes persuadés que sous le rapport des munitions, de même que sous bien d'autres rapports, ils sont moins pourvus qu'au début de la campagne : à ce moment-là, ils tiraient des salves d'artillerie pour un seul homme qui passait en terrain découvert : ils n'agissent plus ainsi maintenant. Du reste, leurs obus de 210 ne font pas plus d'effet que les nôtres de 155, et souvent n'en font pas autant.

Le temps est plus beau qu'aux premiers jours de mars : la pluie va-t-elle se décider à nous abandonner quelque peu? Nous ne nous en plaindrions pas.

9 mars 1915.

Le temps ne semble plus vouloir nous sourire : voici la neige qui tombe par intermittence, très menue, suffisante pour blanchir le sol.

On nous appelle maintenant des « poilus » : je ne sais quand et comment a été inventée cette nouvelle désignation que ma modeste personne ne mérite pas : je porte les cheveux ras et me tiens la barbe soigneusement rasée. Que ne peut-on en dire autant de certains hommes, aux cheveux longs et à la barbe

hirsute, dont les poils servent de logis à des insectes dégoûtants!

Les officiers vont être pourvus de pistolets automatiques : nos revolvers modèle 1892 étaient excellents, ils ont fait leur temps et subissent la loi du progrès.

Sans cesse nous recevons des nouvelles, les unes vraies, les autres exagérées ou fausses : doit-on leur accorder grande créance? Une expédition aux Dardanelles est préparée, les grands paquebots et les remorqueurs du port de Marseille ont été réquisitionnés, les paquebots pour le transport des troupes, les remorqueurs pour le dragage des détroits; des bataillons de marche sont constitués avec des détachements puisés dans les dépôts des régiments. Les Allemands, d'un autre côté, marchent en masse sur Calais...

Et tant d'autres nouvelles de moindre importance nous sont annoncées, par ce qu'on appelle « le rapport des cuisiniers » : quand il y a une nouvelle sensationnelle pour nous, un déplacement inattendu, par exemple, les cuisiniers habiles la savent les premiers; c'est un fait curieux à constater, qui n'en est pas moins exact. Et ce genre de nouvelles ne nous manque jamais. Il faut dire au surplus que l'imagination de ces hommes est souvent avivée par le feu

de leurs fourneaux improvisés, nous nous en apercevons largement.

L'art de la photographie est pratiqué par nous avec un certain succès : je vous envoie diverses vues, pour la prise desquelles nous avons déployé tout notre talent ; vous pourrez y remarquer le peu de visibilité de nos uniformes.

12 mars 1915.

Les populations civiles, qui nous entourent, connaissent tous les mouvements de troupes, toutes les préparations d'attaques... Quand nous-mêmes, entendant au loin une vive fusillade ou une forte canonnade, nous nous demandons ce qui se passe, nous n'avons qu'à nous adresser à un civil pour être abondamment renseignés : voilà une observation que chaque jour vérifie. Comme il est difficile de garder un entier secret, même sur la plus petite des opérations !

Les pères de plus de six enfants viennent de quitter le front et d'être renvoyés au dépôt : ils étaient peu nombreux dans notre régiment. La mesure, très juste, a été approuvée par tout le monde.

Les paquets postaux nous arrivent plus vite que les

colis postaux : comme vous le savez bien, leur seul inconvénient consiste dans la limitation de poids à laquelle ils sont soumis. N'importe, le colis postal rend de grands services et vous ne pouvez imaginer la quantité d'objets de tout genre qui sont expédiés sur le front; ce sont souvent des choses parfaitement inutiles, même embarrassantes; les hommes sont toujours enchantés de les recevoir : ils y voient, avec raison, une marque de l'attention et de l'affection de leurs familles, et leur moral ne peut qu'être par là maintenu dans les meilleures dispositions

14 mars 1915

Nous avons toujours ici un ciel brumeux : la plaine de la Woëvre est riche en brouillard. Où donc est le beau et clair soleil de la Provence?

Les primevères lèvent déjà leur tête fleurie dans les champs, et le printemps s'annonce à mille petits signes précurseurs : il peut venir, comme le dit Théophile Gautier dans ses jolis vers, tout se prépare dans la nature pour lui souhaiter la bienvenue. Le canon a eu beau accomplir son œuvre dévastatrice : la vie des choses renaît...

Nous goûtons les produits du pays : les madeleines de Commercy, les bergamotes de Toul, les brimbelles des Vosges sont autant de friandises que nous savons apprécier; il me sera bien permis de vous les faire connaître, prises à leur source, et je souhaite que vous partagiez notre opinion très favorable sur ces petits biscuits et sucreries.

18 mars 1915.

La température est disposée à se mettre d'accord avec le calendrier qui fait commencer le printemps le 21 mars : nous venons de passer trois journées splendides, avec un beau soleil brillant et réchauffant.

Nous vivons dans les bois, et notre vie très rustique n'est pas dépourvue d'agrément.

Nous occupons un secteur différant assez de celui où nous étions depuis le mois d'octobre; notre ancien secteur, qui avait sa valeur d'emplacement commode, nous a laissé le souvenir des véritables bains de boue que nous y avons pris. Jamais je n'avais vu tomber autant de pluie ni se former autant de boue. Actuellement, dans les bois, au moins, la boue ne nous envahit plus : des allées ou

passages ont été établis un peu partout, bordés de fascines protectrices.

A voir nos cabanes, nos huttes, on dirait un campement de bohémiens, tellement les gens et les choses offrent un aspect pittoresque de mouvements et de couleurs...

Une grande plaine nous sépare du village d'en face, occupé par les Allemands; la nuit seulement, on fournit une fraction importante aux avant-postes, et l'on échange quelques balles; mais les gros obus, les marmites, abondent, et, comme nous avons des batteries françaises derrière nous, les coups trop courts, heureusement assez rares, c'est nous qui les recevons. Nous restons neuf jours dans les bois, pour nous reposer ensuite dans un village peu éloigné.

L'hiver passé, nous étions satisfaits d'avoir pour abri une cabane avec une vieille porte en guise de toiture, et il en était souvent de cette façon. L'installation présente est meilleure : à cause de la grosseur des obus qui nous arrivent, des 150, des 210, nos cabanes sont à 2 m. 50 sous terre, recouvertes de trois grosses couches de rondins de bois avec de la terre abondante par-dessus : c'est solide et à l'épreuve des marmites. Je ne sais pas cependant si cette belle défense résisterait aux 420, avec lesquels le fort de

Lunéville est entré en relation : ce pauvre fort est entièrement labouré ; d'autres forts, un peu plus en arrière, n'ont presque pas été touchés.

Le printemps qui arrive rend la vie assez agréable : les arbres qui nous entourent bourgeonnent déjà, les noisetiers montrent leurs châtons tremblants ; les rosiers poussent leurs premières feuilles dans les jardins voisins.

22 mars 1915

Une bonne occasion s'est présentée de donner de mes nouvelles, des nouvelles de mon genre de vie, autrement que par la description imparfaite de mes lettres : vous devez avoir entendu avec plaisir le récit qu'a pu vous faire de vive voix l'excellent capitaine Jousseaume, officier méritant, qui a été évacué pour cause de maladie.

Une photographie, que je vous envoie, me représente en tenue de tranchée avancée, par un beau froid : revêtu d'un grand manteau, coiffé d'un passe-montagne, ganté chaudement, je suis debout à la porte de mon abri. La tranchée se continue à droite et à gauche, perpendiculairement au boyau, au sommet duquel se trouve l'abri. Vous pourrez voir là une

vraie tranchée de première ligne, : elle ne ressemble pas tout à fait aux tranchées dont parfois les journaux donnent la reproduction.

25 mars 1915

Nous avons eu la joie d'apprendre la belle victoire des Russes à Przemysl, qui, sur un désir exprimé par le grand-duc Nicolas, nous a été immédiatement communiquée : nous l'avons apprise, il y a deux jours, peut-être avant vous ; nous en savons les détails seulement depuis hier. En l'honneur de cette victoire une ration supplémentaire a été accordée aux troupes, dont l'enthousiasme n'a été que plus grand.

Un de mes anciens professeurs, que son âge dispensait de tout service, s'est engagé comme infirmier : c'est très bien ; si jamais j'étais blessé, je préférerais ses soins à tous autres.

26 mars 1915.

Je n'ai point à me plaindre personnellement de la guerre. Est-ce que je vois les choses comme il

convient de les voir, c'est-à-dire du bon côté? Est-ce que réellement je ne me ressens pas des fatigues de la campagne? Je ne sais. Cette vie en plein air ne m'est pas contraire du tout et je m'y adapte fort bien; elle est faite de changement, d'imprévu : le jour, on ne sait pas où l'on sera le lendemain; le matin, on ignore où l'on couchera le soir. Et pourtant on finit par s'accoutumer assez à cette manière de vivre pour la trouver naturelle... Nous avons passé des journées et des nuits où nous n'étions pas précisément dans du coton, nous avons éprouvé le manque de choses qui nous semblaient les plus utiles, les plus indispensables, nous avons été privés de tout : nous avons tout subi sans plainte, sans murmure... L'idée de la nécessité d'une telle vie s'impose.

28 mars 1915.

Grâce au beau temps, nous allons sans doute reprendre les opérations actives : cependant nous sommes persuadés qu'à moins d'événements subits, qui se produiraient ailleurs que sur notre front, la guerre sera encore très longue. Je crois que rien n'est plus vrai que la légende de Forain au bas d'un

de ses dessins : « Pourvu que le civil tienne ! » S'il y a des Français qui trouvent la guerre longue et qui ont quelque droit de le dire, ce ne sont pas ceux qui se chauffent paisiblement au coin de leur feu, ce sont ceux qui se battent. Tout compte fait, les gens de la zone de l'arrière, de l'intérieur, à l'abri des balles et des obus, font entendre les plaintes les plus amères. Chez nous, on ne se plaint pas, ou il est très rare que l'on se plaigne : nous croyons juger sainement des choses, nous reconnaissons que la guerre ne peut être courte, parce que nous avons affaire avec un ennemi depuis longtemps préparé, bien armé, tenace et, quoi qu'on dise, courageux. Que l'on prétende ce que l'on voudra, que les Boches marchent sous la menace du revolver ou de la schlague... Ils marchent, le fait est là, et toutes les sottises que l'on peut lire ou entendre n'y changeront rien. Si l'on doute de ce que j'écris, on n'a qu'à venir sur le champ de bataille les jours d'attaque : on les verra sortir de leurs tranchées, se découvrir, ne pas tirer en l'air, bien viser... Reconnaissons aux Allemands leurs qualités indéniables, cela ne nous empêche pas de leur reprocher des actes abominables : soyons justes.

Ils ont institué une guerre de tranchées et se sont établis chez nous aux endroits qu'ils avaient choisis et repérés d'avance : ils sont arrivés là, presque

les yeux fermés, et s'y sont organisés solidement. Notre position est aussi résistante, et il leur est, à cette heure, autant que je puis m'en rendre compte par ce que je vois, impossible de forcer nos lignes et de pénétrer plus avant.

Il y aura, plus tard, à régler la responsabilité de ceux qui n'ont pas eu suffisamment le souci de la guerre future et des moyens de la parer, et aux bons bourgeois de l'intérieur, qui jugent la guerre longue et se plaignent de sa lenteur, il faut répondre auparavant : « Tu l'as voulu, George Dandin. »

Et tandis que je me livre à ces considérations, la neige tombe à petits flocons : à la veille de Pâques, elle cause une surprise légère. Le printemps n'a fait encore qu'une fausse entrée...

29 mars 1915.

Il neige encore et les flocons éblouissants sont la parure du bois que nous habitons. Assez souvent, les Allemands nous saluent de leurs grosses marmites : nous sommes redevables de cette amabilité de leur part a nos voisins les artilleurs qui, à peu de distance

derrière nous, ne se gênent pas pour dérouiller leurs canons.

Nos cahutes sont bien organisées : contre les parois de quelques-unes sont appuyées des couchettes superposées, ainsi que dans les cabines de navires : c'est le cas de celle où je loge à présent. Pour appuyer la tête, nous avons fait emplette de coussins en caoutchouc, qui se gonflent facilement et, à plat, ne tiennent pas plus de place qu'un grand mouchoir de poche. Nous essayons de prendre nos aises autant que nous le pouvons, et nous y réussissons quelquefois : oh! ce n'est rien d'immodéré : notre luxe, encore que très réduit, suffit pour nous contenter.

Comme les peuples heureux ou qui méritent de l'être, pour le moment nous n'avons pas d'histoire. S'il faisait un peu plus chaud, nous pourrions nous abandonner à toutes les douceurs du « camping ».

30 mars 1915.

Longuement nous avons pu admirer les jolis effets du paysage d'hiver que nous avons sous les yeux. Sur d'autres parties du front, l'agitation plus

grande ne laisse pas autant de loisir : en Champagne, la lutte a été particulièrement ardente et quelques progrès ont été faits; cette dure offensive n'a pas eu lieu sans nombreux morts et blessés, et nous croyons qu'avant de recommencer une semblable opération on attendra quelque temps : en allant trop vite, on s'expose à trop de pertes.

2 avril 1915.

Aujourd'hui, tombe une pluie diluvienne ; nos abris souterrains seraient envahis par la marée montante, si nous n'avions pas des pompes pour enlever l'eau. Nous sommes en effet ou nous croyons être protégés contre les obus, mais nous ne sommes pas garantis de l'inondation; il nous faut prendre des précautions contre les crues probables, c'est ce que nous faisons ce soir à la lumière de lampes à pétrole : nous avons maintenant du pétrole à notre service.

Après la guerre, les chemineaux qui passeront dans la contrée trouveront des logements à bon compte : toutefois, si les loyers ne sont pas élevés, les frais d'entretien en temps ordinaire seront oné-

reux pour la conservation de la charpente et du mobilier.

De grosses cheminées ont été installées avec des tuyaux de poele ramassés un peu partout, et on y brûle du coke, du charbon de bois, du bois, souvent de bonnes bûches de bois de chêne; le bois à brûler n'est pas cher, il n'y a presque qu'à se baisser pour le prendre, les obus enlevant généralement la peine d'abattre les arbres, laissant seulement le soin de fendre les branches. Nous nous réchauffons de la sorte, nous nous mettons au sec et nous séchons à la fois les parois de nos chambres. Notre petit village de bohémiens est très pittoresque dans sa variété, sa fantaisie; les obus quelquefois se chargent même de nous y faire danser une espèce de « bamboula »; malgré leur grand nombre, depuis plusieurs jours, ils n'ont réussi à blesser personne.

Sur notre gauche, il y a toujours des cadavres de soldats français tombés au mois d'octobre; les régiments, qui étaient là, essayaient chaque nuit d'aller les chercher, quoique près des lignes allemandes, pour les enterrer à l'intérieur de nos propres lignes. Les Boches se sont aperçus de cette pieuse manœuvre, et ont eu l'idée diabolique d'entourer les cadavres abandonnés avec du fil de fer barbelé,

pour empêcher de les retirer. Nos soldats sont furieux. à juste titre, d'un tel procédé; et, lorsqu'ils enterrent un cadavre allemand, ils le font avec la répugnance que vous comprendrez; sur la tombe ils voudraient ne pas planter de croix : ils ont tort, car ces morts de l'ennemi ont payé leurs crimes, et il n'est pas français de se venger sur un cadavre.

Et il pleut encore, la pluie est froide et ne cesse pas.

4 avril 1915.

Le temps prend plaisir à renverser tous les pronostics qu'on se hasarde à faire sur lui : après une semaine sainte belle, qui n'avait subi que les quelques giboulées de rigueur à pareille époque, hier et aujourd'hui, fêtes de Pâques, nous recevons de l'eau en abondance. Je me rappelle les jours de Pâques des années précédentes, qui étaient le plus souvent éclairés et réchauffés par un beau soleil, alors que le printemps s'éveillait à ses splendides rayons.

Les arbres gonflent leurs bourgeons prêts à éclater, les primevères étalent en masse leurs jolies fleurs dans les champs et les muguets des bois poussent

leurs feuilles précoces. Pourquoi le soleil nous boude-t-il ainsi ? Il serait le bienvenu : la nature ressent déjà les bienfaisants effets de sa chaleur; qu'il vienne donc illuminer le paysage et nous délivrer de l'éternelle pluie!

Les officiers et nombre d'hommes de la compagnie ont célébré religieusement la grande fête de Pâques : ce fut le jeudi de la semaine précédant la semaine sainte; tout se fait militairement, et un jour avait été fixé par avance pour chaque compagnie.

9 avril 1915

Les friandises que nous recevons, — et, pour ma part, j'en suis comblé, — forment le plus beau et le meilleur plat de nos desserts d'officiers. Nous les mettons en commun : c'est là une application bien comprise d'un collectivisme de bon aloi.

Nous avons vu la fin du mois de mars, mais non pas de ses giboulées : successivement la pluie, la grêle font rage, le soleil luit, de gros nuages noirs obscurcissent le ciel et déversent bientôt sur nos têtes des masses d'eau. Et ces phénomènes atmosphériques se renouvellent avec une régularité désespérante

Je trouve ici une flore toute différente de celle que je connaissais en Provence : la nature y est plus lente à s'émouvoir. Pendant que les muguets poussent avec une rapidité singulière et que les primevères sauvages achèvent leur floraison qui fut charmante, les bourgeons des arbres sortent avec peine, très longs à briser leur frêle enveloppe et à laisser apparaître leurs feuilles.

Ce matin, on a servi à notre déjeuner des cuissots de grenouilles ; ce mets recherché n'a rien d'extraordinaire pour nous : alentour, il y a tant d'étangs et de marécages que les grenouilles sont facilement pêchées à l'usage de nos repas. Après avoir bu une tasse de café exquis, nous dégustâmes une liqueur ancienne, qui avait été envoyée à l'un de nous. J'ignore si elle était centenaire, comme l'assurait son heureux destinataire ; elle était très bonne, au dire des connaisseurs ou de ceux se prétendant tels. La bouteille, contenant le précieux liquide, était arrivée dans un nid de paille et de coton. et on est venu, de tous côtés, voir, admirer et savourer un si rare produit. Et voilà comment se passe quelquefois le temps en face de l'ennemi, sans se troubler beaucoup, ainsi que vous le voyez...

10 avril 1915

Dernièrement, a été envoyée une note recommandant aux officiers d'user dans leurs lettres d'une sobriété de détails pareille à celle qui est imposée aux soldats. Je crois ne m'être jamais écarté d'une sage discrétion : j'ai évité, dans ma correspondance, de donner des renseignements qui, divulgués, auraient pu compromettre le sort de quelque opération militaire : ce que j'écris peut être publié sans inconvénient. Si parfois j'ai parlé un peu longuement de certains événements, c'est après avoir laissé écouler un délai suffisant pour rendre mon récit inoffensif. Ce n'est pas que je me flatte de raconter des choses d'une grande importance ; il faut savoir être prudent : l'ennemi peut profiter du moindre récit pour en tirer des conséquences fâcheuses. Donc, soyons sobres et discrets : aux officiers il appartient, comme en toute autre chose, de donner l'exemple.

Je me permets cependant de dire que, tandis que notre régiment reste sur la défensive, nous entendons fortement gronder le canon, aussi bien à droite qu'à gauche.

Je viens d'être promu au grade de lieutenant : le colonel avait bien voulu me proposer pour ce grade depuis quelque temps ; j'ai dû attendre la promotion générale et réglementaire de tous les sous-lieutenants qui, comme moi, ont quatre ans de grade.

Le sous-lieutenant Jeanbernat a été nommé lieutenant le 1er avril 1915, par décret du 31 mars 1915.

12 avril 1915.

Enfin, voici le beau temps, le beau fixe au moins pour un jour entier : le soleil a brillé toute la journée et le ciel est sans nuage. C'est un temps de choix pour les avions, et, des deux côtés, ils ne se gênent pas pour leurs excursions aériennes. Je n'avais jamais eu aussi bonne occasion de les regarder : je suis curieusement leurs vols dans tous les sens et je ne me lasse pas de les observer.

Et ce soir, le vent se lève, un vent violent, tel que je n'en avais point encore senti de pareil dans notre région : il me rappelle le mistral, tant il souffle fort

et bruyant. Les avions n'ont plus si beau jeu : les nôtres vont fuir non pas devant l'ennemi, mais devant la tempête.

13 avril 1915

Le capitaine qui commande notre bataillon a reçu la croix de la Légion d'honneur et est proposé pour le grade de chef de bataillon : le mérite et l'ancienneté de ce bon officier, qui a près de dix ans de grade, nous font très bien accueillir les distinctions dont il est l'objet. L'avancement n'est pas rapide dans le régiment : personne ne se plaint et chacun fait son devoir avec vaillance et bonne humeur.

Vous recevrez des cartes illustrées vous donnant la vue de contrées, de villages ravagés par les Allemands. Quelle fureur inutile de destruction! Que de ruines amoncelées! Les pays qui subissent l'invasion et le pillage sont dans un état lamentable : que de justes réparations devront être un jour exigées pour leur restauration! La nation de proie, qui fait la guerre barbare, recevra le châtiment mérité.

17 avril 1915.

Le colonel a fait citer à l'ordre du régiment un grand nombre d'officiers, sous-officiers et soldats, qui se sont particulièrement distingués, dont beaucoup sont morts au champ d'honneur. C'est là une très juste récompense, à laquelle tout le monde a applaudi. Le capitaine Mosser, commandant notre bataillon, a été décoré lundi par le général Joffre, qui se trouvait au siège de notre corps d'armée : le bataillon entier a été honoré en sa personne.

Je viens de faire coudre mes galons de lieutenant sur les manches de ma capote : ce sont de petits bouts de galon destinés à ne pas attirer l'attention de l'ennemi, suffisants pour être vus des hommes qui ne nous connaitraient pas et ignoreraient nos grades. La guerre pourra se flatter d'avoir fait éclore un nombre considérable de modes militaires. Que de formes de vêtements nous avons vues! Et que de couleurs variées! Nous allons pourtant, au moins pour le moment, être tous de couleur semblable, officiers et soldats : on a distribué à tout le régiment de nouvelles capotes faites du même

drap bleu horizon, avec écussons jaunes : la teinte jaune sur bleu clair produit un effet inattendu.

Ma capote s'est comportée admirablement et ne s'est pas émue des souillures octroyées souvent avec trop de générosité ; nous ne sommes plus cependant à l'époque éloignée où les boites de sardines, constituant le plat de résistance de nos repas, répandaient par leur huile abondante la terreur sur nos vêtements qui n'en pouvaient mais, où nous ne pouvions effacer les taches salissantes à l'excès : nous avons à présent de la benzine ou d'autres ingrédients de même usage, et ce n'est pas du luxe que de s'en servir. Que l'on soit habillé comme l'on voudra, mais qu'on le soit proprement !

Je parlais des sardines que nous mangions autrefois : faute de grives, nous nous contentions de merles. La sardine, malgré ses qualités, ne peut être tenue pour un aliment de premier choix, de grande finesse : maintenant nous avons mieux que la sardine. A peu près à discrétion, nous mangeons des carpes, carpillons et perches, qui nous coûtent seulement la peine de les envoyer pêcher dans les étangs environnants que l'on vide : c'est une manière de résoudre le problème de la vie chère. Sans doute, ces poissons d'eau douce ne fleurent pas l'odeur de la roche, comme les poissons de la Méditerranée : mais ils sont bons, surtout

quand ils sont convenablement apprêtés ; les carpes seules auraient le tort de se ressentir quelquefois de leur séjour prolongé dans la vase des étangs.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce sujet, qui est pourtant d'un grand intérêt dans la vie en campagne. Le soldat bien vêtu et bien nourri est capable d'aller au bout du monde... Et nous ne lui demandons pas d'aller si loin.

22 avril 1915.

Le temps, la prévision du temps, voilà un sujet de conversation ordinaire dans les tranchées. Les circonstances diverses déterminent nos jugements : en paix, nous estimons peu le brouillard, et au contraire nous apprécions beaucoup le clair de lune ; en guerre, pendant la période des mouvements, nous souhaitons la brume qui rend invisible et redoutons la lune qui dévoile nos évolutions... La pluie, la pluie seule, dans aucune circonstance n'est désirable, à moins de penser aux biens de la terre qu'elle fait germer et croître... Quant à la boue, elle est pleinement affreuse, repoussante, et encore elle a quelque excuse à son compte, quand elle enlise les canons d'un ennemi qui recule...

Les chasseurs alpins sont fortement engagés : la principale région de leur action est, je crois, l'Alsace et les Vosges; a nous ont été réservées les plaines à perte de vue.

Le printemps s'épanouit tous les jours; aujourd'hui, nous jouissons d'une température superbe et je viens de recevoir vos bonnes lettres : de quoi pourrais-je me plaindre?

1er mai 1915.

La chaleur est déja forte : sa venue rapide nous la fait trouver désagréable, je voudrais dire insupportable, si je ne craignais de céder à l'exagération méridionale.

Les hommes — ce n'est pas par coquetterie, beaucoup ont renoncé à tout sentiment de ce genre, — se mettent a faire couper leurs cheveux et à raser leur barbe : tout simplement ils disent agir ainsi afin d'avoir moins chaud. C'est là un résultat possible, mais j'y vois surtout le moyen le plus sûr de se débarrasser de parasites trouvant un abri commode dans les chevelures mérovingiennes et les barbes de fleuve qui étaient à la mode sur le front. Le régiment tondu et rasé paraît rajeuni.

4 mai 1915.

Après la période intensive de ces jours écoulés, le canon s'est tu presque tout à fait, et nous sommes retombés dans un calme relatif : à nos côtés, où se sont produites les fortes attaques du mois passé, il y a toujours, entre 9 et 11 heures du soir, une assez vive fusillade, avec accompagnement de brillants feux d'artifice : nous possédons à présent, aussi bien que les Allemands, toute la série, toute la gamme des fusées, blanches, bleues, rouges, vertes, qui sont autant de signaux différents et de moyens d'éclairage : après 11 heures, tout revient à la tranquillité la plus complète, et, si ce n'étaient quelques fusées tardives isolées, on ne se croirait plus dans la tourmente.

De fois à autre, pendant la nuit, les Allemands s'avancent, les musettes pleines de grenades, qu'ils veulent jeter dans nos tranchées; ordinairement ils sont balayés par une forte décharge, sans avoir pu exécuter leur dessein... A mon avis, l'usage des engins anciens, en particulier de l'arme blanche, va de plus en plus se généraliser : souvent la guerre est loin de

se moderniser. Un ordre vient de paraître, disant que les hommes allaient être munis de revolvers et de couteaux à virole pour nettoyer les tranchées ennemies. Le terme « nettoyer » ne manque pas d'originalité : il est très expressif... Quand on est pêle-mêle avec l'ennemi dans une tranchée, on ne peut plus se servir du fusil. Nous avons vu des régiments retournant des Éparges, où ils avaient prononcé les attaques violentes que vous savez, et venant se reposer dans les villages d'alentour : on s'était battu, nous disait-on, corps à corps, même à coups de pelle et de bêche ; de plus, d'un côté comme de l'autre, on avait fait le moins grand nombre de prisonniers possible ; deux compagnies allemandes, entourées dans leurs tranchées, furent exterminées. Sans doute on ne peut approuver une telle conduite : un ennemi qui se rend n'est plus un ennemi à abattre, *res sacra miser*, un malheureux, surtout quand il est désarmé, doit être sacré ; il faut néanmoins reconnaître que cette envie de ne pas faire trop de prisonniers est à peu près générale, et les hommes ne se gênent pas pour dire que, s'ils en font quelqu'un, « ils éviteront au gouvernement la peine de le nourrir ». On ne doit pas croire à une pure bravade de leur part : ils sont rendus furieux par les crimes des Allemands : parfois, ils ont laissé échapper un Boche qui

trouva ensuite le moyen, en s'enfuyant, de tirer sur eux; ils prétendent aussi que les Allemands ne font pas de quartier, et qu'il faut employer les mêmes armes et les mêmes procédés, sous peine de se voir infliger des pertes sérieuses inutilement... Dans le cas des deux compagnies allemandes cernées aux Éparges, les hommes, ayant perdu tous leurs officiers tués ou blessés, n'avaient plus personne pour les retenir, et je vous laisse à comprendre les effets meurtriers de leur fureur : ils étaient encore ivres de colère quand nous les avons vus... On nous a raconté l'aventure de l'un d'eux, à qui un officier allemand tendit son portefeuille en lui demandant la vie : il prit le portefeuille et lança au Boche en plein visage un pétard de cheddite. Il aurait dû, j'en conviens, se contenter d'envoyer le pétard à la tête de son adversaire, c'était plus que suffisant : il s'excusa en disant qu'il voulait boire avec ses camarades à la victoire de la France... Ce petit fait montre la mentalité particulière créée par l'état de guerre.

5 mai 1915.

Le médecin-chef du 31e corps est le docteur Gouzien, qui, avant la mobilisation, était, si je ne me

trompe, directeur de l'École de santé coloniale à Marseille; il a aujourd'hui les étoiles (de général de brigade), et, c'est assurément un résultat de son habile direction, notre état sanitaire ne laisse rien à désirer.

Nous sommes entourés la nuit de moustiques, que le voisinage des étangs fait pulluler, et dont les piqûres sont redoutées; nous nous frictionnons avec ardeur et rendons ces cuisants insectes les moins nuisibles qu'il se peut. Il y a aussi des rats, — et en quelle quantité! — des rats attirés par les débris de toute sorte qui trainent partout; leur audace est sans pareille, jusqu'à venir ronger nos couvertures pendant notre sommeil : constamment, ils courent, crient, grignotent : ils font un vacarme perpétuel que seul le bruit du canon, quand l'artillerie se livre à un bombardement retentissant, parvient à dominer ou même à faire cesser : effrayés par le tapage, ils rentrent alors dans leurs trous et nous laissent tranquilles.

Un orage vient d'éclater, accompagné de grands éclairs et de violents coups de tonnerre; nous aimons mieux la trombe d'eau que la pluie fine et incessante : le ciel sera plus tôt rasséréné.

Et les arbres verdissent à l'envi : leurs feuilles prennent la jolie teinte vert clair sous les rayons du soleil de mai.

8 mai 1915

Un ordre a paru, assez curieux, s'expliquant très bien : tous les officiers et soldats doivent verser l'or qu'ils ont sur eux et l'échanger contre des billets de la Banque de France : les officiers, en outre, doivent signer la déclaration qu'ils n'ont plus d'or en leur possession.

Les Allemands recherchent l'or et nous ne devons pas leur en fournir; ils prennent, en effet, celui trouvé sur les prisonniers ou sur les morts en leur pouvoir : maintes fois nous avons pu constater avec quel soin ils fouillent les morts tombés à proximité de leurs lignes : les capotes sont ouvertes, les poches coupées... Donc nous allons verser notre or; les billets de la Banque de France reçus en échange nous inspirent toute confiance, ils auront toujours la valeur qu'ils indiquent : ils font même prime en Allemagne, dit-on... Il n'y a pas à avoir le moindre regret de nous séparer de notre métal précieux, et la mesure qui tend à le soustraire à la cupidité germanique est parfaitement comprise et exécutée.

On vient enfin de recevoir au régiment la citation à l'ordre de l'armée d'un soldat qui a reçu trois bles-

sures au combat de Champenoux, le 8 septembre : il a perdu deux membres et l'usage de la parole; voilà une citation amplement gagnée.

Nous sourions quelquefois, entre nous, du texte qui nous est rapporté de citations extraordinaires, non pour les faits signalés, mais pour les termes employés. Ainsi : « X... s'est conduit comme un ancien Romain. » Le souvenir classique est bien appliqué : la formule a raison de rappeler les qualités de l'ancienne Rome, elle aurait pu être moins concise et ne pas vouloir dire tant de choses en si peu de mots. « Y..., médecin-chef d'un régiment, a eu ses deux aides-majors blessés en allant relever des blessés sous un feu violent. » Ne pourrait-on pas dire ici : *Sic vos non vobis*, ou en bonne langue française : Aux uns la peine, aux autres l'honneur? Le mérite du médecin-chef peut être grand, il aurait gagné à être apprécié autrement. Quoi qu'il en soit, ces citations, dont la rédaction aurait pu être plus soignée, valent mieux que les distinctions accordées facilement à des mobilisés qui n'ont pas vu le feu de très près. Notre esprit frondeur, ou seulement moqueur, se donne carrière; une critique, plus ou moins justifiée, est un plaisir auquel il ne renonce pas volontiers.

10 mai 1915.

Une information, qui paraît sûre, nous annonce l'entrée prochaine en guerre de l'Italie : l'accord entre les Alliés et notre sœur latine a été signé le 26 avril. Voilà une nouvelle d'importance, nous accueillons avec joie la décision de l'Italie. La Victoire est en marche : un renfort puissant hâtera son arrivée.

On parle, — ceci est moins assuré, — de l'envoi en Italie de deux corps d'armée français et d'un prêt d'argent considérable que la France et l'Angleterre feraient à leur alliée.

Les nouvelles arrivent quelquefois du front sur des sujets d'intérêt général ; nous sommes avides de nouvelles et reconnaissants de celles qui nous sont envoyées, mais nous ne gardons point pour nous les faits que nous pouvons connaître de notre côté : nous taisons seulement les renseignements dont la divulgation serait dans le cas de nuire à la défense nationale.

11 mai 1915.

Le général Foch, dont vous m'envoyez le portrait, est une de nos gloires militaires : ancien commandant du 20e corps d'armée, il est aujourd'hui le bras droit du général Joffre. Après avoir contribué à la défense victorieuse de Nancy, il a été un des principaux vainqueurs de la Marne et de l'Yser. C'est certainement un très grand chef, que l'on ne saurait placer trop haut.

12 mai 1915

Comme le disent si souvent les communiqués officiels, la situation est sans changement.

Le temps est très beau : dans la journée, le soleil donne généreusement la chaleur de ses rayons, les nuits sont toujours fraiches et mouillent la terre d'une abondante rosée.

Nous sommes au calme, au calme plat. L'artillerie allemande semble vouloir se taire; oh! certes, ce n'est pas de son plein gré. Un très efficace sys-

tème a été adopté : il consiste à lui rendre chaque fois largement la monnaie de sa pièce : dès qu'elle tire sur nous, les 75 et l'artillerie lourde tirent immédiatement sur les tranchées allemandes. L'effet de cette riposte est soudain : tout de suite l'agitation diminue et bientôt cesse ; la réponse au tir allemand s'appelle un « tir de représailles ».

Ce matin, est passé sur nos têtes un dirigeable venant de la direction de Metz, qui a ensuite longé les lignes un peu en arrière des nôtres ; il faisait sombre, à peine le jour commençait à poindre, nous n'avons pu distinguer sa nationalité. C'était probablement un ballon français, chargé d'aller bombarder un ouvrage ennemi pendant la nuit : lorsque nous l'avons perdu de vue, il paraissait obliquer de notre côté.

Les 420, ces gros obus allemands dont les journaux parlent tant, sont assez rares ; les seuls qu'on ait vus dans la région ont bombardé les forts. Un de ces obus, trouvé non éclaté, a été transporté à Paris, comme pièce à conviction.

Le bois de Mortmare reçoit des 150, des 210, quelquefois des torpilles aériennes, gros projectiles chargés d'explosifs puissants, dont la chute fait autant de tapage que de mal ; leur portée n'est pas très grande. Dans ce bois, ce sont des alertes

perpétuelles, et la nuit est toute illuminée de feux d'artifice, les plus beaux du monde : on peut y regarder un continuel bouquet de fusées de toutes les couleurs.

Nous sommes assez éloignés du bois de Mortmare, qui est un des endroits les plus actifs du front : l'autre soir, une attaque y fut prononcée, très violente ; par qui ? Quels en furent les résultats ? Nous l'ignorons, mais pendant une heure retentit un vacarme étourdissant.

L'entrée en guerre de l'Italie modifiera peut-être le cours des événements : néanmoins, le bruit court que dans les ministères se prépare la prochaine campagne d'hiver : y arriverons-nous ? Elle est fort possible. Il ne faut pas être pris au dépourvu quand la bise viendra, et cette préparation est une excellente mesure : puisse-t-elle être la précaution inutile !...

14 mai 1915.

La guerre a fait un sort à tous les vieux restes de magasins que leurs propriétaires sont heureux d'écouler à bon prix, à prix souvent excessif. Quelques raffinements inespérés jurent avec la sim-

plicité obligatoire de notre vie et forment avec elle un contraste frappant. Le bon goût, l'élégance sont des qualités qui font défaut à nos achats ordinaires : ne nous plaignons pas trop et tenons-nous pour satisfaits de pouvoir nous procurer presque toujours, à n'importe quelle condition, les objets que nous désirons.

La monnaie devient rare dans la contrée : pour suppléer à sa pénurie, les autorités locales ont créé de petits billets qui circulent facilement : j'ai entendu dire qu'à Marseille vous êtes soumis au même régime.

18 mai 1915.

Le paysage est tout fleuri : les lilas, les muguets, les lis, les rosiers déploient leurs fleurs jolies et parfumées. Notre position est ce que le service en campagne appelle « en station », et nous jouissons à notre aise du délicieux spectacle que nous offre la nature printanière. Le service que nous faisons actuellement est, à peu de chose près, un travail de garnison : stationnaires, nous avons le loisir de veiller un peu plus à notre tenue extérieure.

Une certaine élégance, — et je vous prie de donner

au mot le sens restreint que les circonstances imposent, — nous parait de rigueur, et nous tenons à garder avec elle le plus de relation possible. C'est ainsi qu'aux tranchées je vais toujours ganté, en toute saison, et ce n'est pas le froid seul qui commande ce port de gants : au surplus, là est le vrai moyen d'avoir constamment les mains propres, car on ne peut se les nettoyer aussi bien et aussi souvent qu'on voudrait ; dans une terre saturée d'eau comme celle de la Woevre, il est quelquefois difficile de trouver de l'eau, même d'une pureté douteuse, pour boire et se laver, ailleurs qu'au fond des trous d'obus ; et une cuvette et un pot à eau ne se rencontrent pas à tous les coins des boyaux de communication... Mon capitaine, très bon officier de qui nous n'avons, au reste, qu'à nous louer, serait un peu rebelle à nos idées d'élégance ou plutôt ne s'en soucierait guère : nous l'avons si bien convaincu de leur excellence que l'on nous dit partout qu'à ce point de vue nous l'avons transformé et qu'on ne le reconnait plus ; il n'y a que sa barbe que nous n'arrivons pas à lui faire couper, et cette véritable barbe de sapeur, il y tient absolument : elle lui fait une figure originale connue de toute la région.

Je trouve que bien se tenir, donner à sa toilette l'attention utile, autant de fois qu'on peut,

porter des vêtements propres, sans tache, qui ne soient pas trop raccommodés ou rapiécés, tout cela présente un réel avantage, à titre d'exemple, et donne de l'ascendant sur les hommes. Et puis, une tenue correcte et soignée, — je ne dis pas recherchée, parce qu'à mon avis un raffinement de soins extérieurs pourrait être aussi ridicule qu'un manque pur et simple de propreté, — est le signe visible d'une bonne santé morale qui, en temps de guerre principalement, est aussi nécessaire qu'un bon état physique. Nous remplaçons souvent nos effets, il est vrai : ce n'est point le simple désir du changement qui nous fait agir ainsi; nous tenons à avoir des vêtements, un équipement convenables; il n'est pas douteux que les effets s'usent très vite en campagne; l'intendance elle-même compte que les capotes de troupe ne durent pas plus de quatre mois. Y a-t-il aussi dans ces remplacements une petite part de coquetterie? Je ne le nie pas... Veuillez, je le répète, n'y voir qu'un reflet de la bonne humeur dont j'ai l'espérance de ne jamais me départir.

L' « obusite », ou pour l'appeler autrement, la peur des obus, est une maladie actuellement assez répandue, qui sévit du haut en bas de l'échelle des combattants. Le mois dernier, nous vîmes arriver, à l'état-

major d'un régiment voisin, un jeune médecin charmant, manifestant la plus belle ardeur, jetant feu et flammes, et nous l'avons vu s'éloigner bien changé, non pas blessé, mais affreusement secoué par l'éclatement d'une grosse marmite tout près de lui : il y a, je n'en doute pas, des visites plus agréables à recevoir, mais il faut s'habituer à celles dont la guerre est la cause.

Le voisinage de Commercy nous permet de nous ravitailler suffisamment : on pourrait rêver autre chose, accommodons-nous de ce qu'il peut offrir.

22 mai 1915.

Il fait en ce moment grand chaud : quelquefois, encore le soir, nous supportons une chaleur accablante, une chaleur de serre. Ici, ne souffle pas l'air bienfaisant dont la mer gratifie Marseille, même aux jours où la température est très élevée. Sur cette terre le sort est variable : nous apprécions l'état de l'atmosphère en le comparant à celui de l'hiver précédent ; et, à son avantage, nous devons reconnaître que, dans les sous-sols, nos demeures ordinaires, se ressentent maintenant les effets salutaires

du soleil d'été ou de printemps : le sol détrempé de la Woëvre, qui a des réserves d'eau inépuisables, ne nous donne plus au même degré la sensation de l'humidité pénétrante.

Y aura-t-il bientôt quelque événement nouveau? Bien habile serait celui pouvant le dire à coup sûr. Je ne parle pas de l'alliance active de l'Italie qui va nous alléger d'un poids considérable et nous être très utile, mais qui n'amènera pas tout de suite la décision de la guerre.

Les Allemands n'ont pas la mine de s'inquiéter beaucoup : est-ce par inconscience, ou pour se donner de l'assurance, ou pour faire illusion aux autres? On raconte que, dans les pays envahis et occupés par eux, ils élèvent de vastes et solides constructions à l'usage de leurs armées : voilà des édifices que nous saurons utiliser un jour pour notre propre compte.

Le général d'Amade, notre ancien commandant de l'armée des Alpes, a été remplacé aux Dardanelles par le général Gouraud : nous voudrions recevoir de bonnes nouvelles de cet Orient, d'où viendra peut-être un jour la solution de la grande guerre.

25 mai 1915.

Les opérations se sont fortement ralenties dans notre secteur et subissent presque un temps d'arrêt marqué : les fusils ne fonctionnent que rarement ; seuls les canons continuent un bombardement intermittent, et encore leur tir est-il souvent dirigé contre les avions.

Nous venons d'assister à la descente de deux aéroplanes allemands par un de nos avions pour l'un, par un de nos canons pour l'autre. Il y avait longtemps que nous désirions un tel spectacle, et nous l'avons eu aussi complet, aussi émouvant que nous pouvions le souhaiter.

Un de nos avions, revenant de faire sa randonnée habituelle au-dessus des lignes allemandes, aperçut un aéroplane ennemi, un « aviatik », qui se dirigeait vers lui : aussitôt, il fondit sur son adversaire ; les obus l'encadraient de toute part, il n'y prit pas garde, tira avec sa mitrailleuse ; l'allemand fut atteint, descendit en vol plané, puis, tomba brusquement sur le sol, tandis qu'une grande flamme jaillissait et achevait de le détruire.

L'autre aviatik dont nous vîmes la chute volait au-dessus de nos lignes, à 6 heures du matin, et semblait vouloir pénétrer à l'intérieur : il fut subitement arrêté par le feu de nos canons de divers calibres : une grosse pièce se mit de la partie... L'aviatik s'enfuit à tire-d'aile, peut-on dire, mais trop lentement pour ne pas être rejoint et touché par un de nos obus : et alors nous eûmes l'agrément de voir une épaisse fumée noire s'élever de l'appareil, qui s'écrasa comme une masse sur le sol.

L'escadrille française qui opère dans notre région est merveilleuse de courage : nos aviateurs évoluent et s'aventurent très loin sur les lignes ennemies avec une audace singulière. L'un d'eux, en particulier, montre un tel allant qu'il décourage les artilleurs ennemis ; ceux-ci, au début de ses opérations, ne lui ménagent pas les obus et renoncent ensuite à l'atteindre ; il passe au milieu des éclatements comme s'il était sûr de toujours leur échapper ; les Allemands, après avoir vidé inutilement leurs caissons, ne tirent plus ; alors, il se promène tout à son aise et fait sa reconnaissance sans être plus inquiété... Ce n'est pas que les Boches ne recherchent tous les moyens de parer à de telles incursions par delà leurs lignes ; ils ont inventé des obus à double éclatement pour avoir plus de chance d'abattre les avions : l'obus

éclate une première fois, et projette un autre petit obus qui explose 50 ou 100 mètres plus loin. Que n'inventeront-ils pas dans leur haine sauvage? J'espère que le vaillant aviateur, dont je viens de vous dire les exploits, volera toujours au-dessus de leurs pires découvertes, sans en éprouver les effets malfaisants.

27 mai 1915.

Les cartes officielles mises à notre disposition sont ornées du faisceau des drapeaux des nations alliées : le nombre des pays unis pour la cause du droit augmente sans cesse, et je ne sais pas comment l'on fera bientôt pour reproduire ensemble toutes leurs couleurs nationales. Un drapeau, qui doit être ajouté sans tarder, c'est celui de l'Italie, dont l'alliance aujourd'hui rendue publique est très précieuse. Il va flotter d'ailleurs sur le champ de bataille, et il sera mieux là que gravé ou colorié sur le papier.

Nous avons arboré des drapeaux italiens tout le long de nos fils de fer, en avant des tranchées. C'est une manière précise d'annoncer à nos adversaires la décision de l'Italie. Je crois que nous ne leur apprenons rien, ils la connaissent déjà : mais au

moins se manifeste ainsi notre contentement ; je suis bien sûr que de leur côté ils dissimuleront leur déception.

28 mai 1915

Notre capitaine, qui fait preuve d'un esprit très avisé, demande et obtient beaucoup ; très exact au service, très bon au combat, il entend qu'au repos nous ne manquions de rien de ce qu'il est possible d'avoir ; aussi notre tranchée, ou plutôt notre abri, est en passe de réaliser le type de l'habitation modèle : nous avons des planches pour parqueter, de la toile pour tapisser, des tôles ondulées ou du papier goudronné pour préserver de l'eau de la pluie... Chaque jour, de nouvelles améliorations sont apportées à notre intérieur ; ce n'est peut-être pas encore le véritable chalet, ce le sera bientôt. Nous avons poussé le luxe jusqu'à nous faire établir un garde-manger en treillage de fil de fer : nous défendrons mieux nos provisions contre les insectes redoutables.

Aujourd'hui, le ciel est un vrai ciel d'orage : le temps très couvert est chaud, accablant ; les mouches se livrent à leurs attaques incessantes et à leur perpétuel bourdonnement.

2 juin 1915

Quelques fruits, les premiers de la saison, des fraises et des cerises, nous ont été servis ; la chaleur et le transport avaient nui considérablement à leur fraicheur : ils venaient de Commercy, et la maturité trop grande les avait mis dans un état qui n'était agréable ni à la vue ni au goût ; nous les avons mangés cependant, nous estimant heureux d'un tel dessert, à une petite distance de l'ennemi. Les madeleines de Commercy sont préférables : elles supportent plus facilement la température et le voyage ; à condition de n'être pas trop anciennes, elles sont très bonnes.

En première ligne, au milieu des bois, notre vie pittoresque s'écoule dans un cadre agréable, elle manque un peu de variété ; les distractions n'abondent pas. Actuellement, nous employons une partie de nos loisirs qui sont grands, trop grands, à l'élevage de merles et de grives dans des cages que l'habile industrie de nos hommes a confectionnées ; les merles s'élèvent bien ; pour les grives, c'est une autre affaire : leur éducation est très difficile, surtout quand on est aussi peu versé que nous dans l'aviculture.

Notre bois commence à être clairsemé avec les coupes sombres qui y ont été pratiquées : dans les espaces rendus libres et se trouvant disponibles, nous nous adonnons à l'agriculture. Nous avons fait l'essai d'un petit jardin potager, comme si nous devions rester encore plusieurs mois au même endroit : des haricots, des pommes de terre, des radis ont été semés ; les radis poussent très vite, grâce au soleil et à la pluie, nous en goûtons déjà et les trouvons excellents. Les hommes sont intéressés par la culture entreprise, qui les occupe et les distrait. Nous sommes installés ici pour une durée dont nous ne savons pas la fin : en l'attendant, nos soins prévoyants nous procurent quelques légumes savoureux. Oh ! les légumes ! C'est le cri de nos estomacs révoltés contre les viandes prodiguées à l'excès... Notre modeste culture nous donne l'espérance de ne pas être sans cesse réduits à la même nourriture, et nous apprécierons à leur juste valeur les produits de la prochaine récolte, si nous sommes encore là pour les recueillir...

12 juin 1915

Sur l'ordre de l'autorité supérieure, les correspondances militaires sont retardées : la décision

régulièrement appliquée est très judicieuse. Malgré les avertissements donnés et les punitions sévères infligées, chacun dans ses lettres veut donner des renseignements précis sur les événements présents et futurs, des nouvelles exactes sur la situation militaire, sans se soucier des conséquences souvent fâcheuses de son indiscrétion : c'est très bien de vouloir paraître renseigné, c'est encore mieux de se taire ; nous sommes assez entourés d'espions de toutes sortes pour ne rien ajouter aux indications fournies par ces misérables.

Si ce n'étaient les lenteurs et les à-coups ainsi ordonnés, le service de la poste ne mériterait aucun reproche : en ce qui me concerne, je crois avoir reçu toutes les lettres qu'on a bien voulu m'adresser; de même, les petits paquets envoyés par la poste sont arrivés toujours régulièrement et le plus souvent rapidement. Les colis postaux n'ont pas tout à fait droit à un pareil éloge : ils parviennent avec une lenteur parfois désespérante ; leur nombre, leur volume, leur poids sont sans doute les causes du long délai qu'ils mettent à se rendre à destination : très rarement, ils n'arrivent pas du tout, ils sont restés en chemin...

13 juin 1915.

En arrière, nous avons un régiment de territoriale, dont un commandant a été spécialement chargé de l'inspection des abris sous bois et des améliorations à leur apporter. Vous voyez qu'aucun soin n'est négligé pour assurer à la fois une sûreté et un bien-être suffisants.

Des masques ont été distribués pour nous protéger contre les gaz asphyxiants : les Allemands ne craignent point en effet de se servir de tels moyens de guerre condamnés par le droit des gens ; ils en font un usage déjà fréquent, qui grandira à mesure que leurs réserves en hommes diminueront. Ces gaz, composés par une science infernale, empoisonnent, paralysent, tuent, les suites de leur atteinte sont long temps funestes... Dès que leur présence est signalée, tout le monde recouvre sa figure du masque affreux, mais protecteur. Par l'emploi de procédés qui soulèvent une juste indignation, les Allemands ajoutent un nouveau crime aux forfaits qu'ils ont commis et commettent journellement. Quand pourrons-nous les leur faire expier? Ils sont encore très forts, et je

laisse de côté leurs alliés qui, bien que redoutables, n'ont pas une égale valeur; nous les vaincrons certainement, ce ne sera pas sans peine.

Et les Russes ne cessent pas de reculer : leur mauvaise fortune n'aidera pas à la rapidité de la solution. L'on peut assurer aujourd'hui qu'il y aura encore une campagne d'hiver, et même une campagne de printemps, à préparer et a subir. Sachons attendre et soyons confiants : nos hommes sont d'une humeur magnifique et leur endurance est parfaite.

14 juin 1915.

La bataille n'est pas devenue plus active.

Le temps est beau, mais chaud, et nos cabanes souterraines encore tres humides le mois dernier, que nous devions chauffer au bois ou au charbon, sont maintenant des habitations délicieuses, qui nous garantissent a la fois des caprices des obus et des excès de la température.

Nous continuons à ne pas être préservés des mauvaises bêtes : les rats innombrables et insatiables, souvent gros comme de petits lapins, sont partout, dans les tranchées, dans les abris; nul en-

droit n'est interdit à leurs courses vagabondes; ils grouillent, trottent, crient à qui mieux mieux, et, s'ils ne sont pas dangereux, ils sont souverainement agaçants, j'allais dire exaspérants. La guerre est une époque rêvée pour ces laids petits animaux, qui jamais n'auront trouvé à portée de leurs museaux autant à ronger et à dévorer.

15 juin 1915.

Un caporal de ma compagnie, dont le frère avait été tué dans les environs, ne connaissait pas exactement le lieu de sa sépulture : il vient de trouver cette tombe dans un endroit perdu, tout proche de nos tranchées; l'inscription, que l'on met avec grand soin sur une croix de tombe, lui a permis de la reconnaître.

Les tombes sont ici disséminées un peu partout : notre bois en contient beaucoup, où sont inhumés les restes des morts des combats de septembre. Lorsque cela a été possible, c'est-à-dire quand on en a eu le temps et les moyens, elles ont été entourées d'un petit clayonnage, comme dans les cimetières de village. De ces tombes glorieuses, on prend un soin fidèle : en cette saison où les fleurs abondent, on y

plante des pâquerettes, des iris... Pour elles nous avons tous le plus grand respect; les hommes vivent, mangent, dorment au milieu des tombes, ils ne manquent jamais de les entretenir, de les orner, et la plupart savent prier pour leurs camarades disparus.

L'idée de la mort nous est toujours présente; elle ne nous effraie pas : nous n'ignorons pas que nous sommes à la merci d'une balle ou d'un obus; nous nous confions à notre bonne chance, à la grâce de Dieu.

En attendant le sort que l'avenir nous réserve, nous considérons comme un véritable devoir, que nous accomplissons exactement, d'avoir le respect et le soin de ceux qui ont déjà donné leur vie à la France.

18 juin 1915.

Le temps est toujours très chaud : il l'est même tellement qu'il devient légèrement brumeux, couvert de cette brume qui paraît deux ou trois heures après le lever du soleil et dure toute la journée. Voilà longtemps que la pluie, notre perpétuelle compagne de l'hiver et du printemps, s'est séparée de nous, et la terre est sèche comme nous n'aurions jamais cru la voir.

Tout est calme, très calme : nous avons presque l'illusion d'une villégiature paisible. Les prés ont perdu leur verdure des mois précédents : les rayons d'un soleil implacable, survenant brusquement après une période de pluie et de brouillard, les ont surpris en pleine croissance et les ont dépouillés de la jolie teinte qu'ils offraient à nos yeux charmés. Des tiges de blé se dressent çà et là dans les bois, prêtes à jaunir : elles proviennent de grains semés au hasard de leur chute, quand au début de l'hiver étaient apportées des gerbes qui n'avaient pas été battues, qu'on battait hâtivement contre un tronc d'arbre pour en recueillir la paille, la bonne paille si utile. La moisson de ce blé ainsi germé ne sera pas abondante : je ne pense pas que la culture du blé, dans de telles conditions, en pleine foret, soit à encourager...

Les mouches, amies de la chaleur, envahissent jusqu'à nos demeures profondes, nous ne savons plus comment nous en défendre. Pour ne pas manquer à nos habitudes de confort, nous nous sommes fait envoyer des appareils attrape-mouches, qui font ce qu'ils peuvent : mais les mouches sont trop, et nous sommes vaincus par le nombre. Et d'autres insectes encore nous tourmentent : de gros taons ne se gênent pas pour nous infliger de pénibles piqûres, causant à quelques-uns d'entre nous, dont l'épiderme est parti-

culièrement délicat, de véritables boursouflures. Ce sont là d'infiniment petits maux de la guerre : nous nous laissons aller à quelques récriminations à leur égard, il faudrait bien autre chose pour diminuer notre bonne humeur ordinaire.

19 juin 1915.

Nous aimons les bonnes fraises de bois : elles sont très parfumées, avec un petit goût amer qui ne leur nuit pas.

L'espoir, dont nous nous flattions, de savourer bientôt un salmis de grives s'est, hélas! évanoui. Je vous disais, dans une de mes récentes lettres, que nous nous occupions à l'élevage de ces oiseaux : nous avions recueilli de jeunes grives, et nous leur donnâmes tous les soins désirables : elles sont mortes, l'une après l'autre. Leur mère venait apporter de la nourriture à travers les barreaux de la cage où nous les tenions enfermées, et nous la soupçonnons fort de les avoir empoisonnées : des soldats, qui se prétendent instruits par l'expérience, assurent que la mère, quand elle ne peut tirer sa progéniture de la cage, les empoisonne avec des herbes appropriées; est-ce vrai? C'est un peu difficile à croire.

Vous savez que nous élevions aussi des merles; un seul nous est resté : celui-ci n'est pas destiné à notre cuisine; nous voudrions en faire un merle savant, un merle siffleur, et aucun d'entre nous n'est capable de donner les leçons de chant qui lui conviennent.

Il faut que nous ayons beaucoup de loisir pour nous amuser à de telles bagatelles : les hommes s'y divertissent, et cela leur fait trouver le temps moins long.

Trois Boches, qui viennent de se rendre, — ils ont purement et simplement déserté, — nous disent que de leur côté on prépare le montage d'énormes pièces pour bombarder Toul. Nous verrons bien ce qu'il y a de vrai dans le renseignement, et, en toute occurrence, nous préparons des tampons d'ouate pour boucher nos oreilles très sensibles au vacarme épouvantable des gros canons. Ces bombardements à longue portée et à grand bruit nous paraissent n'être surtout qu'un moyen destiné à impressionner l'adversaire, et nous avons vu les Allemands employer déjà souvent des procédés de ce genre.

Nous avons un nouveau chef de bataillon, le commandant Hulot, officier aimable, très intelligent, très capable; la série des excellents chefs qui nous commandent continue.

20 juin 1915.

Que nous sommes loin de ces mois d'août ou de septembre où nous pouvions à peine écrire sur des bouts de papier quelconques, et encore fallait-il en trouver! L'encre faisait absolument défaut, et l'usage du crayon était alors obligatoire. Aujourd'hui, nous avons du papier de tous les formats et de toutes les couleurs, de l'encre noire, bleue, de toutes les teintes : des stylographes de première marque nous rendent les plus grands services. C'est là un avantage de notre vie actuelle sédentaire. Alors, nous étions toujours en mouvement, et notre approvisionnement ressentait les mauvais effets d'un changement continuel. Maintenant, nous ne bougeons pas ou presque pas : aussi avons-nous pris des habitudes régulières; bien que nous soyons aux avant-postes, notre vie passe tranquille, réglée à peu près comme une vie de caserne. Malgré tous les agréments que cette situation peut amener, elle est trop monotone, et nous ne demanderions pas mieux que de la changer contre une autre moins calme : notre rôle est sans doute utile, nous le désirerions vraiment plus actif.

22 juin 1915.

Toujours règne la même chaleur, favorisant nos hôtes incommodes, mouches et moustiques, qui ne cessent de nous tracasser de leur bourdonnement sans fin et de leurs fâcheuses piqûres. Nous faisons brûler contre ces maudites bestioles je ne sais quelle poudre insecticide, dont la fumée nous débarrasse bien des moustiques, mais n'a point d'effet remarquable contre les mouches : celles-ci, au contraire, semblent y trouver une nouvelle ardeur pour leurs assauts répétés.

Peut-être porterions-nous moins notre attention sur des choses si infimes, si nous n'étions pas toujours au calme complet, et si nous n'avions pas ainsi tout le loisir nécessaire pour essayer de repousser les seules attaques que nous subissons à présent.

Il faut savoir être patient et contre les bêtes qui nous harcèlent et contre les événements qui se refusent à notre activité.

24 juin 1915.

Notre cabane souterraine devient de plus en plus aisée et agréable à habiter, et nous mettons nos soins à la rendre telle : le sol est entièrement recouvert d'un parquet de bois, — il n'est pas ciré jusqu'à ce jour, — les parois sont formées de planches, le plafond est tapissé de grosse étoffe : à l'entrée, deux lits, l'un pour mon sous-lieutenant et l'autre pour moi, sont garnis de sommiers en fil de fer et de paillasses dont la toile d'emballage est remplie de bonne paille : deux chaises, une table ronde, quelques objets de toilette forment avec les lits l'ameublement de la chambre ; j'oubliais deux petits escabeaux propres à plusieurs usages...

Et je crois avoir fait le tour de ma chambre : le voyage n'a pas été long, il suffit pour ne point vous en donner une idée désavantageuse.

25 juin 1915.

Une petite pluie bienfaisante vient d'arroser notre jardin qui nous donne les plus belles promesses. Nous savourons d'avance les légumes frais et abondants que nous allons récolter, si nous restons toujours à la même place... Nous le voudrions seulement pour la possibilité de cette récolte encore en herbe.

On parle d'une grosse offensive dans la région d'Arras : l'information nous arrive sur monts et vallées, et nous sommes loin pour en vérifier l'exactitude. Aux dernières nouvelles, vraies ou fausses, une immense explosion aurait détruit une grande partie de l'approvisionnement en munitions de l'armée du Nord et la marche en avant serait arrêtée : un traître ou un espion, — il y a toujours de ces gens-là, malgré le soin qu'on ait d'en purger la terre, — serait l'auteur de ce très inopportun accident. Je rapporte ce qui se dit et ne m'en rends pas garant : on se plaît à raconter, on a l'occasion de dire et d'écouter tant de choses, qu'on en invente quelquefois.

27 juin 1915.

Voici que les nuages, de gros nuages sombres, s'amoncellent sur nos têtes, et nous les voyons avec plaisir former leurs gros bataillons : nous espérons qu'ils vont donner la pluie désirée maintenant, après avoir été detestée jadis. C'est qu'aujourd'hui, si elle daignait tomber, la pluie rafraichirait la température et ferait pousser nos légumes.

Ces légumes forment notre grande espérance agricole. La viande, je le répète une fois de plus, nous en avons par-dessus l'estomac... Les hommes eux-mêmes reconnaissent qu'ils en ont trop, et cela doit être très vrai pour qu'ils l'avouent. Les légumes secs ou en conserve sont notre maigre et presque seule ressource; les légumes frais sont très rares, nous ne nous en procurons que difficilement et le ravitaillement en cette matière n'a pas lieu souvent : tantôt nous en manquons tout à fait, tantôt nous les avons en telle quantité que nous ne pouvons suffire à leur consommation, et que, se gatant rapidement, ils sont bientôt inutilisables : les jours d'abondance ne sont pas fré-

quents, nous les marquons d'une pierre blanche.

Jamais je ne m'étais autant occupé de détails culinaires : il faut bien bien y prêter notre attention, puisque c'est dans l'intérêt de nos hommes et notre propre intérêt que nous cherchons à donner les plus favorables réponses à des questions d'un ordre peu élevé.

J'ajouterai un mot à ce chapitre : l'huile à manger est détestable, avec un relent d'huile de lampe qui monte à la gorge. Que n'avons-nous la belle et bonne huile de Provence, à la couleur d'or et au goût savoureux !

30 juin 1915.

Il y a toujours la même monotonie dans notre vie, et nous ne voyons que le ciel et les bois : cette uniformité ennuyeuse de situation nous met sous l'impression d'une sorte de stupeur.

Mes lettres sont révélatrices de mon état d'âme : quelque variété leur serait très profitable, mais où la prendre sinon en l'inventant? Je préfère dire la vérité qu'imaginer de belles choses. Il me serait si facile de broder un récit plus ou moins agréable : je ne veux pas imiter certains conteurs, et je vous

prie de trouver quelque mérite à ma sage résolution.

Mon capitaine, fatigué, vient de partir : reviendra-t-il? Nous en doutons ; nous regrettons son départ : soit dans l'action, soit au repos, il nous a toujours commandés de parfaite manière.

J'ai reçu le commandement de la compagnie : hier au soir, j'ai eu avec mon colonel un long entretien sur l'administration de l'unité qui m'est confiée ; et, les affaires sérieuses ayant été réglées sans les avoir remises au lendemain, nous avons agréablement et amplement causé *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Le colonel est un aimable, brillant causeur, et il y a plaisir à s'entretenir avec lui de toutes choses qui, sans nous faire oublier le principal, la guerre, nous font penser et rêver à l'accessoire, je veux dire à ce qui nous fait sortir un peu de nos tranchées...

J'ai l'agrément de vous envoyer quelques photographies intéressantes : mes talents d'opérateur ne sont pas encore à la hauteur de mon application, mais la bonté de mon appareil est venue en aide à mon désir de bien faire, et, débutant en la matière, je ne me plains pas des résultats acquis. Parmi ces photographies, vous voudrez bien en remarquer une qui représente les officiers de la compagnie entourant leur capitaine, la veille de son départ, — nous avons tenu à conserver un souvenir du chef que nous per-

dions, — une autre donnant l'image de nos tranchées et de nos abris mieux que je ne saurais les décrire, une troisième reproduisant une position occupée par l'ennemi, qui domine toute la large plaine située devant nous. Je n'ai pas pris cette dernière vue sans difficulté : il a fallu, en plein jour, même en plein midi, me coucher sur le parapet de la tranchée : l'entreprise n'était dangereuse qu'en apparence, car des deux côtés la consigne, semble-t-il, est de rester silencieux, de ne pas tirer. N'ai-je pas le droit de dire, — en voilà une preuve de plus, — que nous vivons dans le calme, le calme immuable, profond, engourdissant?...

1er juillet 1915

La direction de la compagnie m'occupe beaucoup et j'en suis très aise, l'uniformité de notre vie sédentaire est rompue par un travail intéressant.

Nos hommes pour la plupart ont conservé l'esprit jeune, quel que soit l'âge donné par leur acte de naissance. Il faut les traiter avec justice et bonté. La discipline n'est pas aussi rigoureuse qu'en temps de paix : nous ne sommes pas à l'exercice sur un champ de manœuvre ou dans une cour de caserne;

le rigorisme, qui était alors nécessaire, n'est plus de mise aujourd'hui. De la fermeté sans rudesse doit être la règle du commandement; donner l'exemple du courage et de la bonne humeur, veiller à leurs intérêts matériels, s'intéresser à leurs petites affaires, ne sévir que dans le cas de nécessité démontrée, avec cela on trouve des hommes dévoués et on en fait ce que l'on veut. Le soldat français est bon, brave, il grogne parfois, il marche toujours : inspirez-lui confiance, traitez-le bien, mettez-lui dans la tête que vous le comprenez avec ses petits défauts et ses grandes qualités, et vous verrez les résultats que vous en obtiendrez.

Ces réflexions, que je crois très justes, me sont dictées par une expérience journalière, et je fais tous mes efforts pour pratiquer une règle de conduite qui les applique avec succès.

Il y a quelques mauvaises têtes, quelques cerveaux un peu brûlés, qui sont très rares : avec de la patience l'on en vient à bout.

2 juillet 1915

Nous avons assisté à une messe dans les bois. Suivant l'ordre fixé, l'aumônier du régiment accom-

plit une pieuse tournée, si je puis ainsi dire, pour l'exercice de sa sainte mission, et notre tour était arrivé d'en profiter.

La cérémonie fut à la fois touchante et pittoresque : très peu nombreux furent les soldats qui n'y furent pas présents.

Dans une clairière de verdure, sur un rocher couvert d'une toile blanche, avait été dressé l'autel qu'une croix de bois surmontait et que des fleurs des champs décoraient. Le prêtre avait revêtu ses ornements, sous lesquels se laissait entrevoir l'uniforme militaire; il célébra le sacrifice divin : les soldats, en bon ordre et en rangs recueillis, entouraient le ministre de Dieu, qui les bénissait, et priaient avec lui... Un magnifique soleil brillait au-dessus de nos têtes penchées... Et chacun se retira plus fort, mieux disposé à faire son devoir jusqu'au bout.

3 juillet 1915.

Notre colonel a le constant souci du moral des soldats et il a bien raison : hier, à notre compagnie rassemblée en carré, il adressait une allocution écoutée avec la plus grande attention : « La guerre serait peut-être encore longue, la victoire, avec de la per-

sévérance est assurée : en allant plus vite, on sacrifierait trop d'hommes; écrivez à vos familles que vous pensez souvent à elles, que vous luttez pour la bonne cause qui triomphera, qu'elles doivent attendre les événements heureux avec autant de patience que vous mettez de courage à les amener... » Tel est à peu près le résumé de paroles, qui, accompagnées de gestes énergiques, produisirent une profonde impression sur nos hommes.

4 juillet 1915.

La vague allure d'oiseaux des iles, pour ne pas dire de perroquets, que nous donnaient les écussons jaunes sur nos vêtements bleus, est disparue : on a compris en haut lieu qu'elle n'était pas des plus heureuses et décidé que ces écussons seraient désormais de la même couleur, du même drap que nos vestes et capotes. Il ne faut pas attacher trop peu d'importance a ces détails d'uniforme : en général, le soldat français a toujours eu une certaine coquetterie dans sa mise, et une bonne tenue, avec même quelque élégance, a été toujours appréciée par lui. Je sais bien que, dans les circonstances actuelles, il est difficile de satisfaire ce bon goût naturel, et que

le régime des tranchées n'est pas propice à la beauté et à la conservation des uniformes : on fait ce que l'on peut, et les instructions de l'intendance doivent au moins prêter assistance à notre bonne volonté.

On parle de permissions prochaines : si les nécessités du service ne s'y opposent, nous en profiterons volontiers. Notre campagne dure depuis près d'un an : sans cesse nous avons toujours été en première ligne; notre vie n'a pas été constamment occupée à l'action, au combat, nous l'avons passée souvent trop sédentaire à notre gré, mais nous avons été en continuelle alerte ; et, bien que notre moral soit maintenu très bon et n'exige pas le repos, au sens absolu du mot, nous accepterons avec grand plaisir quelques jours de détente. D'ailleurs, le cadre des officiers, fourni par d'abondantes nominations, est au complet : je pourrai être remplacé momentanément et avoir ainsi le bonheur de vous revoir bientôt.

Le lieutenant Jeanbernat est venu passer à Marseille le temps d'une première permission de détente au mois de juillet 1915.

20 juillet 1915.

Je vais rejoindre mon poste : auparavant, je tiens à vous dire encore combien j'ai été heureux des quelques jours trop courts passés avec vous.

En avant, maintenant, et haut le cœur!

22 juillet 1915

Je viens de retrouver ma compagnie, dont j'ai repris le commandement : me voici rentré dans mon boqueteau ordinaire.

Je suis aise, à mon retour, de trouver à la tête du régiment le colonel de Colbert que nous connaissions deja, dont la réputation est justement établie : officier excellent, d'un talent remarquable et d'une belle bravoure, il joint à ses vertus militaires les qualités de l'homme du monde accompli : nous sommes heureux d'avoir un tel chef.

Notre vie, toujours calme, ne présente rien qui soit digne de mémoire : à notre droite et à notre gauche,

sont livrés des combats qui ne cessent pas, dont nous n'entendons que les échos lointains.

La saison des pluies me semble reprendre son cours : il pleut de nouveau, et nous refaisons connaissance avec la boue, cette boue sale et gluante, à laquelle nous pensions avoir dit un définitif adieu.

25 juillet 1915.

Je croyais être entièrement sevré de fruits en revenant dans notre région : je me trompais, je trouve en abondance des poires et des prunes, petites mais jolies à la vue et assez bonnes au goût, les prunes surtout; les poires ont une saveur particulière qui manque de douceur. Ces fruits ne sont pas à comparer avec ceux que produit si généreusement le sol provençal.

L'eau qui tombe directement du ciel nous est fournie en quantité souvent excessive : l'eau que nous buvons, dont nous nous servons pour notre toilette, l'eau de source, nous est parcimonieusement donnée; elle est en outre de qualité très médiocre. Les théories, que nous avons si souvent entendues et auxquelles nous croyons sincèrement, sur la pureté

de l'eau, ne sont pas pratiquées de la manière la plus sévère. Et pourtant on ne signale pas de malaises, de maladies provenant de l'impureté de l'eau : nous devons avoir des graces d'état... Il est vrai que les hommes font si peu usage de l'eau comme boisson : le vin ne manque jamais, et ils craindraient de se compromettre en mouillant ce bien-aimé liquide.

1er août 1915

Nous constatons avec plaisir la plus grande fréquence des tirs de notre artillerie depuis quelque temps : les approvisionnements en munitions doivent être renforcés. Cette reprise d'activité amène de furieux bombardements de notre part, qui nous mettent en joie.

Et il pleut, il pleut à grosses averses qui passent les bornes communes : nous étions habitués à de petites ondées, dont nous ne voyions pas la fin et maintenant les cataractes du ciel ont été largement ouvertes.

Peut-être l'orage vient-il punir les Boches de leur allegresse bruyante de ces jours-ci. Ils ont manifesté une joie extrême de la chute de Varsovie ; ce matin,

à 9 heures, les cloches ont sonné à toute volée. Pauvres églises des pays occupés! A quoi servent maintenant vos cloches désolées? A publier les victoires allemandes ; vous ne méritez pas de subir une telle honte.

4 août 1915

Les deux photographies que je vous envoie aujourd'hui vous donneront, l'une, le portrait du colonel de Colbert, dont vous verrez l'intelligente physionomie, les traits francs et ouverts, et l'autre, l'image de ma « cagna », ainsi qu'est appelée mon habitation de fortune, petit abri dont je vous ai souvent parlé, en vous disant les commodités que j'y trouve.

Nous avons été avisés qu'à partir du 10 août nous n'aurions plus le droit de cacheter nos lettres ; l'affiche annonçant cette décision a eté apposée sur les boites à lettres de la division. C'est, dit-on, une mesure de précaution justifiée : il faut à tout prix couper court aux indiscrétions commises sur le front Nous n'avons qu'à nous incliner devant l'ordre reçu. Peut-on croire cependant que le secret des opérations sera toujours religieusement gardé? Et comment l'obtenir de soldats qui vont en permission, qu'on ne peut empêcher de parler, de dire où ils sont

et ce qu'ils font? La véritable garantie est, il me semble, dans l'ignorance de ces opérations, dont le plan n'est pas confié au premier venu. Quoi qu'il en soit, dans nos lettres, nous allons plus que jamais parler de la pluie et du beau temps...

Il fait en ce moment une chaleur très forte, une de ces bonnes chaleurs de mois d'août marseillais, où les cigales seules ont plaisir à vivre et à chanter : nous n'entendons pas le chant des cigales qui anime le paysage, nous avons toute pure la chaleur implacable, insupportable. Quand donc la pluie viendra-t-elle rendre la température moins lourde? Nous invoquons la pluie, après nous en être plaints à tant de reprises : il ne nous est pas défendu de plier nos opinions aux circonstances différentes.

12 août 1915

Après avoir annoncé solennellement que le régime de la correspondance militaire serait très sévère et que toutes les lettres devraient être ouvertes, on déclare aujourd'hui que, par décision du général Joffre, la nouvelle mesure, applicable à partir du 10 août et appliquée en fait pendant deux jours, ne sera plus exécutable qu'à une date ultérieure, à fixer plus tard.

Il n'y a donc rien de changé et nous pourrons continuer à envoyer nos lettres fermées. J'avoue que nous avons appris cette solution avec plaisir, la nouvelle disposition nous avait légèrement froissés par le peu de confiance qu'elle impliquait à notre égard.

La pluie a écouté favorablement nos supplications, elle ne se fera pas attendre longtemps : le brouillard très épais, dans lequel nous sommes plongés, va bientôt se résoudre en eau; ensuite, le soleil reparaîtra à son tour; le temps clair et le temps sombre se succèdent à intervalles presque réguliers, et la boue des terrains argileux, où nous pataugeons, ne veut pas sécher.

Et voici que pour entretenir cette triste boue, il pleut maintenant, et à grandes ondées : heureusement l'averse, nous l'espérons, ne sera pas de longue durée, nous risquerions d'en être submergés.

Le merle, que nous élevons avec tant de soins, continue à ne pas vouloir siffler. Nous l'avons traité aussi bien que nous avons su le faire : sa cage est grande; si la forme n'en est pas parfaite, l'installation est très bonne. Qu'attend-il donc pour chanter? La vie lui parait sans doute très monotone : à considérer la monotonie de la nôtre, il n'a pas à se plaindre...

16 août 1915

Nous ne changeons pas encore de place ; nous allons nous préparer, dit-on, à la grande offensive prévue pour le mois de septembre. Pourrons-nous enfin refouler les Boches hors de la France et entrer chez eux pour leur rendre une petite partie de ce qu'ils ont fait ? Sans doute nous ne les traiterons jamais comme ils nous ont traités : il n'est pas dans le caractère français de commettre de sang-froid pareils crimes, assassinats et destructions, mais ils méritent qu'une juste expiation leur enlève à jamais l'envie de renouveler leurs forfaits.

Ce qui est très bon à constater à l'heure actuelle, c'est le nombre des munitions dont nous sommes enfin pourvus : bien passé est le temps où il fallait chez nous la croix et la bannière pour le lancement d'un obus. Les Boches aussi sont prodigues d'obus et nous en envoient une ample quantité : j'ignore où ils prennent leur matériel et les matières premières pour la fabrication de leurs obus, ils font une consommation énorme de projectiles.

Je ne sais pas quel succès les Allemands ont

remporté; hier matin, nous avons entendu de nouveau les cloches sonner à toute volée. C'est bien aimable à eux de nous donner une pareille information qui excite notre rage encore impuissante, attendons la fin...

20 août 1915

Un peu moins de calme est à noter aujourd'hui : les Boches bombardent avec plus d'activité que d'habitude; ils exercent simplement des représailles contre le tir plus fréquent de nos canons.

Sur notre droite, à la lisière d'un bois fameux, qui a coûté déjà beaucoup de tués et de blessés, les Allemands sont restés accrochés dans leurs terriers et se croient assurés d'y demeurer longtemps : ils ont poussé l'audace ou la facétie jusqu'à placer en face de nos tranchées de grandes pancartes, où ils ont écrit en grosses lettres, pour les rendre très visibles, ces mots : « Nous vous attendons ferme pour votre attaque du 31 août et vos attaques de septembre. » Qu'ils nous attendent! Nous saurons bien aller les trouver quand nous en recevrons l'ordre.

25 août 1915

Et notre vie poursuit régulièrement son cours, guerrier et rustique en même temps, plutôt rustique, je dois le dire, en désirant mieux.

Tout autour de nous, l'on agit de même, on se livre à l'élevage et à l'agriculture, comme nous le faisons, avec intérêt.

Nous avons renoncé aux grives dont l'éducation était trop dure : nous songeons maintenant à élever des volailles qui devront faire un jour l'ornement de nos repas. Nos faisanderies, — le terme est prétentieux, — seront établies selon toutes les règles de l'art par des soldats experts en la matière. Le beau merle, que nous réservons à notre seul agrément, et qui, nous le souhaitons, se décidera à chanter enfin, a prospéré d'une manière notable : pour rendre ses mouvemens plus faciles, car il est très turbulent, nous avons considérablement agrandi sa cage, et il peut avoir presque l'illusion de la liberté.

Notre jardin potager est admirablement entretenu et commence à nous fournir des produits très appréciés : nous mangeons et trouvons excellentes les pommes de terre semées il y a quelques mois. Il ne

nous manque que la charrue pour nous croire de petits Cincinnatus : mais la grande culture n'est pas l'objet de nos soins, nous appliquons seulement nos efforts au modeste jardinage ; et, de plus, Cincinnatus conduisait la charrue, la guerre finie, quand il avait triomphé de l'ennemi des Romains : nous, nous sommes en pleine guerre, assez éloignés, je le crois, de la paix victorieuse.

En attendant cette paix, notre suprême pensée, il faut cultiver notre jardin...

28 août 1915.

Le bon soleil est revenu, il a amené avec lui des nuées de guêpes qui envahissent nos abris et dont les piqûres nous incommodent. Annoncent-elles le retour de ces fâcheux insectes, les moustiques, que nous avions cessé d'entendre bourdonner autour de nous, qui nous avaient enfin laissés tranquilles? Toujours est-il que moustiques et guêpes sont aussi désagréables les uns que les autres. Les mouches, n'ont jamais eu la louable pensée de nous abandonner et elles continuent inlassablement à mettre notre patience à une rude épreuve.

3 septembre 1915.

De nouveau nous sommes rentrés en pleine période de pluie et de boue : l'on nous avait prédit que le mois de septembre nous réserverait un beau temps ordinaire, et voici qu'il débute par le plus vilain temps du monde. Avez-vous entendu dire que les pluies continuelles et générales, — à ce que l'on rapporte, il pleut fort dans toutes les régions, — seraient causées par la canonnade violente qui ébranlerait l'atmosphère? Ce serait à croire, les tirs d'artillerie redoublant d'intensité actuellement.

On a maintenant la sensation que nous avons des obus : nos artilleurs ne se font pas faute de les tirer, et les obus arrivent par rafales sur la tête des Boches. Vraiment l'ennemi était laissé dans une trop grande tranquillité, et pouvait se croire tout permis. Si l'un d'entre nous se montrait en plein jour, une avalanche d'obus tombait sur nos tranchées; les Boches, au contraire, pouvaient se découvrir tant qu'il leur plaisait, ils ne recevaient rien ou pas grand'-chose. Aujourd'hui, nous sommes avec eux à égalité de traitement : on leur répond, et de quelle manière?

Au moins coup sur coup ; aussi sont-ils devenus beaucoup plus réservés dans le tir de leurs canons. Je crois bien que, pour les munitions, chez nous, l'époque critique est passée : Dieu veuille qu'elle ne revienne plus !

Nous ne nous étonnons pas plus qu'il ne faut de l'abondance nouvelle de munitions : on nous a enlevé assez d'hommes qui vont fabriquer des obus dans les usines de l'intérieur. Vous auriez peine à imaginer le nombre des hommes partis à cette fin et, si dans tous les régiments il en est de même que dans le nôtre, nous allons avoir des obus en quantité telle que la place manquera sur la terre française pour les loger tous : disons, avec plus de mesure, qu'il n'y en aura jamais trop... Que ne ramasse-t-on tous les embusqués de l'arrière ou de l'intérieur pour venir combler les vides ? On pourrait, en joignant le nombre des hommes à la quantité des munitions, activer la retraite allemande.

L'artillerie peut bombarder avec intensité : l'infanterie reste dans son calme de chaque jour, peu troublé. L'ère des grands combats ne paraît pas encore ouverte : le sera-t-elle avant le printemps prochain ? C'est le secret des dieux...

Les Anglais n'avaient pas tort en prévoyant une guerre longue, pouvant durer trois ans au moins : ils

prenaient en location pour une telle durée, les terrains à campement, les bâtiments, les hôtels, dont leurs troupes avaient besoin : une semblable précaution a été jugée extraordinaire, à présent la justesse de leur point de vue est reconnue.

Quelle erreur était la nôtre, quand, au mois d'août 1914, nous disions que la guerre ne pourrait pas durer plus de trois mois ! Trois mois et beaucoup d'autres mois sont passés depuis, et aucune décision sûre ne point encore à l'horizon...

8 septembre 1915

Le commandant Hulot, notre chef de bataillon, vient d'être promu à son grade à titre définitif : nous applaudissons à la nomination d'un chef intelligent, brave, énergique. L'estime va aux chefs qui la méritent, et, dans le régiment, chacun reconnait l'excellence du commandement.

Les secteurs se suivent et ne se ressemblent pas : le nôtre demeure dans le calme dont je vous ai souvent parlé, qui est rarement interrompu ; dans des secteurs voisins, on se marmite et on s'envoie à volonté des grenades à main, la vie y est assez

agitée. Rendons cependant justice à notre secteur : depuis quelques jours, les avant-postes se fusillent avec un peu plus d'activité. Les Boches ne manquent pas d'aplomb, et cela leur réussit parfois : l'autre jour, ils ont enlevé un des petits postes d'une compagnie voisine. De l'audace! encore de l'audace! pourrait-on dire, c'est encore un des meilleurs moyens d'atteindre le but.

10 septembre 1915.

Les débuts du mois de septembre n'avaient pas été favorables à la température ; depuis quelques jours tout est changé : le ciel est d'une beauté inaltérée, sans pluie, sans nuage. La boue — qui le croirait? — éprouve le besoin de sécher et nous sommes ravis qu'elle pense à nous quitter. Les gens du pays, qui avaient fait d'agréables prédictions sur le temps, ne nous ont pas trompés.

Par cette belle saison, nous nous promenons dans notre bois, nous plaisant à de longues conversations où chacun donne la part de nouvelles qu'il peut avoir apprise. Nous causions récemment de la guerre sous-marine, de la poursuite acharnée des sous-marins allemands par les navires britanniques, et l'un

de nous raconta le fait suivant, qu'il prétendit tenir de la meilleure source. Est-ce de l'histoire ou de la légende?... Le récit m'a paru intéressant et je vais vous le rapporter.

Un officier français a été conduit en hydravion, au-dessus de la Manche, près du cap Gris-Nez, et, à un endroit où l'eau particulièrement pure, transparente, laissait apercevoir le fond, lui furent montrés plusieurs sous-marins allemands coulés dans un espace restreint. Et voici comment lui fut expliqué le spectacle étrange : les sous-marins allemands affectionnent, entre toutes les mers, la Manche qui nous sépare de notre alliée, l'Angleterre, et où passent de nombreux navires de commerce; ceux-ci sont presque tous munis d'appareils de télégraphie sans fil : quand ils découvrent à temps l'ennemi, ils lancent des appels, qui sont entendus par des bateaux anglais, à l'air inoffensif, ressemblant à de grandes barques de pêche ordinaires, mais pourvus aussi de la télégraphie sans fil, puissamment fournis de moteurs à grande vitesse et armés d'éperons très forts; les Anglais, pratiques, ont organisé toute une flottille de bateaux de ce genre. Les Allemands, voyant de petits navires d'allure tranquille, ne s'en soucient pas, et les petits navires, se jetant sur eux, les éventrent. . C'est ainsi — si la relation est véritable —

que l'on peut regarder, par un temps calme et une mer claire, les épaves de nombreux sous-marins allemands reposant au fond de la mer... Il est à croire que le secret du procédé britannique n'a pas dû rester longtemps sans être découvert.

Les Allemands peuvent bien inventer ou perfectionner — ils perfectionnent plutôt qu'ils n'inventent — les engins de destruction de toute sorte : à côté du mal se place le remède. Leur avenir sur l'eau est très compromis, et leur espérance sous l'eau ne vaut pas mieux.

Sur le continent nous leur montrerons, quand il le faudra, que nous savons aussi bien faire, à notre manière, que nos amis les marins.

15 septembre 1915.

Le colonel a organisé dans le régiment des séances récréatives : il tâche à distraire les hommes, à les enlever à leurs préoccupations ordinaires, en un mot à chasser le « cafard ».

Le cafard, voilà un méchant terme d'argot, désignant l'état d'esprit d'un homme qui s'ennuie : c'est le « spleen » anglais, sans toutefois rien d'aristocratique. L'homme qui a le cafard regrette les siens et

son village, ne pense qu'à ses peines et à ses soucis, est triste, découragé, porté aux idées noires ; il faut le soutenir, le sortir de cet état qui pourrait l'entraîner à quelque sottise. La maladie, car c'en est une, demande de prompts secours : petits exercices, travaux des tranchées ou des champs, amusements divers, encouragements, bonnes paroles et bons exemples sont autant de moyens utiles pour venir à bout d'un mal, qui n'est pas chronique, mais dont les crises peuvent être fâcheuses.

Donc, le travail terminé, on s'est amusé au régiment, et je vous assure que le spectacle était autant sur la scène, où jouaient, chantaient de bons acteurs, que parmi les auditeurs qui se divertissaient franchement.

17 septembre 1915

Le ciel est redevenu nuageux et pluvieux : la pluie fine et fraîche tombe, tombe sans cesse et va nous rendre la boue que nous regrettions si peu. Les feuilles des arbres commencent leur chute automnale, les feuillages sont plus clairs ; les buissons perdent leur belle couleur verte et nous marchons déjà sur un tapis d'herbes fanées...

La jolie cage construite pour notre merle, qui vit toujours mais dont nous nous désintéressons de plus en plus, nous avait inspiré l'idée d'un abri grillagé plus grand, pour des volatiles d'autre importance. Nous avons fait construire un poulailler, un vaste poulailler, avec toutes les dispositions convenables; auparavant, nous nous étions soigneusement assurés des moyens de le garnir, et nous avons mis en cage des poules et poulets, dont l'entretien ne nous coûte pas cher : il y a tant de restes d'aliments que nous avons encore de la sorte l'avantage de ne pas les laisser perdre. En plein bois, en temps de guerre, élever des volailles, ce n'est pas chose banale : notre petit village improvisé, sans rien perdre de sa rusticité, offre tous les jours plus de commodité à notre existence champêtre... Et, j'ai sûrement regret à le dire, il y a plus de confort dans nos demeures actuelles que dans les véritables villages voisins, dont la dévastation est sans bornes.

18 septembre 1915

De nouveaux ordres rappellent le secret qui doit être observé au sujet des opérations en cours par les

correspondances militaires. A ce secret je crois ne pas avoir manqué; mais c'est étonnant comme certains militaires ont la manie d'écrire des renseignements très précis... Beaucoup sont mieux renseignés que nous, qui savons à peine quels sont nos voisins de droite et de gauche. Nous le saurions, je suis persuadé que nous ne le dirions pas davantage : il est triste de penser qu'une offensive ou une opération quelconques, pouvant être heureuses, risquent de ne pas réussir par l'indiscrétion de quelque bavard.

19 septembre 1915.

Dans le seul lointain, de violents bombardements se font entendre : des éclats de shrapnells que les Allemands tirent sur nos avions viennent jusqu'à nous, sans nous faire grand tort. Une telle tranquillité a permis de modifier l'installation de nos abris : ma cagna n'est plus souterraine, elle est au-dessus du sol comme toute bonne cabane usuelle, et la toiture en est couverte de tuiles. La vie presque normale nous ressaisit : nous habitions une sorte de cave, confortable, il est vrai; maintenant nous logeons dans un petit chalet, et ce n'est point un pur effet

de mon imagination que de qualifier ainsi notre simple demeure...

22 septembre 1915.

Le mois de septembre finissant nous réserve quelques belles journées, et, par la clarté d'un soleil radieux et le souffle d'une brise légère, donne de l'agrément à notre vie en plein air.

La grave question que nous nous posons, la question brûlante, est celle de l'offensive prochaine. Cette offensive avait été promise pour le printemps passé, puis, pour l'été, et, à présent, on se demande si elle aura lieu en automne. Nous nous considérons un peu comme des stratèges qui ne sont pas en chambre, et nous supputons les chances de réussite à un moment ou à un autre. Qu'y a-t-il de vrai ou de fondé dans ce que nous pensons? Notre jugement ne peut être que superficiel, beaucoup d'éléments nous manquant pour aller au fond des choses. Laissez-moi cependant vous donner notre commun sentiment : nous croyons qu'une offensive actuelle, si elle a lieu, est surtout destinée à donner une satisfaction au grand public, pour lui faire accepter plus facilement une campagne d'hiver. Nous qui sommes sur le front,

qui avons un intérêt très direct à la question, nous envisageons la campagne de l'hiver prochain de manière toute naturelle, tandis que les gens bien tranquilles de l'arrière disent que l'on ne fait pas grand'chose, trouvent le temps long : ne feraient-ils pas mieux de se taire?

23 septembre 1915

Les Boches paraissent devenir nerveux, agressifs : ils font de fortes reconnaissances sur nos avant-postes qu'ils ne parviennent pas à entamer. Ce sont des soldats qui se battent bien : il faut reconnaître ses qualités à l'ennemi, qui en a si peu.

Nous ne nous troublons pas devant des incursions qui ne dérangent point nos bonnes habitudes. Les coteaux environnants nous pourvoient de raisins blancs et roses, ayant un petit goût aigrelet de terroir; sur notre table abondent les noix, les pommes, les poires, celles-ci de grosse espèce, de saveur un peu âpre.

Comme fruits non pas de la terre, mais de la guerre, de jolies fusées d'obus sont recueillies par nous, qui en avons fait un petit musée : les Allemands

en emploient de tant de sortes différentes que notre collection est très variée.

Les dernières fusées tombées ont été ramassées, encore toutes chaudes, dans des trous d'obus, après le fort bombardement d'hier, le dernier en date, qui a complètement manqué son but.

26 septembre 1915

L'offensive, dont on parlait tant, a été déclenchée en Champagne et en Artois. Les opérations sont heureusement commencées et donnent des résultats déjà importants; nous souhaitons que le temps les favorise, d'autant plus qu'ici nous sommes soumis au plus affreux des temps : pluie torrentielle, vent violent... Nous avons retrouvé le pays de la pluie et de la boue. Que dans la région de l'offensive, il n'en soit pas ainsi, au moins jusqu'au jour où notre succès se sera amplement développé! Alors les Boches ressentiront, au physique et au moral, tous les désavantages du très mauvais temps pour une armée en déroute.

On nous a communiqué la belle proclamation du Général en chef, et nous attendons avec confiance, avec impatience, la suite des événements.

28 septembre 1915.

Nous nous réjouissons du bel avantage remporté dès à présent par notre glorieuse offensive, en Champagne surtout : un grand nombre de canons, dont plusieurs d'artillerie lourde, ont été pris. Les Allemands ont des 77 près de leur première ligne, comme nous avons nous-mêmes des 75 à côté de la nôtre; mais les pièces lourdes sont à une assez grande distance en arrière, fortes de leur plus longue portée; il a fallu par conséquent une avance considérable pour prendre autant de gros matériel.

Et nous venons d'apprendre que la bataille se poursuit dans de bonnes conditions; l'opération bien menée va apporter un soulagement nécessaire aux Russes, nos pauvres amis, si durement traités.

Nos lettres sont retardées d'une manière générale; une telle mesure, en la circonstance actuelle, ne nous étonne pas : la discrétion est plus que jamais recommandée et même commandée...

1er octobre 1915.

L'offensive prend de grandes proportions et nous allons sans doute y prendre part. Le temps est mauvais ; après la boue de la Woëvre, nous ferons bientôt connaissance, nous dit-on, avec celle de la Champagne, aussi désagréable, seulement différente de couleur : la craie, qui la compose, lui donne une teinte blanchâtre insolite. Je crois que nous ne gagnerons rien à changer de province.

2 octobre 1915.

Enfin, nous sommes partis, heureux du départ souhaité... Pour nos débuts dans la nouvelle région où nous avons été amenés, nous venons d'assister à un bombardement peu commun. Nous étions trop loin pour en ressentir les effets terribles ; mais quel grand vacarme ! La terre tremblait à plusieurs lieues à la ronde. La bataille bat son plein. Sous nos yeux, ce matin, 800 Allemands ont été faits prisonniers, et avec joie nous avons vu défiler leur long convoi.

5 octobre 1915.

Les ordres reçus sont si sévères, et à la fois si justifiés, que je ne puis rien dire de ce que nous faisons, voyons et entendons. Sachez seulement que nous sommes plus agités que dans notre bois de la Woëvre : le calme profond où nous vivions alors finissait par être d'une monotonie trop grande ; je vous ai souvent fait part de l'impression qu'il nous faisait éprouver, nous le regrettons très modérément.

Le temps s'est prononcé en notre faveur : il est beau et facilite les opérations. L'avance progresse...

Les Boches ont le génie de l'organisation et le goût du colossal : une nouvelle preuve vient de nous en être donnée. Dans une des dernières tranchées ennemies prises, a été découvert un réduit établi sous terre, si profondément qu'il ne fallait pas moins de 22 hautes marches d'escalier pour en atteindre le fond ; là, à l'abri de tout obus, quelque gros qu'il fût, était un magasin d'habillement bien fourni et ordonné. Une telle découverte a été tout de suite mise à profit.

Les lettres de l'intérieur nous parviennent toujours

avec la même régularité, et cependant il doit y avoir un encombrement extraordinaire sur les chemins de fer : on fait en ce moment une si grande dépense d'obus que c'est à se demander comment ils ont pu être apportés sur le lieu de l'action; jamais les canons n'avaient tiré autant de coups.

Il me semble qu'à ce jour nous avons réellement sur les Allemands la supériorité en artillerie, ainsi qu'en bien d'autres choses.

9 octobre 1915.

La bataille est devenue plus lente...

La division marocaine a fait des prodiges : elle a beaucoup souffert et ne parait point troublée outre mesure par les pertes subies; elle est composée de rudes soldats, Noirs, Maures et quelques Français, qui, à pied ou montés sur de petites mules, sont animés d'une ardeur magnifique. Les Marocains n'aiment pas beaucoup à faire des prisonniers : l'autre jour, ils s'étaient avancés jusqu'à un point désigné et s'y seraient maintenus, si les ailes, rencontrant trop de fil de fer barbelé, n'avaient pas fléchi; ils avaient déjà capturé plus de 400 Boches, dont 2 colonels, et, poussant de l'avant, s'étaient engagés au delà de

bonne volonté que chacun met tant à instruire qu'à s'instruire : l'occupation est grande et le travail intéressant.

Dans les intervalles de repos, je puis aller à Toul ou à Nancy.

Toul offre le type de la ville forte par excellence, comme jadis on ne la comprenait pas autrement : retranchée derrière de vieux remparts la resserrant de tous côtés, qui ne résisteraient pas longtemps à l'artillerie moderne, elle est une des sentinelles avancées sur la frontière ; ville de garnison très importante, elle donne aux militaires le premier rang parmi ses habitants ; elle est pourvue d'établissements militaires, casernes et hôpitaux, qui sont des modèles du genre. Ceci ne l'empêche pas d'être très ancienne, très curieuse avec ses rues accidentées, ses vieilles maisons, ses monuments dont la cathédrale, les églises et l'hôtel de ville sont les plus remarquables.

La ville de Nancy est grande, belle, très animée : ses rues, ses places, ses monuments sont dignes de la capitale de la Lorraine. Une merveille de l'art est la place Stanislas, au cœur de la cité, non pas tant par sa grandeur que par l'harmonie de ses proportions et l'élégance de sa décoration : de jolies fontaines et de magnifiques grilles y sont admirables. Nancy a été

sauvé de l'invasion par la victoire du Grand-Couronné, en 1914; depuis, les Allemands, par leurs avions ou leurs canons à longue portée, l'ont souvent bombardé; les bombes et obus ont fait des victimes et causé des ruines, moins toutefois qu'on n'aurait pu le craindre; les beautés artistiques ont été épargnées. Sous les coups reçus et sous la menace permanente, Nancy est resté impassible; et ce ne sont pas seulement les militaires que l'on voit circuler tranquillement dans ses larges rues, mais aussi les civils dont le moral est intact.

Toul n'a pas autant souffert que Nancy des bombardements de l'ennemi : celui-ci redoute de s'en approcher, la ville est puissamment défendue par les forts qui l'entourent.

Quand, des villages dévastés ou des bois solitaires, nous venons dans l'une ou l'autre de ces villes, nous éprouvons une impression dont vous comprendrez tout le charme.

10 décembre 1915

Entre les deux cours d'instruction, j'ai pu aller voir ma compagnie que j'ai retrouvée en bonne disposition. Je ne saurais assez dire combien on s'at-

tache à des hommes bons et braves, parmi lesquels sont très rares les mauvaises têtes, qui doivent avoir bon cœur; le dicton est vrai, comme j'en suis persuadé.

J'ai eu le plaisir de revoir mon colonel; nous ne pourrions avoir un meilleur chef que le colonel de Colbert, dont nous apprécions tous les jours les belles qualités militaires et la courtoise bienveillance.

Il pleut, il pleut de nouveau : l'air qui fraichit fait prévoir la neige prochaine.

15 décembre 1915.

Encore tombe la neige, une neige que va faire fondre la douceur plus grande de la température.

Nous n'avons pas revu jusqu'à présent le brouillard, le brouillard opaque qui enveloppe d'une couche d'ouate les objets les plus rapprochés, qui nous met pour ainsi dire dans les nuages, alors que les choses, dans leur réalité, nous pressent de toute part. Il est bien triste, ce brouillard, mais nous lui pardonnons beaucoup parce qu'il facilite singulièrement nos relèves.

Avec curiosité nous écoutons et nous lisons tout ce

qui se dit et s'écrit présentement sur la paix, sa conclusion prochaine, les propositions allemandes à son sujet : nous n'y attribuons pas grande créance. Peut-être à pareille époque, dans un an, pourra-t-on parler de la paix avec quelque chance de vérité ; nous croyons qu'il faut se contenter de cette espérance, et ne pas prétendre à mieux.

16 décembre 1915.

Au coin d'un bon feu, dans ma chambre, je prépare mon cours d'instruction ; le vent souffle âpre et violent ; ce matin, en faisant faire l'exercice sur le plateau voisin, je ressentais un froid très vif, je parvenais malaisément à réchauffer mes mains engourdies et mes pieds glacés par une température sibérienne.

Ici, l'on prémunit contre les rigueurs de la saison non seulement les gens mais aussi les choses : dans les jardins sont de nombreux rosiers de haute tige, dont la tête, formant une sorte de grosse boule, a été entourée de toile épaisse ou de toute autre matière destinée à la garantir. Penser ainsi aux rosiers, les protéger contre la gelée, les conserver pour la saison

future, c'est montrer une confiance inlassable dans l'avenir. Qu'une bombe d'avion ou une marmite ne viennent pas anéantir les objets de tant de soins! Si les Romains d'autrefois mettaient en vente le champ occupé par l'armée d'Annibal, les Français d'aujourd'hui cultivent leurs roseraies sous le feu des Barbares : les uns et les autres ont fait et font preuve de la même assurance en la destinée de leur patrie.

23 décembre 1915.

Je rentre définitivement dans ma compagnie; mon séjour actuel n'y sera pas de longue durée : je pense avoir bientôt le plaisir d'aller vous voir en permission. Mon tour de permission est arrivé, me semble-t-il; les cours d'instruction, que je viens de faire, l'ont même retardé. La mission, dont j'ai été chargé, ayant pris fin, je ne prévois pas d'obstacle à une réunion prochaine vivement désirée.

Le paysage de Lorraine que nous avons sous les yeux est très plaisant : comme le charme en serait plus grand, s'il était moins mouillé par une pluie qui ne cesse pas!

26 decembre 1915.

Les fêtes de la Noël ont été passées chez nous dans un calme absolu. La messe traditionnelle de minuit a été célébrée avec toute la solennité possible et nous avons assisté, profondément recueillis, à la sainte et touchante cérémonie. J'espère avoir le bonheur d'être avec vous le jour de l'an prochain; la permission que je vais avoir ne pouvait survenir à meilleure date : en pleine guerre, commencer ainsi la nouvelle année est un rêve que je suis heureux de réaliser.

Le lieutenant Jeanbernat est venu passer à Marseille le temps d'une permission à la fin du mois de décembre 1915 et au commencement du mois de janvier 1916.

1916

10 janvier 1916

En rentrant dans mon régiment, je garde l'agréable souvenir des journées charmantes de Marseille...

Je suis aux tranchées, où j'ai retrouvé la pluie et la boue : le beau soleil de Provence n'illumine pas le ciel sombre.

Notre installation diffère de celle de l'année dernière et a été modifiée à son avantage. L'expérience de l'hiver précédent a été mise à profit : nos abris ne sont plus chauffés et éclairés comme ils l'étaient alors. Nous les trouvions confortables; faisant de nécessité vertu et nous soumettant de bon gré aux circonstances impérieuses, nous les jugions avec trop d'indulgence. A présent, un plancher véritable nous garantit de l'humidité d'un sol détrempé, des poêles nombreux nous chauffent, des lampes à pétrole nous éclairent, et poêles et lampes fonctionnent aussi bien que dans la vie ordinaire. Presque chaque jour apporte un perfectionnement à nos demeures de guerre.

14 janvier 1916.

La pluie persiste à nous arroser de ses abondantes averses. Dans le Midi, il pleut rarement, la pluie est même quelquefois désirée : dans notre région, nous n'avons pas besoin de la demander au ciel, qui nous la donne avec une libéralité intarissable. J'ai laissé à Marseille un soleil merveilleux, et, depuis mon retour, la pluie ne m'a pas quitté...

Il pleut, il neige, il vente, le soleil luit faiblement et tous ces effets de la mauvaise saison se succèdent et se renouvellent dans le cours d'une même journée : tels sont les caprices du temps.

Notre artillerie tire souvent : les Boches répondent, avec une activité moindre. Nos tranchées sont dans un secteur calme, où sont échangés seulement quelques coups de fusil.

15 janvier 1916.

Nous nous reposons dans un pauvre village tellement détruit qu'il fait mal à voir : les maisons sont

démolies, éventrées, les rues se distinguent avec peine sous les amas de décombres qui les couvrent, l'église dévastée a perdu son clocher écroulé. Les ruines sont partout, et l'on a la sensation d'une catastrophe de la nature... Les Boches continuent à bombarder le village, dans la rage de leur œuvre de destruction vaine.

17 janvier 1916.

Notre village n'est pas encore assez ravagé, puisqu'il reste le but des obus boches qui le frappent toujours. Les dégâts matériels sont énormes, mais les bombes et obus, grâce à Dieu, ne causent pas de grandes pertes en hommes. Les soldats ont une si longue habitude du bombardement qu'ils savent s'en garer et réussissent le plus souvent à ne pas en être les victimes. Cependant, parmi eux, il y en a que le danger perpétuel ne trouble point : je ne dis pas qu'ils jouent avec lui, ils ne s'en soucient pas beaucoup. Cette indifférence exclut la prudence nécessaire, qu'il faut souvent rappeler : ce sont les imprudents, les négligents, qui actuellement sont d'ordinaire atteints, et l'on doit regretter vivement la blessure ou la mort d'hommes qui, avec un

peu d'attention, auraient pu avoir un sort plus heureux.

22 janvier 1916.

Quatre jours de tranchée et quatre jours de repos, tel est le régime actuellement suivi.

Je ne sais sous quel prétexte les Allemands se sont mis à nous bombarder hier avec une violence inaccoutumée : ils ont envoyé tout près de mon poste 40 ou 50 obus de 150, qui ont fait grand bruit et peu de mal; rien n'expliquait cette dépense d'obus : à l'endroit visé il n'y avait pas de rassemblement de troupes, pas d'ouvrage à détruire. J'ai demandé sur les tranchées allemandes un tir de représailles, qui ne s'est pas fait attendre, et leur a rendu largement la pareille : ces tranchées n'ont pu qu'être assez maltraitées, nous les avons vues longtemps couvertes d'un épais nuage de fumée produit par l'éclatement d'obus bien dirigés. De toute la journée, les Boches n'ont pas renouvelé leur canonnade, et, aujourd'hui encore, le calme n'est pas troublé, nous ne voyons rien venir, pas même un petit 77. Est-ce l'effet de notre réponse immédiate et rude? Nous n'en doutons pas. Nous

ne sommes plus au temps, dont nous nous souvenons avec amertume, où tous nos coups de canon étaient comptés, où l'on ne pouvait pas tirer un obus sans se demander s'il ne nous ferait pas faute en cas d'attaque de l'ennemi. Les munitions ont été fabriquées en grande quantité : c'est très vrai, nous nous en apercevons tous les jours davantage, et je suis heureux de le dire ou de le redire.

Si le tir des Allemands, auquel nous répondons bien maintenant, ne fait pas de mal ou n'en fait pas beaucoup, cela tient en grande partie à la bonne installation de nos abris et de nos tranchées : mon abri actuel est couvert de trois couches superposées de morceaux de bois, de gros sacs de terre et de carton bitumé : le tout nous protège contre les marmites et nous préserve de la pluie. Notre sûreté se trouve de la sorte assurée aussi bien que possible : quant à notre confort, ses progrès sont continus : nos lits ont été l'objet d'une récente amélioration : un sommier en fils de fer et une épaisse paillasse rendaient notre couche assez molle, elle l'est devenue tout à fait par l'utilisation de matelas et d'oreillers en plumes, trouvés abandonnés dans les ruines d'un village. En outre, une table ronde avec toile cirée, — nous n'allons pas encore jusqu'au luxe de la nappe, — a été placée au

milieu de la pièce qui constitue à elle seule notre suffisant appartement.

24 janvier 1916.

On parle de la vie chère un peu partout; sur le front on devrait dire la vie très chère. Le ravitaillement se fait d'une manière satisfaisante : son ordinaire est bon et ne nous coûte pas grand'chose, puisqu'il nous est largement et gracieusement distribué. Pour tout ce que nous achetons, il n'en est pas de même : dans les villes qui n'ont pas souffert ou qui n'ont eu que peu de dégâts, dans les villages dévastés où l'amour du logis et le plus souvent le goût du lucre ont retenu les habitants transformés en marchands, les choses sont hors de prix : aliments, vêtements, objets de toilette et de fantaisie, tout finit par se trouver, mais à des conditions de cherté incroyable. La guerre ne fait pas seulement des victimes, elle a aussi ses profiteurs, qui abusent de la circonstance.

La température est devenue plus douce : il pleut, ou, pour être plus exact, il bruine : ce n'est plus la grande pluie, c'est une poussière d'eau que nous recevons.

26 janvier 1916.

Ce soir, nous observons la plus grande vigilance dans nos tranchées, parce que demain, 27 janvier, est la fête anniversaire de Guillaume II, et il est à peu près certain qu'en son honneur les Allemands vont essayer de donner un gros coup quelque part. Je ne crois pas que ce soit dans notre secteur, qui est tranquille et se prêterait difficilement à une attaque, néanmoins il est prudent de nous tenir sur nos gardes. Au cours de la journée, l'artillerie a manifesté une grande activité, — pour employer le style des communiqués officiels : — après la guerre, on trouvera, dans certains endroits, tant et tant de débris d'obus et de ferrailles de toutes sortes qu'on pourra en retirer des monceaux de fer.

Tous les hommes sont dans leurs cagnas ou cabanes qui, bien établies, les mettent à l'abri du feu et de l'eau : la pluie n'est pas aussi dangereuse que les obus, je n'ai pas de peine à l'admettre, sa permanence la rend bien ennuyeuse.

28 janvier 1916

La fête de leur empereur a dû être célébrée par les Boches avec une ardeur modérée, ils n'ont tenu à nous y associer d'aucune sérieuse manière. Les bombardements ont-ils été un peu plus violents? C'est possible, mais les obus n'ont rien fait d'extraordinaire. Je doute fort que la dépense en projectiles soit en rapport avec les effets obtenus : pour d'innombrables obus reçus la semaine dernière, nous avons eu seulement deux hommes blessés, et encore légèrement.

Les tirs des deux artilleries opposées se distinguent aisément : l'artillerie allemande tire, pendant un long temps, coup par coup, toujours sur le même point : l'artillerie française, au contraire, tire par rafales violentes, rapides, puis, se tait, un moment, pour recommencer ensuite sur un autre point. Ce dernier mode de procéder me semble le meilleur : il doit produire de plus grands résultats, donnant son maximum d'effet dans le minimum de temps; à l'endroit frappé, l'ennemi est surpris : la rapidité du tir et le changement subit du but visé ne

lui laissent pas souvent le moyen de se cacher dans les abris, et il peut être durement éprouvé. Nos canons à tir rapide font mieux que les canons à tir accéléré des Allemands... Dans nos longs moments de loisir, nous faisons ces observations et ces réflexions, dont les officiers d'artillerie, nos voisins, confirment la justesse.

29 janvier 1916.

Les jours croissent d'une façon assez sensible : cette question de l'augmentation des jours est importante, elle se lie à celle de notre ravitaillement aux tranchées. Nous sommes ravitaillés surtout la nuit : il faut que chacun soit rentré dans son trou avant que la visibilité ne soit trop grande : autant qu'on peut, on évite de faire à la clarté du jour toute besogne qui n'est pas indispensable.

Nos tranchées actuelles sont placées sur un terrain, en pente faiblement inclinée, que les Allemands surplombent en plusieurs endroits. Pendant le jour, nous sommes obligés de restreindre la circulation et le travail au dehors : alors, les mouvements des hommes, apportant des vivres ou du matériel, ne restent pas inaperçus de l'ennemi qui, sans causer

de graves dommages, s'empresse de lancer quelques obus, pour nous montrer au moins qu'il nous voit. Nous tâchons de le traiter de la même sorte, quoique la position de ses tranchées le dérobe davantage à notre vue. La nuit, la liberté des mouvements retrouve son cours : la facilité des communications est rétablie.

Dans la journée, nous restons isolés, mais nous avons un réseau téléphonique très développé qui rend commodes les liaisons nécessaires : les téléphones fonctionnent bien, et c'est rare qu'un obus malencontreux vienne en couper un fil. Que de courses dangereuses épargne le téléphone! Quelle correspondance rapide et sûre il procure! Ses services, ses bienfaits sur le front ne seront jamais assez estimés.

Contre les bombardements a encore été fait un nouveau clayonnage de pieux, de branches d'arbres, pour soutenir la terre des tranchées : nous avons à peu près tout ce que nous voulons comme matériel, fascines, planches, morceaux de bois, clous,... et comme instruments, scies, marteaux... Notre colonel prend un soin extrême de son régiment, jusque dans les plus petits détails : il s'efforce de le faire pourvoir de tous les objets utiles.

2 février 1916

L'on vient de nous dire qu'un dirigeable allemand, un « zeppelin », pour l'appeler par son nom, a survolé Paris et laissé tomber des bombes. Comment a-t-il pu passer? A-t-il été inaperçu ou n'a-t-on pas pu l'arrêter en chemin? De loin, il est vrai, nous nous posons ces questions angoissantes.

Le soleil, dans un ciel magnifique, resplendit sur toute la campagne. Nous nous croirions dans le Midi, tellement ses rayons sont beaux, d'une vive lumière : les rayons, qui ne nous réchauffent pas, nous font souvenir que nous sommes encore en hiver et toujours en Lorraine. Nous commençons à le connaître à fond, ce climat des régions de l'Est, plutôt pluvieux que très froid; par accoutumance, sans doute, nous le supportons aisément, d'autant plus que l'hiver présent, contre lequel de grands préparatifs ont été faits, est moins rigoureux que l'hiver passé.

8 février 1916

Le beau temps, qui paraissait vouloir annoncer déjà le printemps, a été de courte durée; et la pluie et la neige ont repris leur chute monotone. Aujourd'hui, la neige fond à la suite d'un adoucissement subit de la température, et nous subissons toutes les conséquences du dégel venu tout à coup : la plus fâcheuse se traduit dans les tranchées par des éboulements de parapets, qui nécessitent une prompte réparation; les hommes s'y appliquent avec ardeur, car ces parapets en terre et fascines sont un des modes de protection les plus efficaces contre le tir de l'ennemi.

Nous sommes environnés d'une brume très dense, très longue à se dissiper. Cette brume est peut-être la cause du ralentissement constaté dans le bombardement journalier : les coups de canon se font rares et on peut facilement compter leur petit nombre.

La nuit, les fusées se donnent carrière : des deux côtés, une grande quantité en est lancée, et le ciel, par moments, est vivement éclairé. Les fusées française et allemande présentent de notables différences :

la française part en laissant derrière elle une longue trainée de feu, comme la queue d'une minuscule comete, a le défaut de rester un moment avant d'eclairer, mais, quand elle éclaire, elle le fait bien et longtemps; l'allemande donne sa clarté aussitôt qu'elle est lancée, la lumière a une persistance peu prolongée. Les Allemands jettent leurs fusées avec des fusils spéciaux : nous avons aussi de pareils engins, nous nous servons surtout de fusées à baguettes Le ciel, parsemé de fusées qui le parcourent et l'illuminent dans tous les sens, est l'objet préféré de nos observations nocturnes.

Les Allemands, qui sont près de nous, viennent de faire leur relève : les nouveaux venus nous paraissent d'un tempérament très calme; ils ne répondent que faiblement aux coups de feu que nous leur envoyons.

13 fevrier 1916

Notre chef de bataillon, qui a été passer quelques jours en permission sur la Cote d'azur, rapporte de ce beau pays des impressions de ciel bleu et de soleil radieux, et, quand il compare la région fortunée à la nôtre, grise et triste, il a besoin de la puissance du

souvenir pour ne pas céder à l'influence déprimante de notre pauvre paysage.

Le soleil en cette saison nous est avare de ses rayons, qui n'arrivent pas à percer les nuages gros et noirs, que le vent pousse sans fin : le ciel ne se découvre presque jamais, et, s'il se décide à apparaitre sans voiles, ce n'est pas le bleu intense, profond, qui, dans le Midi, s'offre aux yeux ravis, c'est un bleu vaporeux, terne, capable de donner la nostalgie de l'autre.

17 février 1916

Le mauvais temps général doit gêner beaucoup les opérations : de part et d'autre, au moins dans notre secteur, on pratique le calme le plus complet, comme en vertu d'une sorte de convention. La pluie diluvienne que nous recevons envahit tout, pénètre partout : dans les boyaux de communication, l'eau dévale en ruisseaux, en petits torrents, qui, se réunissant, vont former dans la vallée une rivière rapide ; dans les tranchées, les tôles ondulées ou les toiles goudronnées nous préservent avec peine de l'inondation.

Et voilà trois jours de suite que la pluie tombe sans

s'interrompre. Quand cessera-t-elle d'exercer envers nous une générosité que nous connaissons de longue date, mais qui franchit à présent toutes les bornes?

19 fevrier 1916

Enfin, la pluie s'est arretée, nous laisse respirer librement. Sera-ce pour longtemps? Nous n'osons espérer une durable prolongation de la treve qu'elle nous accorde. Nous profitons de l'accalmie propice : ce soir, la lune brille avec toute sa magnificence dans une atmosphère lavée de ses impuretés, admirablement limpide; et l'astre cher à Diane nous éclaire de ses rayons les moins pâles, au milieu d'un silence absolu. *Amica silentia lunæ.*

On vient de nous apprendre la victoire des Russes à Erzeroum, dont la prise sera, nous le souhaitons, le prélude d'autres heureux succès. Les places fortes ne resistent pas pendant un temps tres long aux coups de l'artillerie moderne; s'il est vrai, comme tout le monde le dit, que les Alliés se sont pourvus de nombreuses batteries de grosses pièces, nous allons, au printemps prochain, assister à des faits interessants.

23 février 1916

Je dois partir demain pour le centre d'instruction d'armée.

Hier, nous avons pu voir, dans la soirée, la chute d'un zeppelin que le tir juste de nos canons avait atteint. Le spectacle de ce monstre de l'air blessé à mort, tombant, dans la nuit, sous la forme d'une immense masse rouge qui illuminait les nuages, était d'une beauté fantastique. Parfois, les flammes qui le brûlaient semblaient s'éteindre; puis, elles reparaissaient plus vives, jusqu'à ce que, tout en feu, il vint s'écraser sur le sol... Nous étions assez éloignés du lieu de la chute, mais nous pûmes facilement observer toutes les phases émouvantes de l'événement, qui se déroulait dans le vaste ciel sombre éclairé par l'incendie.

24 février 1916.

Au dernier moment, il y a eu un contre-ordre et je ne suis pas allé au cours d'instruction. Le cours a été

suspendu pour des raisons que nous devinons et que vous comprendrez aussi. Chacun, à cette heure, doit être à son poste : d'ailleurs, sur le terrain, c'est là qu'on apprend encore le mieux à faire la guerre.

Les Allemands semblent, ces jours-ci, vouloir nous donner l'occasion de nous mesurer avec eux : ils bombardent très violemment nos lignes.

Nous apprenons la rude attaque qui vient d'être déclenchée aux environs de Verdun.

25 février 1916.

L'attaque allemande contre Verdun a été très forte. Il est évident que, si l'ennemi attaque avec des moyens puissants et fait sur des tranchées une concentration de feux telle que nous la fîmes nous-mêmes, au mois de septembre dernier, en Champagne, et qu'il l'imite à présent, la première ligne court grand risque d'être prise : l'essentiel est que la progression ne continue pas plus profonde. En rappelant nos souvenirs de Champagne, nous nous disons qu'alors nous avions réussi du premier coup à enlever plusieurs lignes successives de tranchées, tandis que maintenant les Allemands n'ont pu enta-

mer que sur quelques points notre première ligne. S'il en est ainsi, et les dernières nouvelles l'assurent, les Boches auront perdu beaucoup de monde pour un résultat minime. La gloire du Kronprinz ne sera pas augmentée par cet assaut infructueux, elle en recevra plutôt un nouvel accroc ; la réputation, compromise déjà, de l'héritier de Guillaume II, ne recueillera pas un grand éclat d'opérations conduites avec sa maladresse bien connue.

Cependant, on use de toutes les précautions exigées par les circonstances : tous, nous devons nécessairement être à notre place, prêts à parer aux événements possibles. La suppression des permissions jusqu'à nouvel ordre vient d'être décidée, c'est là une mesure facile à expliquer.

1er mars 1916.

Nos artilleurs tirent, tirent sans se lasser... Et les Boches ne répondent pas : la canonnade est si furieuse de notre part qu'elle justifierait une réplique de leur côté, et ils se taisent... A quoi attribuer une telle attitude? Il est probable qu'ils ont enlevé une grande partie de leur artillerie devant nous pour la porter sous Verdun, donner aussi la même destination à

leurs réserves de munitions. Redoutent-ils une attaque sur notre front et gardent-ils leurs obus pour les tirs de barrage? Quel qu'en soit le motif, le silence profond du coté boche n'est pas ordinaire.

Malgré l'activité qui se manifeste sur les chemins de fer, la poste, avec ses lettres et paquets postaux, a un service très régulier : on ne pourrait pas en dire autant des colis postaux, qui se sont toujours distingués par leur lenteur à parvenir; le bruit a même couru que l'envoi des colis sur le front était suspendu : cela ne nous étonnerait pas, leur nombre toujours grandissant les rend particulièrement encombrants.

2 mars 1916

La nuit, nous ne dormons presque pas ou nous ne dormons que d'un œil, car il faut veiller et parer à toute circonstance : on ne sait jamais ce que les Boches machinent, et nous sommes sur nos gardes pour les recevoir.

Nous percevons très nettement le son de furieuses canonnades : la bataille doit continuer très violente, nous ne constatons pas de fléchissement dans les tirs incessants.

Dans le secteur, notre artillerie ne se prive pas de lancer des projectiles, nos obus explosifs font d'excellent ouvrage ; les Allemands persistent à ne pas répondre... De temps en temps seulement, pour nous prouver sans doute qu'ils sont toujours là, quand nos canons, après les avoir longtemps bombardés, leur laissent un peu de répit, ils se hasardent timidement à nous envoyer un obus ; aussitôt, de nos batteries, c'est une volée de canons sur leurs tranchées et sur l'endroit supposé de la pièce qui a tiré.

Que n'en est-il pas ainsi du côté de Verdun où ils subissent de grosses pertes, mais avancent toujours ? Leur offensive a été organisée dans des conditions redoutables. N'importe, notre confiance reste entière : Verdun tiendra.

8 mars 1916.

Communication nous a été faite ces jours-ci d'un ordre du général Joffre, défendant le port de la barbe et enjoignant la pratique obligatoire du rasoir : au régiment, toutes les barbes sont tombées. La raison de cet ordre est que les poils de la barbe empêchent l'application complète sur la figure du masque contre

les gaz asphyxiants. La nouvelle pratique s'accorde parfaitement, à mon sens, avec les règles d'une hygiène bien entendue : nous ne verrons plus de ces barbes hérissées, sales, qui constituaient les meilleurs nids à insectes de tous genres, et la propreté gagnera beaucoup à leur suppression.

On parle d'éclairer les tranchées à l'électricité : où s'arretera-t-on dans l'application des progrès modernes? En fait d'éclairage, nous nous sommes servis d'abord de bougies, nous en avions à volonté ; puis, la bougie a disparu ou presque, et, à présent, nous faisons usage du pétrole. Le pétrole, nous en avons suffisamment par le ravitaillement : si nous désirons en acheter pour augmenter notre ration, c'est difficile de nous en procurer. On dit que l'arrivée des bateaux pétroliers est très gênée par les sous-marins allemands : c'est un on-dit à ajouter à la collection des bruits en cours, bruits qui sont partout dans l'air, qui souvent apportent des nouvelles vraies...

13 mars 1916.

Je comprends très bien qu'à Marseille, comme ailleurs, on soit dans l'attente impatiente des com-

muniqués, tout ainsi qu'aux premiers jours de la guerre. Ces communiqués, nous aussi, nous nous y intéressons beaucoup, maintenant : ces derniers mois, jusqu'à l'attaque de Verdun, leur style laconique et à peu près invariable nous laissait insensibles. La situation était constamment inchangée, elle ne l'est plus aujourd'hui. Tout le monde, — je vous prie de prendre l'expression dans son sens littéral, — a les yeux fixés sur Verdun ; l'Allemagne paraît tenter le plus grand effort : puisqu'elle ne l'a pas réussi dans les premiers jours de l'attaque, elle n'arrivera pas à lui faire produire les résultats qu'elle en attendait : sera-ce le dernier? J'en doute, la force des Boches, autant que je puis la juger, me paraît encore très grande. Les soldats boches sont courageux, leurs officiers ont une bonne allure. Je voyais pourtant, ce matin, un journal illustré représentant des têtes d'officiers allemands, qu'on aurait pu confondre avec celles de bandits du plus bas étage ; ne les avait-il pas flattées ou avait-il choisi les figures les plus laides, les plus brutales? C'est à croire; leur donner une si affreuse mine comme type ordinaire est injuste : on doit la justice à ses ennemis.

Le chemin de fer et les camions automobiles ravitaillent Verdun en vivres et munitions : tout actuelle-

ment converge vers le même but, la défense de la ville héroïque : nous sommes, d'un peu loin, les témoins attentifs de la résistance farouche opposée à la ruée allemande.

17 mars 1916.

Les nouvelles de Verdun sont meilleures : la marche en avant des Boches est arrêtée, le courage et l'endurance des poilus lui opposent une barrière infranchissable. Avec quelle émotion nous suivons les péripéties de la bataille, je n'ai pas besoin de le dire : nous avons été rapprochés du lieu de l'action et nous entendons d'une manière continue et précise le grand bruit du canon qui tonne sans trêve. L'artillerie française, bien pourvue d'abondantes munitions et très renforcée, répond puissamment à l'artillerie allemande, attaque aussi avec ardeur. Verdun sera sauvé, sa défense nous paraît désormais assurée : le temps de la surprise, si surprise il y a eu, est passé... Dans notre secteur, les canons seuls travaillent utilement ; là-haut, sur les rives de la Meuse, est le grand intérêt, là va se décider peut-être le sort de la guerre.

Le mois de mars nous a donné les variations de

température dont il a la coutume : les brusques giboulées sont l'ordinaire de la saison

18 mars 1916.

L'offensive allemande contre Verdun semble enrayée. A partir du jour où les Boches commencèrent leur attaque furieuse, notre artillerie, dans la région que nous occupons, avait beau tirer sur leurs tranchées, ils ne répondaient pas : depuis hier, ils nous donnent la réplique avec des obus de tout calibre. Nous concluons, de cette différence entre leurs procédés, qu'ils ont renoncé a poursuivre avec autant d'intensité leur assaut, qu'ils ont ramené les pièces retirées naguère pour grossir leur contingent de canons... Nous préférons d'ailleurs recevoir quelques obus de plus et savoir que les Allemands ont considéré Verdun comme imprenable.

Par un temps magnifique, nous avons plaisir à prendre un vrai bain de soleil : il y a longtemps que nous n'avions été à pareille fête.

20 mars 1916.

Les Allemands essaieront-ils une nouvelle attaque dans la région de Verdun ou se tiendront-ils pour battus, définitivement battus sur ce terrain? Les avis sont partagés.

Nous voici de nouveau au régime de l'eau du ciel qui tombe en abondance : la sécheresse de nos tranchées n'a pas été de longue durée, et nos canaux d'évacuation coulent à pleins bords. Nous allons devenir maitres en l'art de nous défendre contre la pluie : à gauche et à droite des tranchées, ont été établies des rigoles où l'eau circule en toute liberté, et, à moins d'un déluge imprévu, notre sûreté est complete.

Nous nous préoccupons davantage du danger autrement redoutable des obus. Le grand travail actuel est de construire de solides abris contre les bombardements. Nos canons doivent produire un effet sensible sur les tranchées adverses, les Boches nous envoient quantité d'obus, tirent sur nous par rafales. A la porte même de mon poste ordinaire, est édifié un gros abri de bom-

bardement avec couches multiples de rondins, de pierres, de terre, et je présume que les 210 ne pourront lui porter que des atteintes sans grande conséquence.

L'impression ressentie dans un abri, alors que les obus viennent s'abattre au-dessus ou à côté, est assez curieuse : c'est à la fois de la surprise et de l'assurance; on est ému, naturellement, mais on se sent en sûreté; cette sûreté peut n'être pas absolue, on n'a pas la conscience de sa relativité; la terre tremble, le bruit est épouvantable, on laisse passer la tourmente... Avant-hier, j'étais tranquillement dans mon abri, occupé au plaisir de vous écrire, quand soudain, pendant cinq minutes bien comptées, dont sincèrement j'avoue que la durée me parut longue, des obus de toutes sortes, des 77, des 150, même des 210, tombèrent tout autour de moi. En un cas pareil on se raidit, on se redresse : les obus éclatent, et, grâce aux bonnes précautions prises, généralement ne blessent ni ne tuent personne. Aussitôt que possible, les abris qui ont souffert sont réparés, et nous pensons à autre chose; nous désirons surtout que nos canons infligent aux Boches un traitement aussi, si ce n'est plus sévère.

24 mars 1916.

Le colonel vient de me téléphoner pour m'annoncer que je suis nommé capitaine. Je savais depuis quelques jours que j'étais proposé pour le grade dont j'exerce la fonction et que mon commandant m'avait demandé pour son bataillon. Je dois certainement à la grande bienveillance du colonel et du commandant d'être nommé avant des officiers plus anciens. Ma nomination est faite sans aucun doute à titre temporaire, mon ancienneté ne permettant pas une promotion à titre définitif. Rien n'est changé à ma position actuelle : je reste à la tête de ma compagnie, à laquelle je suis très attaché, et qui me rend, j'en suis assuré, une partie de mon estime à son égard.

Le mois de mars touche bientôt à sa fin, et nous ne le regrettons pas, pour sa température si variable qu'elle finit par être importune et même gênante. Ainsi, nos travaux en sont quelquefois retardés : ce soir, j'aurais voulu faire terminer la construction d'un abri ; tous les matériaux nécessaires avaient été transportés à pied d'œuvre et allaient être employés, quand une pluie d'orage a contrarié l'opération. Cela

nous a ennuyés, je le reconnais : nous sommes deux compagnies qui nous relevons successivement au même endroit, et nous rivalisons d'émulation; chacune a la prétention de faire mieux que l'autre, et nous n'aimons pas que les circonstances fortuites viennent interrompre des travaux que nous laissons inachevés. Voilà de l'amour-propre bien ou mal placé : je crois qu'il est bien entendu, car l'esprit de corps, jusque dans les petites choses, est un stimulant dont il faut savoir se servir.

Le lieutenant Jeanbernat a été nommé capitaine à titre temporaire par décision du Général commandant en chef du 17 mars 1916, nomination ratifiée par décision ministérielle du 23 mars 1916.

26 mars 1916.

Une engeance qui ne se soucie pas beaucoup du chaud ni du froid, c'est celle des rats; je ne vous en ai pas parlé depuis longtemps, mais ces rongeurs enragés ne nous ont pas fait grâce de leur présence

éminemment détestable ; ils continuent à fréquenter nos tranchées, avec une impudence qui ne se lasse pas. Comme s'ils n'avaient pas assez à manger avec les débris d'aliments qu'ils rencontrent partout, ils viennent, dans leur goût pervers, déchirer, déchiqueter nos vêtements, qu'il n'est pas facile de remplacer. Qui nous délivrera de ces sales et puantes bêtes?

Le vent très violent souffle aujourd'hui : voudra-t-il débarrasser le ciel des nuages qui l'obscurcissent? Sinon, nous n'aurons qu'à l'exécrer, car c'était assez de la pluie et des obus pour nous renfermer dans nos abris, qui nous servent en ce moment d'asile contre un vent d'une force incroyable dans la région.

27 mars 1916

Il y a des gens, se prétendant bien renseignés, qui annoncent l'arrivée en France de plusieurs milliers de Russes que leur pays n'a pas les moyens d'équiper, et qui vont être armés chez nous pour les faire ensuite combattre sur le front français D'autres assurent que des troupes australiennes débarquent en France, que les Anglais ramènent leurs troupes d'Égypte, l'avance

des Russes en Asie leur enlevant tout souci de ce côté-là. Ce seraient des renforts de bonne valeur : existent-ils en réalité? Vous serez des premiers informés à Marseille, par où ils arriveront probablement, s'ils viennent... D'ailleurs ils ne pourront être que des appoints sans très grande importance numérique, et le mieux est de compter sur les armées déjà engagées dans la bataille.

30 mars 1916

L'administration de la compagnie m'occupe beaucoup : je suis du reste secondé par un cadre complet d'officiers et de sous-officiers, qui s'appliquent avec zèle au bien du service. On vient de faire un grand nombre de nominations au grade de sous-lieutenant : ces nominations, comme toutes celles à titre temporaire, sont proposées par le Général commandant le corps d'armée, décidées par le Général commandant en chef et ratifiées par le Ministre de la guerre. Le Ministre les ratifie d'ordinaire sans observation : au sujet des dernières promotions, nous étions pour notre part d'autant plus assurés de la ratification ministérielle que le général qui a fait les propositions est devenu ministre de la guerre :

c'est le général Roques, qui avait parmi nous une excellente réputation et remplira à son poste élevé les espérances fondées sur lui.

Pour employer encore le style des communiqués, l'artillerie manifeste une grande activité des deux côtés; je ne sais si ce sont les derniers contre-coups de la bataille de Verdun qui parviennent jusqu'à nous : les canons tirent avec une fréquence plus grande que jamais.

Dans notre région la stabilité du front n'est pas changée : ainsi qu'il a été dit souvent, à juste titre, c'est la guerre de position, avec sa lenteur, sa monotonie... On se plaint parfois des communiqués officiels, de leur texte uniforme, plat, sans relief; ils me semblent refléter exactement la situation, ils varient selon les événements : quand rien de nouveau ne se produit, ils ne disent rien, ils ne peuvent ni ne doivent rien inventer; lorsque la bataille est intense, comme à Verdun, leur intérêt augmente en proportion de la grandeur de la lutte.

2 avril 1916

La compagnie a fêté mon troisième galon et je me suis efforcé de satisfaire à l'agréable obligation que

l'usage impose à mon nouveau grade. Au petit déjeuner, où j'ai réuni mes amis, la table fut garnie de plats variés et de desserts assortis : vous me dispenserez de donner le menu qui n'avait rien de bien choisi. J'ai fait ce que j'ai pu et je dois me tenir pour satisfait des modiques ressources qu'en cette matière, comme en beaucoup d'autres, les circonstances permettent de trouver. Mes aimables convives ont porté ma santé avec une grande cordialité : nous avons par-dessus tout levé nos verres en l'honneur de la victoire prochaine.

Notre colonel, toujours prêt à nous être agréable, m'a fait le plaisir de m'envoyer le *Journal officiel* contenant ma nomination de capitaine : je lui suis reconnaissant de cette nouvelle preuve de sa bienveillante sympathie.

5 avril 1916

La situation est encore obscure du côté de Verdun, on parlait ces jours-ci, à demi-mot, de la reprise de l'offensive allemande. L'attaque des Boches se prolonge sur plusieurs points ; si elle ne donne pas plus de résultats que précédemment, nous pourrons nous réjouir : ils perdent beaucoup d'hommes et de

matériel, et, quelque grandes que soient leurs réserves, elles ne sont pas inépuisables.

Ici, les Allemands montrent de l'agitation et réagissent avec vigueur sous nos obus.

Le service des colis postaux, qui avait été suspendu, recommence à fonctionner sûrement et lentement. Les permissions qui avaient été supprimées vont être rétablies, si elles ne le sont déjà dans plusieurs divisions. Nous voyons là des preuves d'une situation devenue plus tranquille : puisqu'on revient aux mesures ordinaires, c'est qu'on a moins besoin de précautions inusitées.

10 avril 1916

Aujourd'hui, dans notre secteur, pendant deux heures, les Boches ont exécuté un tir de destruction sur une de nos batteries, ils ont envoyé 150 ou 200 obus de 150; pour arriver à quoi? A transformer en fondrière le chemin conduisant aux pièces. Si ce sont là de ces coups colossaux dont parlait le Chancelier d'Allemagne dans son dernier discours, il exagérait : colossaux peut-être sont les moyens d'exécution employés, mais très médiocres les effets obtenus... On peut le dire, d'une manière générale, les

communiqués français sont sobres et véridiques, les allemands n'offrent point les mêmes qualités ; ceux-ci débordent sans cesse d'un enthousiasme un peu factice : s'agit-il d'un succès de minime importance? Aussitôt, c'est une victoire éclatante ; et un échec bien caractérisé n'est qu'une mesure stratégique habilement ordonnée. Avec un tel système d'information, on encourage les bonnes populations de l'arrière, on ne change pas grand'chose à la marche réelle des événements.

Le capitaine Jeanbernat a été blessé le 16 avril 1916.

Toul, le 18 avril 1916.

Je viens d'être transporté à l'hôpital Saint-Charles à Toul, où je suis en traitement.

Avant-hier soir, j'ai reçu un éclat d'obus : un obus de 150 a éclaté au-dessus de moi et m'a frappé, alors que j'étais à mon poste aux tranchées. La blessure n'est pas grave, je crois, et je suis très bien soigné.

Quel ennui d'être forcé d'abandonner mon régiment pendant quelques jours!

Toul, 19 avril 1915.

Le médecin m'a dit que j'ai eu la chance de ne pas être plus fortement atteint : c'est rare qu'un éclat d'obus ne fasse pas plus de ravages.

Toul, 21 avril 1916.

J'ai pu me lever aujourd'hui et me promener dans ma chambre, sans fatigue : ma plaie sera sans doute bientôt en voie de cicatrisation.

Il y a à Toul peu de blessés : la région de Verdun garde les siens.

Toul, 26 avril 1916.

La plaie, longue d'environ 20 centimetres, a nécessité une petite opération que l'on a pratiquée après m'avoir endormi. Je n'ai rien senti et je vais bien.

Mon colonel a bien voulu venir me voir et sa sollicitude empressée m'a fait grand plaisir : il a eu la bonté de me dire qu'il comptait sur moi et me conservait ma place au régiment.

Toul, 30 avril 1916.

J'ai changé d'hôpital, je suis maintenant à l'hôpital militaire Gama, dans la banlieue de Toul.

Ma blessure ne me fait pas souffrir ou presque pas.

Le 30 avril 1916, le capitaine Jeanbernat a été cité à l'ordre de la division :

> *« Excellent commandant de compagnie, qui « a donné en toutes circonstances l'exemple de « la plus grande bravoure. En particulier, le « 16 avril 1916, dirigeant les travaux de sa « compagnie en première ligne et atteint d'une « blessure grave aux reins, s'est préoccupé de la « sécurité de ses hommes avant de songer à la « sienne et de faire soigner sa blessure. »*

Toul, 2 mai 1916

Pour amener une guérison plus rapide, les médecins ont décidé de débrider à fond ma plaie.

Mon colonel vient de me donner l'extrait de la citation obtenue à la suite de ma blessure : j'ai été très touché de sa bonne visite.

Toul, 4 mai 1916

Après une nouvelle opération, ma blessure va bien : les médecins sont satisfaits et je serai vite guéri.

J'ai eu le plaisir de recevoir la visite de mes amis, les officiers du régiment, qui m'ont gentiment exprimé leur désir de me voir bientôt reprendre mon poste au milieu d'eux.

Toul, 8 mai 1916

Mon état me semble un peu stationnaire : cependant je crois qu'il s'améliore. Je suis parfaitement

soigné par des médecins aimables et distingués, par des infirmiers capables.

Le mauvais temps, bourrasque de pluie et de vent, me fait moins regretter de ne pouvoir sortir.

Toul, 12 mai 1916

La diète ordonnée devient moins sévère : je commence à manger légèrement, avec assez de goût ; c'est bon signe, me dit-on ; tant mieux ! Je voudrais bien être rapidement remis sur pied.

Toul, 16 mai 1916

Le régime, auquel je suis soumis, n'est plus très rigoureux. Voulez-vous savoir quel était mon menu de ce jour? Potage, omelette, petits pois, veau en sauce et flan à la crème, le tout sans pain. Vous n'auriez pas cru sans doute qu'en temps de guerre et dans un hôpital on pût trouver un repas aussi complet et aussi bien composé : je n'en ai pas abusé d'ailleurs. Je dois ajouter que les plats qui le constituaient avaient été apprêtés avec beaucoup de soin. On ne pouvait mieux désirer.

Toul, 19 mai 1916.

Par décision du Général commandant l'armée, mon indisponibilité dépassant six semaines, je serai, à la fin de ma convalescence, versé au dépôt de mon régiment ; j'espère retourner ensuite à ce régiment qui m'est très cher.

Quoique soigné dans les meilleures conditions, j'aspire au jour que je pourrai sortir de l'hôpital : je le souhaite le plus proche possible. Mon état très amélioré demande, dit-on, encore quelques ménagements : la blessure, qui n'est pas entièrement fermée, et de petits accès de fièvre exigent mon séjour dans cette grande maison, ou j'ai rencontré de nombreux compagnons d'infortune ; nous nous consolons entre nous, en racontant nos aventures et en pensant à l'avenir.

Toul, 23 mai 1916.

Je me croyais presque guéri, et ne voila-t-il pas qu'une petite complication est survenue : l'irritation de la plaie assez profonde, les accès plus fréquents

de la fièvre, me forcent à garder la chambre et même le lit. Il faut m'armer de patience, puisque je ne puis faire autrement. Mon colonel est revenu me voir : il est vraiment très aimable.

Toul, 27 mai 1916.

Ma blessure se cicatrise, la fièvre disparait. Donc je vais mieux, je vais même beaucoup mieux. Le chirurgien qui me soigne, ancien interne des hôpitaux de Paris et exerçant la chirurgie à Paris, me dit que mon état fait des progrès sensibles vers le bien et que, si des complications ne se produisent plus, je pourrai partir en convalescence au milieu du mois prochain. Je suis content de cet heureux pronostic : c'est si déplaisant d'être malade, quand on pourrait faire son devoir et peut-être rendre des services.

En attendant, je n'ai plus de fièvre et je jouis d'un très bon appétit, ce qui est assurément l'indice d'une bonne santé; à l'hôpital Gama, la chère est aussi abondante que variée, et cependant je suis à ce qu'on appelle le « petit régime ».

Toul, 31 mai 1916.

J'ai appris hier une nouvelle qui m'a été fort désagréable : mon régiment, le 286e, n'existe plus, il a été dissous. Le 1er bataillon passe au 1er régiment de la brigade (le 252e), et le 2e bataillon, le mien, au 3e régiment (le 339e), qui devient le 2e de la brigade. Dans les brigades de réserve désormais, au lieu de 3 régiments à 2 bataillons, il y aura 2 régiments à 3 bataillons : c'est là une mesure générale. Le Ministre de la guerre a dû avoir des raisons sérieuses pour opérer cette modification dans la composition des brigades et des régiments : à vrai dire, je ne les devine pas et je les ignore encore. Que va devenir notre colonel qui commandait le régiment avec une grande distinction, pour qui j'avais une respectueuse et affectueuse confiance? Que deviendrai-je moi-même, quand je rentrerai au dépôt, après ma convalescence? Je ne le sais, mais je compte rejoindre mon ancien bataillon dans son nouveau régiment. Je saurai bientôt ce que le sort me réserve.

Toul, 2 juin 1916.

J'ai la permission de sortir et de me promener dans la cour et sous les ombrages de l'hôpital : j'en use volontiers. Être enfermé dans une chambre, en cette saison, même prenant toutes ses aises et assis dans un bon fauteuil, manque un peu d'agrément. La vie en plein air, que je mène depuis de longs mois, est une habitude devenue une seconde nature, et la reprendre sera un plaisir véritable.

Toul, 4 juin 1916.

Les Boches ont tout à l'heure bombardé Toul à grand fracas : à midi 30, leurs avions ont laissé tomber des bombes qui ont fait assez de dégât : il y a eu surtout et malheureusement plusieurs victimes, quelques tués ou blessés. Les habitants de Toul sont trop curieux : ils n'ont point voulu se mettre ou rester dans les abris préparés à leur intention pour de semblables circonstances, et il leur en a coûté cher. Venir dans un hôpital pour se faire soigner et y être bombardé, c'est là un bizarre contraste

à signaler : je dis aussi tout de suite que l'hôpital Gama a été épargné. Les incursions des avions boches au-dessus de Toul ne sont pas nombreuses : le hasard a voulu me faire assister à un de leurs exploits retentissants.

Cet événement sensationnel me fait oublier de parler de ma santé, dont vous voulez bien me demander des nouvelles fréquentes : elle s'améliore tous les jours et j'entrerai bientôt en convalescence.

Toul, 9 juin 1916

La commission des congés, à laquelle j'ai été présenté, vient de m'accorder un congé de convalescence d'un mois et je vais partir pour Marseille, où je serai très heureux de vous revoir et d'achever ma guérison. L'hôpital Gama ne pourra que me laisser un bon souvenir : j'y ai reçu les meilleurs soins très empressés.

Le capitaine Jeanbernat est venu le 11 juin 1916 passer un mois de convalescence à Marseille.

Il a rejoint ensuite le dépôt de son régiment, au Puy.

Le Puy, 17 juillet 1916.

La bonne ville du Puy a été revue par moi volontiers : j'y ai retrouvé les souvenirs des premiers jours de la mobilisation et de mes débuts dans la vie d'officier.

Je ne suis encore affecté à aucune compagnie : j'attends avec impatience le retour du commandant du dépôt, qui est absent, pour savoir ce que je vais devenir. J'emploie agréablement mes loisirs à revoir les curiosités du Puy : la ville joliment située, aux monuments renommés et aux environs pittoresques, est intéressante, et je comprends facilement l'attrait qu'elle a pour les voyageurs, les touristes. Au temps présent, elle est très calme et peu visitée : ce n'est point le moment des voyages d'agrément.

Le Puy, 18 juillet 1916

J'espère pouvoir retourner à mon ancien bataillon, qui a été rattaché au 339e régiment d'infanterie, ce qui me ferait grandement plaisir.

Les choses ont suivi leur cours dans la capitale du Velay, depuis mon dernier séjour : seule l'animation de la ville n'est plus la même, les rues sont à peu près désertes; je n'y vois plus paisiblement circuler les troupeaux de vaches et de bœufs que j'y rencontrais jadis, les gardiens ne sont plus là pour les conduire. Dans les grandes villes on s'aperçoit moins du départ d'une bonne partie de la population masculine : a Marseille, le vide considérable a été comblé, et au dela, par l'afflux des étrangers qui s'y sont donné rendez-vous; dans les villes d'importance moyenne, comme le Puy, l'absence d'un grand nombre d'habitants, appelés par la guerre, se fait largement sentir.

Dans la journée, il fait très chaud, les nuits sont assez fraiches : je ne suis plus sur les rives bénies de la Méditerranée, et le climat du Velay est plus rude.

Le Puy, 20 juillet 1916.

En attendant mon départ pour le front, que je désire vivement, j'ai été affecté en qualité de capitaine adjudant-major : chargé en somme du service général du corps, je suis adjoint au chef de bataillon

commandant le dépôt. Mon service n'est pas très absorbant et me laisse beaucoup de temps libre : il me semble que je pourrais mieux faire ailleurs.

Le Puy, 22 juillet 1916.

J'ai fait ma demande d'affectation au 339e régiment d'infanterie, je ne sais la suite qui lui sera donnée. Le commandant du dépôt vient de me dire qu'il réfléchirait avant de la transmettre, parce qu'il pensait avoir besoin de moi. Je l'ai remercié de sa confiance et lui en suis reconnaissant, mais combien je préférerais aller reprendre tout de suite ma vie militaire sur le front!

Il est inutile de dire que ma blessure est entièrement guérie : sa cicatrisation est parfaite; je me sens en très bon état, très disposé à revenir à ma place devant l'ennemi.

Le Puy, 27 juillet 1916.

Le commandant du dépôt a transmis ma demande d'affectation au 339e.

Je remplis toujours la fonction peu chargée de capitaine adjudant-major : c'est un service assez intéressant en campagne, beaucoup moins à la caserne ; j'aime mieux cependant un tel emploi que le commandement d'une compagnie de dépôt. J'ai vraiment trop peu à faire, et, malgré tous mes efforts d'activité intellectuelle et physique, le temps me paraît long ; que la vie de dépôt est ennuyeuse !

Dans nos fréquentes et variées causeries entre officiers, — les officiers du reste ne sont pas nombreux et l'on ne pourra pas prétendre qu'ils encombrent le dépôt, — nous nous communiquons les nouvelles qui sont racontées. On parle beaucoup de l'entrée en guerre imminente de la Roumanie ; les Roumains se souviendraient avec raison que, malgré le mélange des races, dans leurs veines coule du sang latin et nous le prouveraient en devenant nos fidèles et solides alliés. Pourquoi ne se sont-ils pas déclarés plus tôt ? Parce que l'influence germanique sur eux, sur leur gouvernement, sur leur roi, est très forte. On dit aussi que l'Autriche aurait demandé la paix : dans son intérêt elle ne pourrait faire mieux, mais j'ai peur que l'Allemagne ne soit encore assez puissante pour peser sur l'indépendance de l'Autriche et imposer à sa complice la volonté de continuer la guerre. Voilà les bruits, fondés ou non,

qui vont de bouche en bouche et ont dû courir jusqu'à vous : leur persistance leur donne une apparence de vérité.

Le Puy, 10 août 1916.

Il n'y a rien de nouveau au sujet de mon affectation ; la réponse à ma demande ne saurait plus tarder, j'espère qu'elle sera favorable.

Ah! comme je connais bien le Puy et comme j'ai eu le temps de le reconnaître! la ville haute, la ville basse, n'ont plus rien de caché pour moi ; avec intérêt, j'ai revu ses monuments anciens et modernes, ses églises, ses rochers se dressant à pic au-dessus de la plaine. Je n'ai point manqué de faire le pèlerinage de Notre-Dame-de-France, dont la statue, coulée en bronze de canons pris jadis en Crimée, est un symbole particulièrement cher de la victoire attendue.

Le Puy, 17 août 1916.

Enfin, la demande transmise a été accueillie favorablement : je suis affecté au 339e régiment d'infan-

terie, auquel a été rattaché mon bataillon de l'ancien régiment dissous; je vais rentrer sans doute à ma compagnie et je ne saurais trop dire le plaisir que je ressens de la décision prise à mon égard. Je pars d'urgence, heureux d'obéir à des ordres qui doivent être promptement exécutés.

Le capitaine Jeanbernat a été affecté au 339e régiment d'infanterie le 16 août 1916.

18 août 1916

Je suis parti du Puy et me voici en route. Quel voyage! Quelle longueur de trajet! J'ai passé par Saint-Etienne, Roanne, Moulins, Nevers, Sens, Troyes, Saint-Dizier... J'approche du lieu de ma destination, où je ne serai pas parvenu sans peine, sans détour. En chemin, je renouvelle connaissance avec la pluie; je devais m'attendre à cette rencontre dans mon ancienne région retrouvée.

20 août 1916.

Mes pérégrinations ont touché à leur terme : après avoir suivi je ne sais combien de chemins de traverse, je suis arrivé au cantonnement de repos de mon régiment, qui se trouvait à l'endroit présumé. Le régiment est aujourd'hui aux tranchées, dont il va revenir.

La canonnade, que je connais bien, se fait entendre : c'est la canonnade habituelle, comme disent les communiqués.

Il ne pleut pas, du moins pour le moment, mais, toute la matinée, une épaisse couche de brouillard embrume le pays et ne se dissipe que vers le milieu du jour.

22 août 1916.

J'ai repris le commandement de mon ancienne compagnie, et je suis au comble de mes vœux.

Mon nouveau secteur est loin d'être calme : il me parait beaucoup plus agité que celui où je me

trouvais lorsque j'ai été blessé. Ce n'est pas la même position qu'à l'époque de mon départ forcé : le régiment ne pouvait pas rester indéfiniment à la même place...

27 août 1916.

J'ai été très content de retrouver mes excellents camarades et mes bons soldats, et je crois que, de leur côté, ils ont eu aussi de l'agrément à me revoir. Nous n'avons plus notre colonel, le colonel de Colbert, qui venait de la cavalerie et est rentré dans son arme ordinaire : je regrette son départ qui nous prive d'un chef excellent sous tous les rapports.

Nous faisons maintenant six jours de tranchée et six jours de repos. Le secteur est fort animé, il comprend beaucoup de troupes et ressemble à celui que nous occupions jadis en Champagne.

Le temps est ordinairement assez beau, chaud le jour et frais la nuit; ce matin toutefois, nous avons reçu une abondante ondée, dont l'eau filtrait entre les planches des baraques où nous cantonnons au repos. Nous allons aux tranchées, ce soir : pour recommencer mes opérations de ce genre, j'aurai un vilain temps.

29 août 1916

Le temps est très mauvais, en ce moment, avec de nombreux grains, averses subites et courtes : nous n'avons guère le loisir de nous en plaindre, parce que nous avons fort à faire. Les Boches marmitent sans se lasser : ce n'est que beaucoup de bruit pour peu de chose, nous n'avons que des pertes minimes et des dégâts légers. Le pays, où nous nous trouvons, est curieux, très inégal et accidenté, rempli partout de trous d'obus : on y voit les restes des grands combats livrés récemment, et il n'est pas près de retrouver sa tranquillité normale.

2 septembre 1916.

L'endroit que nous tenons a été célébré bien des fois par les communiqués, quand ils parlaient de la rive gauche de la Meuse. La lutte a été terrible dans cette contrée : à chaque pas, l'on rencontre des débris d'obus, des obus non éclatés ; le sol est labouré

de fer et de feu. Ici, tout a un nom sinistre : « Ravin de la Mort, Tournant de la Mort, Chemin de la Mort... » Ces désignations lugubres ne nous font pas frémir : est-ce un effet de l'habitude? J'aime mieux dire que notre fermeté nous prémunit contre les impressions noires.

*

4 septembre 1916.

Dans notre secteur, l'agitation de l'ennemi n'est plus aussi forte : son infanterie au moins reste calme, si son artillerie fait toujours preuve d'activité ; sauf quelques actions de détail sans importance, notre régiment est assez tranquille.

Sur notre gauche, le terrain porte le nom d'une cote fameuse, tellement convoitée par les Allemands qu'ils modifièrent leurs cartes au gré de leur désir, en changeant le nom pour paraître maîtres de la chose. Toute la région porte les grandes traces des actions célèbres qui s'y sont déroulées ces mois derniers. Que de trous d'obus, larges, profonds, énormes! Ils se touchent presque dans la terre remuée en tous sens : la ligne très nette formée en divers endroits par les tirs de barrage est restée visible. La nuit, les ruines d'une redoute abandonnée, qui fut

âprement disputée et enfin prise, sont éclairées par des fusées multicolores et des feux de Bengale, ne cessant de répandre leur lumière rayonnante... Un peu partout ont été établis des cimetières militaires, dont les tombes innombrables et bien soignées renferment les restes de ceux qui sont morts pour la patrie dans la longue guerre. Nos pertes actuellement sont faibles : depuis un certain temps, je n'ai eu seulement qu'un homme tué dans ma compagnie : pendant la dernière relève le malheureux a été écrasé par un obus tombé en pleine poitrine. Nous allons au repos dans un camp, qui est très en arrière des lignes et par conséquent à peu près à l'abri des canons, et nous logeons dans de grands baraquements confortables, tels que ceux déjà connus en Woevre. Les séjours aux tranchées sont longs, ils ne nuisent pas au bon état moral de nos hommes : la bravoure et l'endurance du soldat français sont sans limites.

La nomination du général Hindenburg au commandement suprême de l'armée allemande va peut-être mettre un terme à l'offensive boche dans notre région : on prétend qu'il s'y était toujours montré opposé. Du côté de la Somme, la bataille se prolonge et notre progression continue : ne nous plaignons pas des événements qui marchent bien pour nous et

dont, je crois, nous pouvons attendre la suite sans crainte.

6 septembre 1916.

A notre droite, la lutte a repris, hier, avec ardeur; aujourd'hui, sur toute la ligne, le calme est redevenu complet.

Les mouches, grosses et petites, ne nous laissent pas tranquilles : elles nous assaillent de tous les côtés et je me demande d'où elles peuvent venir en si grand nombre. La température lourde et chaude, qui nous accable, doit être la cause de cette invasion ennuyeuse : la pluie, dont le ciel très sombre présage le retour prochain, suffira-t-elle pour nous débarrasser de ces insectes importuns?

10 septembre 1916.

La bataille de la Somme tourne en notre faveur, mais elle nous coûte cher : nous progressons au prix de pertes très grandes...

La vie reprend ici le cours monotone auquel nous

ne sommes que trop habitués. Le pays est moins plaisant que la Lorraine, la Woevre : la nature y est différente; nous ne voyons plus les sites agréables dont nous jouissions là-bas, les bois pleins de fraîcheur, les coteaux verdoyants qui donnaient à la contrée un charme singulier. Il faut dire que notre région actuelle est tout entière ravagée, détruite, n'offre plus que les grandes lignes d'un paysage dévasté; il est à croire que, jamais et nulle part jusqu'à présent, les Allemands n'ont fait un aussi grand effort, n'ont déversé autant d'obus de toutes sortes.

18 septembre 1916.

Nous venons de recevoir le communiqué annonçant la prise d'une tranchée allemande sur notre droite. C'est encore par les communiqués que nous arrivent, ainsi qu'au pays tout entier, les nouvelles les plus sûres et les plus précises; ils nous renseignent sur les événements qui se produisent même dans notre voisinage : le champ de bataille est immense, nous ne pouvons en voir qu'une faible partie... Nous nous félicitons de la prise de cette tranchée, où il y avait des mitrailleuses gênant considérablement nos

opérations; à une récente relève, un officier de ma compagnie, le lieutenant de Fraix, avait eu une bonne chance : l'ordonnance, qui marchait derrière lui, a eu la main traversée par une balle, tandis que lui-même avait sa lampe électrique brisée dans sa vareuse; la balle, au bout de sa course, n'était pas allée plus loin.

Il pleut à seaux; nous marchons dans une boue qui ressemble étrangement à celle de la Woevre : nous croyions que le changement de secteur nous en affranchirait, nous sommes persuadés maintenant de la retrouver partout, sur tous les points du front où la destinée nous conduira. L'on doit reconnaitre que les routes sont bien entretenues, mieux qu'ailleurs : les nombreux véhicules, plus ou moins suspendus, qui les suivent, y nécessitent des soins particuliers. Les routes, les grandes routes, étant d'ordinaire occupées par des voitures de toutes espèces et faisant de longs tours et détours, les fantassins utilisent de préférence les pistes en terre glaise, tant battues et rebattues qu'ils ont l'ennui d'y glisser comme sur du verre. Les chevaux, non plus, ne pensent pas grand bien de ces chemins insidieux : je n'ai cependant aucun reproche à faire à mon cheval, qui se conduit et se tient d'une manière digne d'éloges dans les conjonctures les plus difficiles.

25 septembre 1916.

Parmi nous sont des artistes de mérite qui emploient leurs loisirs à l'exercice de leur art.

Ce sont des chanteurs qui par leurs chants, chansons et chansonnettes, — je me sers exprès des trois termes qui n'expriment pas du tout la même chose, — distraient et amusent les soldats au repos.

Ce sont des peintres, et non pas les premiers venus : l'un d'eux, H. P..., a été admis au Salon des Artistes français ; il dessine et peint à ravir de jolies petites aquarelles donnant des points de vue intéressants du front : c'est la lune éclairant un paysage ruiné, un vrai paysage lunaire, ce sont des fusées de toutes couleurs illuminant la nuit, ou encore des effets saisissants d'eau et de boue. Je me fais un plaisir de vous envoyer quelques-unes de ces aquarelles : elles vous représenteront les sites déserts, que la nature a faits si tristes et que les hommes de ce temps ont achevé de désoler.

4 octobre 1916

Quand, le soir, allant à la relève, nous traversons un de ces villages ravagés, sur lesquels s'est acharnée la rage des obus, quand nous passons devant les ruines amoncelées, les pans de murs branlants qui seuls restent encore debout, nous ne pouvons nous garder d'une impression de tristesse infinie. La lune, de sa lueur blafarde, ou les fusées, de leur éclat coloré, éclairent le spectacle lamentable et lui donnent un relief fantastique. La mélancolie, qui vient de la vue des choses détruites et de la pensée des souffrances des pauvres gens dont ces choses étaient les seuls biens, ne nous décourage pas : nous n'en sommes que plus résolus à faire expier aux Barbares le mal infernal qu'ils ont fait inutilement. La guerre est longue, la vie dure : nous acceptons tout de grand cœur pour obliger l'ennemi féroce à la grande réparation.

11 octobre 1916.

La pluie a cessé de tomber et le soleil va sécher la terre : le sol est saturé d'eau ; sous les rayons

ardents, il laisse échapper une vapeur s'élevant en mince couche de brume. Le soleil vient heureusement réparer les désordres de la pluie, sinon nous aurions à souffrir de l'inondation en permanence; il fait manœuvrer ses pompes puissantes, et l'eau s'avoue vaincue devant sa force souveraine. Perpétuellement nous sommes les témoins de la lutte entre l'eau et le feu : l'équilibre parfois dérangé se rétablit bientôt, la nature maternelle y pourvoit.

Les nuits de pleine lune dans le ciel clair, nos tranchées sont tranquilles : alors, les Boches ne se hasardent pas à sortir des leurs et à tenter un coup de main contre les nôtres : hier et avant-hier, la lune brillait dans le ciel très pur et montait bonne garde avec nous. Mais, le plus souvent, le brouillard épais se forme et nous invite à une vigilance sévère : les Boches, qui aiment à agir dans l'ombre, pourraient profiter de l'obscurité pour tenter une mauvaise action.

18 octobre 1916

J'ai encore l'agrément de vous envoyer quelques aquarelles de notre peintre attitré : le paysage a été réellement vu, senti et bien reproduit. Je crois que

ces dessins valent mieux que des vues photographiques : ils ne sont pas plus exacts, ils donnent des objets une impression plus forte. H. P... peint de vrais petits tableaux de guerre : regardez, je vous prie, celui qui représente deux guetteurs dans une tranchée, inspectant l'horizon, par un beau ciel, et, au-dessus d'eux, un arbre dépouillé de ses feuilles, soutenant un fil de téléphone ; vous éprouverez la réelle sensation d'un petit coin du front.

Le téléphone, qui nous est si utile et si commode, qui, rapide et fidèle, nous donne une si grande sécurité, étend ses fils partout, dans tous les sens, accrochés à un arbre, à un de ces bouts de bois que l'on voit plantés le long des boyaux...

25 octobre 1916.

Actuellement au repos, nous n'entendons que de très loin le bruit de la canonnade, qui ne diminue pas. Je profite de nos jours de relâche pour me perfectionner dans l'art de l'équitation, qui ne m'a pas encore livré tous ses secrets. Quelques progrès me restent à faire pour devenir un cavalier parfait : on me dit cependant que je fais bonne figure en selle. Mon cheval est beau, grand ; il a le seul défaut d'être

un peu ombrageux : depuis longtemps sur le front, il devrait avoir une habitude suffisante du bruit du canon ou du ronflement des moteurs d'avions et d'automobiles...

Les journaux, que nous lisons avec avidité, n'apportent pas toujours de bonnes nouvelles : l'horizon s'est assombri du côté de l'Orient, la Roumanie envahie a subi une grande défaite. Il est malheureux de constater que tous les petits peuples, Belgique, Serbie, Monténégro, Roumanie, nous ayant donné leur appui, ont été les victimes de la conquête allemande. Sans doute, plus petits ils étaient plus faciles à vaincre que d'autres ; mais nous, leurs grands alliés, comment ne pouvons-nous pas nous arranger pour sauver ces vaillantes nations, pour empêcher les Boches de remporter des victoires qui remontent leur moral affaibli ?

Ne restons pas sous cette mauvaise impression et disons que nous venons, ce matin, d'avoir le plaisir d'apprendre la reprise du village et du fort de Douaumont : c'est un beau succès, qui nous consolera un peu de notre échec en Orient ; nous aurions été bien plus contents si, sur tous les fronts à la fois, nous avions appris les victoires espérées.

28 octobre 1916.

Notre qualité de militaire ne fait pas obstacle à l'accomplissement de notre devoir de bon citoyen : un emprunt national est en cours de souscription, et, sur le conseil de leur colonel, un peu à titre d'exemple pour leurs hommes, les officiers ont patriotiquement souscrit à cet emprunt. L'argent, a-t-on dit, est le nerf de la guerre : prêtons donc le nôtre à l'Etat, dans la mesure de nos moyens, en souhaitant qu'il soit bien employé.

Que vous dirai-je de la température, si ce n'est qu'elle est toujours soumise aux mêmes variations tour à tour et brusquement, le soleil nous envoie ses bons rayons et la pluie nous verse ses désagréables ondées; les jours sombres l'emportent sur tous les autres jours. Le soleil n'a plus la force de sécher la boue, la boue atroce, dans laquelle, en marchant, nous entrons jusqu'aux genoux : hâtons-nous d'en rire pour ne pas être obligés d'en gémir... L'enlisement dans cette boue gluante produit parfois un effet comique : l'état de l'homme qui s'enfonce dans la boue, comme il n'est pas ici dangereux, est parfaite-

ment ridicule, aux yeux du spectateur qui a le privilège d'être sur la terre ferme. Quand nous nous plaignions jadis dans les villes de ce liquide épais et grisâtre qui éclaboussait nos vêtements et ternissait nos chaussures, nous ne connaissions pas la vraie boue, la boue des tranchées : aucune autre ne peut lui être comparée.

2 novembre 1916

Les tombes de nos camarades morts sont, aujourd'hui surtout, l'objet de nos soins particuliers : les soldats, avec une pieuse ardeur, les ornent de verdure, y apportent leurs souvenirs et leurs prières. Nombreuses et touchantes sont ces tombes, tantôt isolées, tantôt réunies en un petit cimetière. N'est-il pas juste de les honorer, ces héros la plupart inconnus, qui ont payé de leur vie la victoire future? Je vous assure que les officiers n'ont pas besoin d'inviter ou d'exhorter les hommes à la dévotion envers les morts : tous, nous la pratiquons de pleine volonté, de cœur unanime.

5 novembre 1916

La nouvelle du grand succès de Vaux vient de nous parvenir : la supériorité de l'artillerie française a préparé la victoire et l'infanterie a fait le reste...

Le temps est toujours pluvieux et la boue augmente dans des proportions extraordinaires : si je ne craignais de trop dire, j'écrirais que l'on nage dans la boue.

Je ne me ressens plus de ma blessure, définitivement cicatrisée : les variations de la température la rendaient jusqu'à présent encore sensible, un peu douloureuse ; maintenant, c'est bien fini, il ne m'en reste qu'un mauvais souvenir.

En face et à petite distance des Boches, notre secteur est essentiellement tranquille : tous les moyens sont employés pour occuper et distraire les hommes qui pourraient subir l'effet déprimant d'un calme assoupissant. C'est à Verdun, autour des forts de Verdun, que l'action est dure, opiniâtre : le succès s'affirme tous les jours davantage et, si nous ne pouvons y contribuer directement, nous prenons une part fervente à la joie française.

10 novembre 1916

Le commandant Campestre du 255ᵉ, que je viens de rencontrer, est resté aussi vert, aussi solide qu'en 1911, à l'époque lointaine où il instruisait le bataillon des élèves-officiers à Aix. Nous avons rappelé nos souvenirs d'antan, et, comme je le remerciais de nous avoir donné jadis de si excellentes leçons, il était assez aimable pour me répondre qu'il était fier de ses bons élèves devenus de bons officiers. Que les temps sont changés!... Dans cette année qui nous paraît si reculée, la petite guerre inoffensive était l'objet de nos exercices de service en campagne : aujourd'hui, c'est l'autre, la grande guerre, que nous faisons... Sur les champs de bataille, nous avons laissé déjà, tués à l'ennemi, plusieurs de nos chers camarades, qui sont vaillamment morts pour la France : leur souvenir n'est pas oublié, et leurs noms restent gravés dans nos cœurs reconnaissants.

Et voici que la boue, dont je parle si souvent parce qu'elle est toujours là, nous enveloppant et nous éclaboussant sans cesse, a eu les honneurs du communiqué : dans le compte rendu de la prise d'Ablain-

court, on lit que les hommes ressemblaient à des blocs de boue : l'image est vraie et nous pouvons en certifier l'exactitude. La gelée, et je crois qu'elle ne va pas tarder, en la séchant, est seule capable de nous défendre contre la boue.

14 novembre 1916

Nous désirions le froid, la gelée, et, contraire à nos vœux, la pluie est survenue avec un brouillard intense.

Des permissionnaires, revenant des régions du Midi, nous font un tableau enchanteur de ces contrées heureuses : le soleil magnifique luit, chaque jour, dans un ciel inaltérable, au-dessus d'une terre verdoyante et fleurie, sur une mer sans rides ; il n'en est pas ainsi dans nos parages infortunés, où la pluie et le brouillard se montrent presque tous les jours. Il faut prendre les pays tels que la nature les a faits : à quoi servirait-il de nous plaindre ?... J'ai bien envie, cependant, de revoir les beaux pays du soleil, et j'aime à penser que, les événements marchant toujours de la manière souhaitée, une permission prochaine fournira le moyen de me satisfaire.

16 novembre 1916

On se prépare à se garantir de l'hiver : les hommes ont reçu une ample provision de couvertures, tricots, peaux de mouton, chaussures ; l'intendance a bien fait les choses et surtout au moment opportun : l'abondante distribution de vêtements chauds a justement précédé la saison rigoureuse. A toute époque et particulièrement à celle des grands froids, il faut veiller à l'état sanitaire des troupes et je puis dire que la santé des soldats est excellente. Leur état moral aussi est parfait : nos hommes ont confiance dans leurs chefs : ils attendent patiemment le jour que l'ordre sera donné d'avancer, avec le plus de chances et le moins de sacrifices possibles.

Le régime d'un ou deux jours par semaine sans viande vient d'être établi dans toute la France, à ce que l'on rapporte : que n'est-il pas appliqué sur le front ! Nous continuons, en effet, à être rassasiés de viande et ne demanderions pas mieux que d'en être privés de temps en temps. L'approvisionnement en viande est très utile, la viande est un aliment très

nourrissant, très substantiel, — c'est entendu, — mais quelques légumes feraient davantage notre affaire. Le riz est bien distribué en abondance : l'excès de sa quantité ou les défauts de sa préparation nous en ont donné aussi la satiété... Le ravitaillement en légumes doit être très difficile pour ne pas pouvoir contenter un désir qui réunit tous les suffrages.

19 novembre 1916

L'été de la Saint-Martin ne nous reste pas inconnu : si la pluie et même la neige apparaissent assez souvent, le soleil veut bien parfois se faire voir : aujourd'hui, le temps, quoiqu'un peu froid, est agréable. Je parle maintes fois du temps, de ses variations, de ses caprices... Sera-t-il beau? Sera-t-il mauvais? Telle est l'éternelle question que nous nous posons chaque jour. Ne croyez pas que cette question soit de pur agrément ; non, le temps a une influence considérable sur les affaires en cours, et aussi sur le caractère des hommes : une opération peut être contrariée, compromise par le mauvais temps, ce que nous avons, plus d'une fois, fâcheusement éprouvé ; et, quand le temps est affreux,

comme il l'est plus souvent que nous ne le voudrions, les hommes sont tristes, grognons, n'obéissent, semble-t-il, qu'avec regret; le beau temps les met en bonne humeur, les rend tout disposés à faire ce qui leur est demandé.

Le froid n'a pas été assez sec pour avoir raison de la boue... Il y avait de la boue en Woëvre, épaisse, visqueuse, non pas autant que dans notre région actuelle, où elle est plus liquide peut-être : nous avons le loisir et le moyen d'en faire une étude qui n'est point superficielle...

Nous portons, maintenant, dans le service des tranchées, de grandes bottes, commodes, chaudes; ce n'est pas bien facile d'arriver à nos tranchées : le paysage est dévasté, et nous n'avons pour voies de communication que les pistes d'ordinaire transformées en fondrières.

25 novembre 1916.

Le temps est froid avec un brouillard, comme l'on dit, à couper au couteau; on ne voit pas à quelques mètres devant soi. Nous pouvons nous promener à la face des Boches sans être vus; mais certaines précautions sont utiles à prendre : ils sont assez fins

pour nous deviner, s'ils ne nous aperçoivent pas, nous envoyer quelques balles ou nous faire lancer quelques obus.

2 décembre 1916

La situation calme, très calme, n'est pas changée. Je vais partir en permission et avoir le bonheur de vous revoir. Avec plaisir je retrouverai les vivifiants rayons du soleil de la Provence, qui nous manquent dans notre région. Pauvre soleil du Nord, qu'il est pale, blafard...! Et cependant nous le bénissons quand il daigne ne pas se cacher.

Le capitaine Jeanbernat est venu passer à Marseille le temps d'une permission au mois de décembre 1916.

18 décembre 1916

Apres un excellent et rapide voyage, je suis rentré à mon poste, le cœur plein des jours heureux

passés auprès de vous, les yeux remplis du magnifique paysage ensoleillé, à peine entrevu et déjà reperdu. J'ai retrouvé ici la pluie, la brume, le climat vilain, que l'habitude seule nous rend supportables.

Tout était en bon ordre dans ma compagnie. Le secteur m'a paru plus agité que lors de mon départ : la nervosité consécutive à de récents combats s'y fait sentir.

25 décembre 1916.

La nuit de Noël a été très belle : il y manquait seulement les flocons de neige traditionnels.

Au repos dans un petit village, au fond d'une jolie vallée, — l'endroit n'a pas été bombardé outre mesure, — nous avons assisté à la messe de minuit. L'église, brillamment éclairée, était remplie de soldats attentifs, dont plusieurs chantèrent de pieux noëls. La cérémonie, dans sa simplicité, était profondément émouvante. On ne saurait assez louer la douceur de cette messe, dans le calme de la nuit sombre ; les canons se taisaient, les fusils ne tiraient pas, un grand silence s'étendait sur les hommes et sur les choses. Il semblait que, selon un accord tacite,

de part et d'autre, la bataille s'était arrêtée : ce fut la véritable treve de Dieu.

27 décembre 1916.

A l'intérieur du pays on fait de grandes économies d'éclairage : je me souviens avoir ouï dire que ces économies étaient obligatoires. Sur le front, il n'en est point ainsi : les villages, les malheureux villages évacués où nous nous reposons, n'ont jamais joui d'une aussi brillante lumière : l'éclairage électrique y a été installé et les plus sombres recoins en sont illuminés.

Nous sommes actuellement assez occupés, et notre calme ordinaire pourrait bien être interrompu…

28 decembre 1916

A cette fin d'année, ma pensée se porte particulièrement vers vous, avec qui j'avais le bonheur de me trouver l'an dernier à pareille époque : moins heureux cette année, je demeure toujours du meilleur de mon cœur avec vous.

L'on prétend qu'au terme d'une année l'on doit se

remémorer les faits accomplis et la conduite tenue. L'année 1916, qui sera justement appelée l'année de Verdun, a ruiné les espérances des Allemands, a démontré l'inutilité de leurs efforts multipliés. Nous avons résisté : quand avancerons-nous? C'est le secret de l'an 1917. Nous avons fait ce que nous avons pu, nous souhaitons pouvoir faire davantage.

1917

2 janvier 1917

L'année nouvelle a commencé par un violent bombardement : les Boches ont lancé quantité d'obus ; nous leur avons fait la réponse convenable.

Les derniers jours de 1916 avaient été marqués par une activité sensible. Nous venons d'avoir une alerte assez vive : les Allemands ont tenté un coup de main sur ma compagnie aux tranchées ; ils ont attaqué notre tranchée qui était, ainsi qu'à l'ordinaire, sur ses gardes ; leur assaut à coups de fusils et de grenades a été repoussé et ils sont partis aussi vite qu'ils étaient arrivés, ne nous laissant pas le temps de les reconduire comme nous l'aurions désiré. Malheureusement, nous avons eu cinq ou six hommes blessés... Nous redoublons de vigilance et nous espérons rendre aux Boches leur visite avec un tout autre succès que celui qu'ils ont essayé vainement de remporter sur nous. Le communiqué du 28 décembre,

23 heures, a relaté exactement le fait dont je viens de vous parler. Aujourd'hui, le calme est rétabli.

4 janvier 1917

Nous avons passé par des jours agités : l'incursion, que les Boches ont tentée chez nous, a été infructueuse et n'a laissé aux hommes que le désir d'une prompte riposte. J'ai eu le regret de perdre mon adjudant, qui n'a pas survécu à la blessure qu'il avait reçue dans cette affaire : ce m'est très pénible d'être privé d'un parfait sous-officier, auquel je tenais beaucoup.

Il neige abondamment, en ce moment : sous le suaire qui le couvre, le paysage est encore plus triste, plus désolé. La température me semble plus dure que celle de l'hiver de l'année dernière ; il fait un froid, un froid terrible ; si, en faisant sa toilette, on laisse tomber de l'eau, elle gèle tout de suite; l'encre se glace dans les encriers et dans les stylographes, et j'ai été obligé de faire dégeler mon porte-plume à réservoir pour vous écrire. Malgré ce froid rigoureux, contre lequel nous prenons toutes les défenses utiles, nous allons très bien : la gelée est préférée à la pluie et à la boue; mais gare au dégel!

Nous retrouverons alors nos anciennes connaissances, et dans quelle mesure! Les hommes, les chevaux glissent à plaisir sur le sol glacé : les bottes ont beau être ferrées à glace et les sabots garnis de crampons, gens et bêtes s'aplatissent plus souvent qu'ils n'en auraient l'intention.

15 janvier 1917.

Et nous nous chauffons comme nous pouvons le faire, d'ailleurs très confortablement, autour d'un bon poêle, que le feu ardent rougit. Quel froid, mon Dieu! Nous risquons d'être transformés en glaçons : tout gèle, tout se glace, nous sommes absolument transis.

L'hiver déploie autour de nous sa magnificence glacée : la grande forêt qui nous environne, qui a mérité le beau nom de « Thermopyles de la France », est superbe à voir par ces temps de frimas : les grands arbres dépouillés, avec leurs branches pendantes chargées de neige et de givre, se profilent à l'infini sur l'horizon pâle, et très loin, sans limites, s'étend le grand manteau blanc. Le canon a fait de larges trouées, la forêt éternelle subsiste...

Je lisais tout à l'heure, dans une revue, la confé-

rence que M. André Lichtenberger, écrivain distingué et orateur élégant, a faite récemment à Marseille. Les livres, les bons livres, qui récréent l'esprit et le cœur, nous font un peu défaut, et c'est une privation dont pour ma part je ressens tout le poids. Les journaux en grand nombre continuent à nous parvenir; ils sont achetés sur place ou reçus par des abonnés; la vigilante censure les rend moins intéressants que s'ils avaient la liberté de parler à leur aise de toute chose : elle a pourtant raison de les empêcher de répandre des nouvelles inutiles ou nuisibles et de rivaliser entre eux d'invention afin de paraître chacun le mieux informé... Vous pouvez remarquer que nous ne nous privons pas dans nos tranchées de l'agrément de faire des réflexions marquées au coin du plus louable bon sens. Ce n'est pas dire que nos réflexions ou nos conversations soient toujours orientées vers des sujets aussi sérieux : quand nos travaux nous donnent du loisir, que les événements ont une belle et encourageante allure, la bonne humeur, la gaieté reprennent leurs droits; nous savons sourire, rire de bon cœur, et nous laisser volontiers aller aux caprices de notre fantaisie amusée.

25 janvier 1917.

La vague de froid persiste dans toute sa rigueur. Le vin lui-même, *horresco referens*, le vin, en argot « le pinard », gèle dans les bouteilles; les hommes seraient désolés s'ils ne parvenaient pas à dégeler la boisson qu'ils aiment par-dessus tout : je me hâte de vous rassurer, c'est pour eux un jeu d'enfant, et ils ne s'effrayent pas pour si peu. Ce matin, dans la cabane humide que j'habite, j'ai retrouvé mes bottes collées au plancher par une couche de glace et l'aide d'un couteau a été nécessaire pour les détacher du sol. Je suis bien aise de porter la moustache très courte : mes camarades, qui l'ont plus longue, sont soumis au désagrément de sentir s'y accrocher de petits glaçons. Le froid sec a durci la neige : aussi que de glissades plus ou moins volontaires! On tombe, on se relève, et on ne tient pas grand compte de légères chutes inévitables

La forêt voisine renferme beaucoup de gibier : les grives volètent de tous les côtés et viennent par bandes se poser devant nous, les perdrix aussi abondent. Les plaisirs de la chasse nous sont interdits :

si nous pouvions en user, ce serait au grand profit de nos repas.

Des oiseaux sinistres, les corbeaux, au vol lourd et au cri rauque, nous sont odieux : ils tournoient en rangs pressés au-dessus de nos têtes, cherchant dans la plaine ou dans la forêt l'affreuse pitance qu'ils préfèrent ; nous éprouvons un insurmontable sentiment de dégoût, quand nous les voyons au loin fondre, à l'endroit de leur choix, sur une proie convoitée, sur le cadavre d'un cheval, sans doute... Mais, lorsque nous pensons qu'ils s'abattent peut-être sur d'autres restes, restes sacrés, et que nous ne pouvons les écarter de leur lugubre festin, nous détournons les yeux et nous sommes pris d'une immense pitié.

2 février 1917.

Le 2 février est la fête de la Chandeleur, la fête des petites chandelles vertes allumées, à Marseille, en l'honneur de la Vierge, selon l'usage antique... Une tradition provençale prétend que le temps de ce jour-là ne varie guère pendant quarante jours ; si le pronostic est vrai aussi dans notre région, il faudra nous résigner encore longtemps au froid rigoureux : la température n'est pas devenue plus douce. La

santé générale est toujours excellente : le plus grand mal dont on souffre est l'onglée, il est très cuisant.

6 février 1917.

Notre secteur actuellement tranquille nous permettrait de jouir du silence reposant de la nature, si la saison n'était pas aussi froide Au fond d'un ravin boisé, bien abrité de la bise, nous nous efforçons de recueillir la chaleur du soleil qui brille, même avec éclat, mais qui est trop ménager de son ardeur. Nous préférons la chaleur naturelle de l'astre du jour à toute autre, dont nous ne nous privons pas au surplus, jetant à profusion dans nos poêles ou dans nos cheminées de campagne le bois fourni par la forêt généreuse.

12 février 1917.

Il fait moins froid : la température très basse manquait de charme, et nous sommes contents de voir remonter nos thermomètres.

Les hommes se conduisent bien : rien ne les décourage, ni la longueur de la guerre, ni la présence

continuelle du danger, ni les rigueurs de la saison : ils tiendront jusqu'au bout... Il est intéressant de causer avec eux, de les interroger, de demander leurs impressions, de découvrir leurs idées : tous, à de très rares exceptions près, sont de braves gens qui voudraient bien rentrer au pays le plus tôt possible, revoir la femme, les enfants, les vieux parents : et cependant ils comprennent que, pour éviter le recommencement de cette guerre terrible, il faut lutter encore et vaincre tout à fait l'ennemi. Qu'on ne leur parle pas de la paix blanche! Ils penseraient, s'ils ne savaient pas le dire comme le disait un jour le général Malleterre, que ce serait la paix noire... « Comment! s'être donné une si grande peine, et laisser les Boches, qui ont commis tant de crimes, revenir tranquillement chez eux! Sans doute il y aura encore des pertes, surtout des pertes douloureuses d'hommes, à subir, mais il vaut mieux en finir une fois pour toutes avec l'Allemand exécré. » N'est-ce pas que voilà un raisonnement très simple et très juste? Ces hommes, je vous le dis, sont admirables. C'est un devoir pour nous, leurs officiers, de proclamer leurs qualités de courage réfléchi, d'endurance raisonnée. Nous avons avantage à fréquenter des gens de cœur haut et loyal, et je crois bien qu'ils nous rendent en affectueuse estime ce que

nous leur donnons en intérêt bien entendu, et, — je me plais à le dire, — aussi en affection. Tous les hommes, c'est vrai, ne sont pas de la même trempe, n'ont pas l'âme aussi vigoureuse : il peut y avoir des soldats qui ne connaissent pas les sentiments élevés, le plus grand nombre les éprouvent et y conforment leur conduite. S'il en était autrement, si la généralité des hommes ne pensait pas ainsi que je vous l'écris, comment expliquer cette tenue merveilleuse du front, prélude assuré de la victoire en marche? Voyez au reste les officiers que vous connaissez, informez-vous auprès d'eux, tous diront comme moi, tous répéteront : nos soldats sont admirables.

15 février 1917.

Sensiblement le froid diminue, et nous allons presque le regretter : souvent l'homme varie... Et ne croyez point à un caprice de notre part : le froid moindre amène le dégel, et le dégel nous rend la boue, la boue hideuse, que je vous ai assez souvent décrite pour ne pas donner encore la longue liste de ses méfaits. Soyons raisonnables et supportons notre sort : allons reprendre nos grandes bottes et en avant dans la boue...

21 février 1917.

Retournés aux tranchées, après les jours de repos, nous venons remplacer la compagnie qui nous a précédés et nous succédera à son tour; c'est un cercle sans fin dont nous ne sortons pas. La surveillance doit être sévèrement observée, et nous veillons toujours avec une attention soutenue; les Boches, en face, pourraient être capables de quelque mauvaise pensée contre nous.

Le chef, ayant la direction et la responsabilité de la tranchée, subit une tension d'esprit qui, à la longue, est assez dure : il doit voir tout, se rendre compte de tout, et le moindre incident ne peut être négligé par lui. Dans ma compagnie, je suis entouré d'excellents officiers et sous-officiers, et la bonne volonté des hommes est parfaite, ce qui rend plus simple l'exercice du commandement... Mais que la guerre de position est donc longue, ennuyeuse, pénible! A quand la guerre de mouvement, où excelle le soldat français?

1er mars 1917.

Les variations du mois de mars en signalent le début : nous sommes exposés aux atteintes diverses d'un temps fantasque. La neige n'a pas dit son dernier mot, et quelques flocons, poudrant le sol d'une mince couche, viennent nous dire, si nous l'avions oublié, que l'hiver dure encore. Les grands froids sont passés, je le désire, car, malgré nos chauds vêtements, quoique le bois et le charbon aient été largement employés à produire une chaleur nécessaire, nous avons eu à souffrir de la rigueur de la température. Cette souffrance, ou plutôt ce grand désagrément, a été ressenti surtout par les Méridionaux, qui ne connaissent l'hiver que comme un automne plus âpre. Que d'années sans neige dans le Midi, et, pendant la saison froide, que de jours illuminés par le soleil, qui les éclaire et réchauffe tout à la fois! Il me sera bientôt permis de revoir le ciel d'un bleu profond, la mer étincelante... Et la comparaison ne sera pas en faveur du soleil pâle, du ciel nuageux, de la campagne brumeuse que je vois aujourd'hui. Chacun trouve d'ordinaire son pays natal le plus beau du monde; les civils, réfugiés

ou évacués, que nous rencontrons, nous disent combien leur village est joli, plaisant; c'est un sentiment naturel, respectable, mais, si ces bonnes gens connaissaient d'autres pays, tels que ceux baignés par la mer d'azur, peut-être seraient-ils ébranlés dans l'attachement qu'ils portent au leur.

Le capitaine Jeanbernat est venu passer à Marseille le temps d'une permission au mois de mars 1917.

25 mars 1917.

Rentrant d'une agréable permission, dont je conserve le très bon souvenir, je suis arrivé à mon poste et je suis parti aussitôt pour les tranchées.

J'ai laissé le beau temps dans le Midi; je n'ai que la douceur de me le rappeler. Ici, il neige et le froid est vif : je n'ai trouvé, même dans la température, aucun changement.

12 avril 1917

Les Anglais font de bon travail, en ce moment, et j'espère qu'ils ne vont pas s'arrêter dans leur mouvement en avant : nous attendons avec impatience les nouvelles d'une offensive importante.

17 avril 1917.

L'attaque anglaise se poursuit avec succès dans les environs d'Arras; une offensive française est déclenchée en même temps dans la vallée de l'Aisne : les deux armées alliées vont rivaliser d'ardeur.

19 avril 1917

D'heureuses nouvelles de la grande offensive sont annoncées : la progression s'accentue entre Soissons et Reims; un message téléphonique sommaire dit que, d'après le communiqué de cette nuit, on a fait plus de 17000 prisonniers, depuis le début de la bataille.

Nous nous attendions, pour notre part, à un grand mouvement prochain : nous en étions même sûrs et les journaux, malgré les blancs de la censure, le faisaient suffisamment comprendre aux moins avertis.

Les Allemands sont refoulés ; il ne s'agit pas pour eux du recul stratégique dont ils ont usé et abusé dans leurs communiqués, qu'ils n'oseront plus, je pense, soutenir, s'étant laissé prendre un si grand nombre de prisonniers. Il est étonnant que Saint-Quentin ne soit pas déjà en notre pouvoir, puisque la fameuse ligne Hindenburg, au delà de laquelle se retranchent les Boches, passe en arrière de cette ville... Je souhaite que le mauvais temps ne contrarie pas des opérations bien commencées : nous ne sommes pas très éloignés du lieu de la bataille, et nous avons un temps affreux ; la pluie, la neige, la grêle tombent sans cesse, et, s'il en est de même là où l'on se bat avec tant de violence, ce serait à croire que le « vieux Dieu allemand » tient à favoriser ses fidèles dans la mauvaise passe où ils se trouvent.

Devant nous, les Boches sont inactifs, immobiles, et ne paraissent pas pressés de prendre le chemin du retour. Nous devrons les aider à reculer, et la poursuite sera, je crois, terrible : à voir les crimes com-

mis, les ruines multipliées, les engins dissimulés et les mines semées un peu partout par l'ennemi, nos soldats éprouvent contre lui une haine farouche. On raconte que, dans les environs de Noyon, l'arrière-garde boche, qui évacuait la contrée, n'a pas été épargnée : la guerre est sauvage quelquefois, c'est triste à dire, mais rendre avec usure les coups criminels est peut-être le moyen d'en éviter la répétition. Où est la guerre loyale, chevaleresque d'autrefois? Chez les Alliés s'en retrouvent de nombreuses marques, ils font la guerre juste, nécessaire; chez les Boches, la guerre est joyeuse, comme a dit leur kronprinz, et le véritable plaisir est dans le massacre, la dévastation, qui n'ont pas de légitime excuse. C'est la guerre, disent-ils; non, c'est la terreur, c'est le crime qu'ils expieront tôt ou tard.

22 avril 1917

Et les nouvelles arrivent toujours bonnes, promettant des événements meilleurs encore. Nous assistons de loin, attentifs et émus, au grand mouvement . Le général Nivelle, l'un des héros de Verdun, le dirige ; il a l'estime des chefs qui connaissent sa valeur de commandement et son ardeur

combattive, des troupes qui l'ont vu à l'œuvre.

Que dire de notre secteur, à moins de répéter qu'il demeure tranquille, car je ne parle pas de quelques obus lancés à l'aventure, de quelques balles perdues? Quand donc la marche en avant sera-t-elle, pourra-t-elle être décidée sur tout le front, et ne pas se limiter à quelques points où se concentre l'action?

29 avril 1917.

L'on annonce que la grande offensive vient d'être arrêtée : pourquoi? C'est le secret du Ministre de la guerre qui a donné l'ordre d'arrêt. N'a-t-elle pas produit assez vite les résultats prévus? A-t-elle été la cause de pertes trop grandes et sans compensation? Je ne le sais pas, et le saurais-je, que je ne devrais point le dire. Mais combien nous regrettons tous l'inutilité d'un effort considérable, qui n'atteint pas le but tant désiré! Ce but était la décision de la guerre ou au moins la maîtrise gagnée, la direction des événements prise par nous. Et voilà que tout est à recommencer, et une déception de plus s'ajoute à nos nombreuses désillusions : peu importe, nous tenons haut le cœur; nous recommencerons, puisqu'il le faut, et, à la fin, nous forcerons bien la victoire...

5 mai 1917.

Sans se hâter, le printemps a fait son entrée charmante. Le paysage verdoie à vue d'œil : la chaleur et l'humidité s'unissent pour faire ouvrir les bourgeons des arbres et pousser l'herbe des prairies. Jolies et odorantes les violettes se montrent dans les bois et le muguet qui va fleurir découvre ses feuilles tendres. Ce pays, qui paraissait si triste, si désolé, maltraité à la fois par la nature et par la guerre, révèle maintenant une grâce inattendue : les horizons sont moins bas, les collines plus claires et la terre, qui a revêtu son manteau nouveau de feuilles et de fleurs, offre des aspects agréables.

12 mai 1917.

Le général Pétain a été nommé commandant en chef : nous avons tous grande confiance en lui ; les prochaines offensives seront sans doute plus fécondes en résultats que celle à laquelle nous venons d'assister, dont le début heureux nous avait rendus joyeux, dont l'arrêt brusque nous a laissés déçus et malcontents.

La pluie, qui tombe en ce moment, ferait bien de

verser son ondée sur les cerveaux des Russes, à qui une bonne douche ne pourrait que profiter. Les Russes ont mis leur pays en révolution, et, après avoir tout détruit, sont incapables de rien reconstruire. Quel désordre actuellement chez eux! Alors que la guerre contre les Allemands devrait les mettre provisoirement d'accord, ils sont plus désunis que jamais. Ces Russes, que d'espoirs ils avaient fait concevoir! Au début de la guerre, ils ont rendu de réels services, puis, ils ont passé par des alternatives répétées de succès et de revers, dues certainement au défaut d'organisation et à l'insuffisance du commandement. Et, à présent, le désordre est complet : s'ils continuent à se battre entre eux, comment lutteront-ils contre les Boches, comment rempliront-ils leurs devoirs d'alliés? Allons, je crois bien qu'une quatrième campagne d'hiver est à prévoir : la chance inespérée des Allemands fera durer la guerre.

Un message téléphoné de mon colonel m'annonce que je suis nommé capitaine à titre définitif.

Le capitaine Jeanbernat a été nommé capitaine à titre définitif à partir du 1er mai 1917, par décret du 6 mai 1917.

18 mai 1917.

Dans une lettre récente je vous faisais part de la très mauvaise impression donnée par les événements de Russie; je fais aujourd'hui mes excuses à l'armée russe ; elle parait se ressaisir et comprendre son devoir. Pourvu que cela dure... Je n'augure rien de bon des conseils de soldats et d'ouvriers, qui ont été institués chez notre grande alliée orientale : la politique n'est pas à sa place dans l'armee.

Puisque notre secteur nous laisse les loisirs du calme et les ennuis de l'attente, nous avons mis en cage, comme autrefois, une jolie nichée de grives, que nous cherchons à apprivoiser : c'est vous dire que nous pouvons nous livrer aux agréments de la vie rustique. Par moments, il nous semble que la guerre est bien loin : de grosses torpilles viennent alors nous ramener à la réalité. Les accidents sont rares : une plus grande attention des victimes pourrait les rendre moins fréquents encore.

1er juin 1917.

L'offensive manquée du mois d'avril a causé un mécontentement général, qui s'est traduit par des faits regrettables dans certains corps : on parle d'actes d'insubordination isolés. Le soldat est sujet à des états d'esprit très variables, et, quand il est la proie du cafard, — je crois vous avoir dit un jour ce que signifiait ce vilain mot, la chose d'ailleurs étant aussi vilaine que le mot, — il commet quelquefois de grosses fautes. Une mauvaise, une criminelle propagande contribue à lui faire croire qu'il est mal commandé, exposé inutilement au danger, trahi... Et, alors, la discipline indispensable lui pèse; dans un moment d'oubli, il ne lui obéit plus... Ce n'est que le cas d'une infime minorité, mais il y aura toujours trop de ces mauvais soldats, contre lesquels un rappel à l'ordre sévère s'impose. Comme il est dur à des Français d'avoir à sévir contre des Français, tandis que l'ennemi seul devrait être exposé à nos rigueurs!

8 juin 1917.

L'orage gronde : les éclairs brillent et les coups de tonnerre leur succèdent retentissants : la foudre vient de tomber à côté de mon abri... Qu'avons-nous fait au ciel pour qu'il prodigue ses feux, comme si nous n'avions pas assez de ceux des pauvres humains? Le spectacle était tout à l'heure magnifique : la nuit approchait, le firmament était éblouissant de lumière, la grande voix du tonnerre résonnait formidable... Une trombe d'eau a mis fin à l'illumination féerique.

15 juin 1917.

Notre nouveau commandant en chef, le général Pétain a dit : « Patience et ténacité, tout est la. » La formule est lapidaire et exacte.

Si les Russes avaient persisté à donner l'appui qu'ils devaient, la guerre, avec sa seule solution possible, la victoire, se serait terminée plus tôt : il n'y a plus maintenant a attendre grand'chose d'eux et il faut

savoir s'en passer. D'ailleurs, *primo avulso non deficit alter* : l'Amérique, reconnaissante du passé, vient apporter son aide puissante. Elle fournira, en plus d'abondance encore qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent, des armes, des munitions, des vivres, de l'argent, elle enverra surtout des hommes : des hommes, elle en aura tant qu'elle voudra, et elle les amènera, rapidement instruits, sur le front. Pour réaliser son œuvre, il lui faudra seulement du temps : un grand peuple pacifique, comme les États-Unis, n'improvise pas une armée de soldats combattants, sans une préparation assez longue, bien qu'intensive. La guerre n'est donc pas près de finir : elle finira quand les Américains seront en nombre à nos côtés; alors seulement, les Boches s'avoueront vaincus, écrasés par les forces réunies contre eux. Et mieux vaut savoir attendre que de se livrer à des attaques, qui, pouvant réussir, seraient très coûteuses, contre un ennemi encore fort... Il est aussi question, tellement est grande l'envie de la victoire prochaine, des Japonais, du concours effectif que ce peuple hardi et brave, qui a fait ses preuves à la guerre, pourrait prêter à la bonne cause : le Japon est bien loin, et je préférerais de beaucoup que la grande querelle se réglât définitivement entre peuples de même couleur.

18 juin 1917.

Il fait très chaud maintenant ; un soldat qui revient du Midi nous dit qu'il y fait plus chaud encore : cela peut être vrai ; au moins, sur le littoral de la Méditerranée, vous profitez de la bonne brise qui s'élève de la mer pour rafraichir l'air embrasé. Ici, ne souffle pas un brin d'air : la chaleur, que rien ne tempère, est lourde, énervante... Je vous parle souvent de la pluie et du beau temps : c'est là un sujet intarissable ; je voudrais bien vous raconter des choses plus intéressantes, j'en aurais certainement à vous dire : mais la censure veille et je m'incline devant ses lois ; la discrétion a été tellement recommandée que pour rien au monde je ne consentirais à y manquer.

23 juin 1917

Diverses circonstances, que je n'ai pas besoin de vous apprendre, contrarient en ce moment le régime des permissions. Les permissions sont très utiles et soutiennent admirablement le moral du soldat : on

avait craint, pendant la première année de la guerre, qu'un petit congé ne fût une cause de regret pour le retour, d'affaiblissement du moral ; il n'en a point été ainsi, et ce fut là une des nombreuses surprises de la guerre : le soldat revenant de son foyer n'est que mieux disposé à le défendre. Dès que cette expérience concluante a été acquise, les permissions sont devenues réglementaires, et tous les militaires, à l'exception de ceux qui méritent d'en être privés, bénéficient à tour de rôle d'un court voyage dans leur famille ou dans leur pays. Quand les événements graves l'exigent, les permissions sont suspendues, au grand déplaisir du soldat, assez raisonnable cependant pour se soumettre aux nécessités de la situation.

Je devais avoir bientôt mon tour de permission : la date en était fixée, je prenais le commandement d'un train de permissionnaires ; tous mes beaux projets sont à vau-l'eau... J'attendrai patiemment le rétablissement de l'ordre normal. Il faut bien se dire que l'on est en guerre, que l'on ne fait pas ce qu'on veut, qu'on doit se résigner à l'inévitable : c'est ce que je prêche souvent à mes hommes, et il est naturel que cette sage morale, je la mette moi-même en pratique.

6 juillet 1917.

Les obus tombent... Ils frappent à nos côtés, brisant les arbres, faisant voler la terre, les pierres, dans un nuage de fumée et de poussière. Dès que le bombardement a commencé, nous nous sommes retirés en sûreté dans nos abris et nous laissons passer la tourmente.

Et notre artillerie répond largement au tir boche.

8 juillet 1917.

Nous revenons des tranchées, c'est jour de relève, et nous arrivons au cantonnement, notre village de repos, par une pluie torrentielle. Il vaut mieux avoir la pluie au retour qu'à l'aller : nous pouvons au moins changer nos vêtements mouillés, tandis qu'à la tranchée nous n'avons souvent que la ressource de les sécher au foyer du poêle.

L'on nous apprend que les permissions ont repris leur cours régulier : j'en suis doublement heureux,

parce que c'est un signe certain que les événements les autorisent, parce que mon tour est arrivé d'en profiter.

Le capitaine Jeanbernat est venu passer à Marseille le temps d'une permission au mois de juillet 1917.

30 juillet 1917.

Je rentre dans ma compagnie, après un bon voyage arrosé par une pluie abondante. J'ai constaté sans peine que le régime pluvieux n'était pas spécial au pays des tranchées, qu'il s'étendait aussi à l'arrière : à Paris, j'ai subi une grande pluie, un orage même, un de ces orages d'été survenant tout à coup et éclatant avec violence, heureusement de courte durée. Il n'y a que le Midi, — où je viens de passer quelques jours charmants, — qui ne soit pas soumis au mauvais temps général : heureux et ne connaissant pas assez leur bonheur sont les pays du soleil, que la pluie ne comble pas de faveurs! Rien n'étant parfait dans ce bas monde, ces beaux pays, dit-on, se

plaignent au contraire d'une disette d'eau nuisible au bien de la terre : je ne crois pas que jamais ici l'on entende de pareilles plaintes.

Je n'ai rien trouvé de modifié dans mon secteur : il ne semble pas avoir gagné quelque activité, il reste tranquille.

On prétend qu'une nouvelle offensive se prépare : aura-t-elle lieu sur la partie du front que nous occupons? Nous le saurons bientôt.

6 août 1917.

Il pleut toujours et en abondance : je n'ai pas revu longtemps le soleil depuis mon départ de Marseille.

Le temps, mauvais un peu partout, s'étend à toute la région du Nord, jusqu'à ce front des Flandres, dont il est grandement question aujourd'hui. Une constatation pénible à faire est que, dès le commencement d'une offensive quelconque des Alliés, des déluges d'eau viennent la contrarier : on dirait que la nature est germanophile ..

Enfin, sachons attendre, prendre aussi, entre autres habitudes, celle de la patience. La Russie paraît effondrée : quelle tristesse de voir un grand pays livré à

la terrible révolution! Malgré tout les Allemands ne doivent pas se sentir très assurés sur leurs positions, pour avoir de chimériques prétentions à la paix : voilà des gens qui se disent victorieux à la face du monde et qui néanmoins, d'une façon indirecte, mais claire, reconnaissent qu'ils ont besoin de la paix : un tel aveu est intéressant, réconfortant.

14 août 1917.

Nous sommes retournés aux tranchées : c'est le perpétuel recommencement de notre vie invariable. Quelques obus, des balles isolées nous donnent la preuve du voisinage de l'ennemi. Ils sont bien calmes, les Boches, et ne semblent pas mécontents de leur tranquillité forcée : peut-être ont-ils la même opinion de nous; dans ce cas ils se tromperaient, rien n'est plus ennuyeux que notre continuel piétinement à la même place.

Aux tranchées, malgré une surveillance qui doit être constante pour être sérieuse, j'ai des loisirs que j'emploie aussi bien que possible : la lecture de bons livres amis, que je lis et relis, est une de mes occupations favorites : elle satisfait l'esprit

et l'entretient en bon état. Nous sommes des civilisés réduits un peu par les circonstances à l'état sauvage ou barbare, nous tenons à rester en contact avec la civilisation.

21 août 1917.

Une offensive heureuse vient de se déclencher, et c'est une des rares offensives qui aient été aidées par le beau temps propice au succès. Nous avons d'ailleurs nettement l'impression que, cette fois, on a attendu le concours du soleil pour la commencer, et on a très bien fait, la pluie a si souvent mis obstacle aux mouvements!

Les Allemands prétendent, dans leurs communiqués, que leurs tirs de contre-batterie ont fait beaucoup de tort à l'artillerie alliée : ils veulent sans doute dire par là qu'ils ont considérablement gêné nos canons dans la préparation de l'attaque ainsi retardée. Nous ne le croyons pas, et ce que nous savons, c'est que l'artillerie boche et les troupes boches ont reçu plus d'obus qu'elles n'en attendaient

30 août 1917.

La marche en avant s'est ralentie, peut-être même va-t-elle s'arrêter. Combien de fois sera-t-on parti d'un bel élan pour ne pas aller très loin? Si l'avance n'est pas considérable, le front est tenu fermement, il est amélioré sur plusieurs points... Le temps qui s'écoule est du temps gagné. Les Américains se préparent, se mettent en route, débarquent dans les ports de l'Ouest; leur assistance n'a pu s'improviser tout d'un coup, il faut leur laisser le temps de se disposer pour une action décisive : le jour où ils seront prets, les Boches apprendront enfin ce qu'il en coûte d'avoir dressé contre eux le monde entier.

Nous assistons presque tous les jours à des combats d'avions, et il est très intéressant d'en suivre les péripéties émouvantes. Hier, nous vîmes un de nos avions voler au-dessus des lignes boches, avec une aisance, une liberté d'allure étonnantes : il allait, venait, évoluait; on l'aurait dit survolant un terrain d'agrément, tant ses mouvements étaient hardis et gracieux. Quatre « taubes » allemands s'élevèrent bientôt et fondirent sur notre avion : celui-ci manœu-

vra si bien qu'il put se défendre de ses ennemis, continuer ses observations, les achever et rentrer dans nos lignes, laissant derrière lui les autres qui renoncèrent à le suivre : il avait eu la chance de leur échapper ; sa rentrée eut l'allure d'une retraite purement volontaire. Les Boches, découragés par l'habileté et la vaillance de leur adversaire, firent preuve d'une audace très modérée et d'une ardeur assez éteinte.

Tous les combats d'avions ne se terminent pas aussi heureusement pour nos aviateurs : nous en avons vu plusieurs payer de leur vie des exploits magnifiques, mais, témoins fidèles, nous pouvons assurer la supériorité de nos héros de l'air en courage et en succès sur les Allemands.

6 septembre 1917.

Nous venons d'avoir un double orage du ciel et de la terre. Dans le ciel, une tempête éclata avec grosse pluie, éclairs et tonnerre. Sur la terre, un bombardement intense a été dirigé contre nos tranchées : dans quel but? Nous nous le demandons encore Nous nous attendions à une attaque préparée par l'artillerie boche et nous avions pris nos dispositions pour la

recevoir et la repousser : rien n'est venu. Il n'y a pas eu de pertes d'hommes : seuls quelques dégâts matériels ont été produits par la canonnade furieuse. L'orage déchainé par l'homme est fréquemment plus redoutable que celui de la nature, ses effets sont d'ordinaire plus graves : l'on peut dire que l'un et l'autre aujourd'hui se ressemblaient chez nous comme deux frères par leur éclatement subit et inutile, par beaucoup de bruit et peu d'effet. Et voici que, pour achever la similitude, les deux orages se dissipent à la fois : le ciel se découvre, les nuages disparaissent, le beau temps va venir; les canons se taisent, le bombardement est fini, nous allons retrouver le calme habituel...

12 septembre 1917.

Le médecin du bataillon, qui aime le gros gibier, avait attrapé, il y a quelque temps, un jeune sanglier, venant à peine de naitre, et l'a élevé à force de soins, d'abord avec du lait, ensuite avec des détritus de cuisine. L'animal reconnaissant ne parut pas regretter la vie sauvage qu'il avait dans le sang et dont il ne savait pas les agréments, et profita très bien de son éducation; il accompagnait le ba-

taillon dans tous ses déplacements et prenait la tranchée régulièrement. Peu à peu, il était devenu de belle taille : alors, pour son malheur, le naturel chassé revint au galop, et notre sanglier fut pris d'une humeur vagabonde qui empira de jour en jour. Ce changement de caractère ne fut pas du goût de son maître, qui, ne pouvant plus s'opposer à ses courses errantes, décida de le sacrifier : c'était le moyen le plus sûr de l'empêcher d'aller tomber chez les Boches et servir à leurs repas. Le sanglier abattu fut distribué aux tables des officiers du bataillon, qui le trouvèrent très bon et dont l'ordinaire déjà abondant reçut l'agréable complément d'une chair de venaison excellente... Cette petite histoire a un épilogue : un souvenir devait rester de notre sauvage compagnon, sa peau très jolie, et mon ami, le médecin, a bien voulu me l'offrir ; convenablement salée et pliée dans un sac à terre, elle a été envoyée au tannage et pourra plus tard devenir un portefeuille ou autre objet en belle peau de porc.

Nous avons le temps de nous intéresser à de tels événements et de les raconter : sur de tels sujets on ne pourra nous reprocher aucune indiscrétion, et nous pouvons en parler longuement et librement.

25 septembre 1917

Dois-je répéter une fois de plus que nous jouissons d'un calme absolu ou plutôt que nous souffrons d'une tranquillité sans fin? Le temps est magnifique et ne surprend pas les gens du pays qui prétendent que chez eux l'automne est préférable à l'été, que les mois de cette saison sont ceux où l'on a la meilleure chance de trouver de beaux jours. Ce pays est plat à perte de vue, composé de grandes plaines qui s'étendent à l'infini, il a un aspect de grandeur, d'immensité qui s'impose à nos regards attentifs; il est beau, si l'on veut, mais manque de grâce. Nous reconnaissons la contrée que nous avions déjà vue en 1915, à semblable époque de l'année: nous ne sommes pas cependant exactement à la même place. Quand nous comparons cette région à celle de la Meuse que nous avons occupée si longtemps, dont nous avons admiré si souvent les bois, les prairies, les coteaux, le paysage varié et charmant, nous sommes obligés de dire que notre position présente ne vaut pas celle de jadis. Qu'importe, si notre utilité doit être plus grande ici que là-bas? Il ne s'agit pas

pour nous d'un voyage ou d'un séjour d'agrément : la préoccupation des beaux sites ne peut tenir actuellement le premier rang dans nos pensées.

5 octobre 1917.

Le régiment est au grand repos, et à peine entendons-nous le bruit sourd du canon. Nous avons refait connaissance avec la craie, l'abondante craie blanche qui nous couvre de sa poussière fine. Le village, où nous cantonnons, n'a pas subi les horreurs de la destruction, comme tant de villages dévastés que nous avons traversés ou dans lesquels nous avons séjourné, au cours de nos longues marches et contremarches : les habitants sont de très braves gens, aimables, avenants ; nous sommes loin de leur reprocher la froideur de l'accueil qui nous a été fait quelquefois par les rares habitants restés dans d'autres villages : ceux-ci avaient tellement souffert... Il n'était pas étonnant que le chagrin eût aigri leur caractère.

Nous passons par des périodes de beau et de mauvais temps qui se succèdent sans cesse, mais nous ne revoyons pas la pluie fine et continue de la vallée de la Meuse.

16 octobre 1917.

Notre profond repos est destiné sans doute à nous préparer à des opérations plus actives. Nous le pensons au moins : réellement je soupire après la fin d'une tranquillité dont la longue durée menace de nous plonger dans un sombre ennui. Comme diversion très agréable, j'aurai bientôt le plaisir d'aller en permission à Marseille et le bonheur de vous revoir ; le temps présent est un temps rêvé pour les permissions : le calme est parfait et aucun changement n'est probable, bien qu'à la guerre il faille toujours compter avec l'imprévu...

Le capitaine Jeanbernat est venu passer a Marseille le temps d'une permission au mois d'octobre 1917.

Ayant appris que son régiment était envoyé d'urgence en Italie, il a interrompu la durée de la permission pour aller immédiatement le rejoindre.

3 novembre 1917.

J'ai rejoint mon régiment : j'ai bien fait de revenir sans retard dans ma compagnie, la bonne 14e : ma place était là.

Mon voyage a été intéressant et facile : je n'ai pas franchi les Alpes en conquérant ou en envahisseur : nous allons au secours de l'Italie, notre sœur latine, j'ai passé simplement notre frontière du Sud-Est par le chemin de fer. Si j'avais été un barbare, j'aurais dû m'écrier alors : *Italia ! Italia !* .. Je venais d'un pays trop beau et trop aimé, la France, pour céder à un enthousiasme subit en entrant dans la terre voisine. J'ai entrevu Gênes la superbe et suis arrivé à Milan : là, entre deux trains, j'ai pu voir les beautés de la grande ville A la gare, un officier de l'armée italienne vint au-devant de moi et m'invita aimablement à profiter d'un arrêt forcé pour visiter Milan. J'acceptai son offre gracieuse avec le même empressement qu'il avait mis à me la faire : et, pendant deux heures, nous parcourûmes la ville, qui est vraiment très belle : j'admirai ses monuments, surtout la cathédrale ou le Dôme, dont la

façade de marbre éblouissante aux rayons du soleil brillant, le toit couronné d'innombrables flèches et statues donnent une impression de splendeur rare. Longtemps je ne pus contempler le spectacle merveilleux : la course rapide de l'automobile de mon aimable guide improvisé m'entraînait, le temps s'écoulait... Mais déjà je subissais le charme de Milan, et je comprenais l'amour de Stendhal pour une ville si chère que le titre de *Milanese* lui paraissait le plus enviable... L'officier italien qui m'a si bien reçu, voyant en moi un modeste représentant de l'armée française accourant à l'aide de sa patrie, est un ingénieur distingué dans la vie civile : je le remerciai vivement de son accueil fraternel. En quittant Milan, avec le seul regret de n'avoir pu voir la célèbre *Cène* de Léonard de Vinci, je me dirigeai vers le Nord, le nord-est de l'Italie, au pied des grandes Alpes : mon régiment venait à peine d'arriver dans cette région, et ma compagnie en bon ordre était prête à marcher.

7 novembre 1917.

Vous connaissez aussi bien que moi les événements récents dont l'Italie a été le théâtre. Une très forte

offensive autrichienne s'est déclenchée au nord-est de la péninsule; les premiers résultats en ont été foudroyants : l'armée italienne a cédé du terrain et a perdu le fruit de ses conquêtes des mois passés.

A quoi est due une telle défaite? Y a-t-il eu imprévoyance du commandement et manque de préparation? Nos alliés, dans leur marche en avant continue, n'ont-ils pas suffisamment consolidé leur succès? Cela se peut, il y a là des causes présumables d'un revers inattendu. D'autre part, l'armée italienne est brave, courageuse : mais, dans ses rangs se sont glissés un certain nombre de « pacifistes », de « défaitistes », comme l'on dit aujourd'hui, et leur influence mauvaise s'est fait sentir : les partisans de la paix à tout prix ont semé les paroles désolantes, les conseils pernicieux... Et quelques soldats n'ont pas su s'en défendre. La discipline s'est relâchée, des mutineries se sont élevées, et les conséquences d'un tel état de choses ont été déplorables... Quoi qu'il en soit, l'Italie n'a pas crié absolument au secours, si l'on veut bien dire : les Alliés ont compris qu'elle avait besoin d'une aide immédiate; le front italien est de premier ordre et ne doit pas être enfoncé. Des divisions françaises et anglaises ont été tout de suite désignées pour aller au delà des Alpes : notre division, qui, sur le front français, était dans un

calme complet et ne jouait qu'un rôle légèrement effacé, est partie une des premières; il fallait arriver rapidement et en nombre; le mouvement a été opéré d'une façon remarquable... Voilà pourquoi nous sommes maintenant en Italie; c'est une nouvelle campagne d'Italie qui commence : sera-t-elle aussi glorieuse que les guerres précédentes, dont les hauts faits chantent dans toutes les mémoires? Nous l'espérons, et nous sommes prêts à tout faire pour renouveler la grande histoire de Marengo et de Solférino.

9 novembre 1917.

Le beau ciel de l'Italie nous réservait ses faveurs; d'une limpidité très pure, il est éclatant de lumière. La neige couvre les hautes montagnes qui se reflètent dans un lac charmant dont nous occupons les rives; la contrée, abritée des vents du nord et exposée aux rayons du soleil, a l'avantage d'une douce température; une brise légère souffle, qui anime le paysage joli. Les Italiens qui n'ont pas évacué leurs villages, — ces villages ne sont pas dans la zone dévastée par la guerre, — nous ont fait un accueil aimable et empressé; il ne pouvait en être autrement :

s'ils ne devront pas à nous seuls le salut, nous allons au moins être un puissant renfort pour leurs troupes nationales. Ils ont la haine invétérée de l'Autrichien : c'est sans aucun doute l'effet de l'atavisme ; depuis longtemps ils sont échappés des griffes tudesques, mais le souvenir de la tyrannie passée s'est transmis toujours vibrant, de génération en génération. La Lombardie, autrefois si durement opprimée, les terres *irredente* du Trentin et de Trieste, menacées l'une d'une invasion redoutée, les autres d'un perpétuel servage, sollicitent ardemment le concours que nous leur donnons de grand cœur.

15 novembre 1917.

Nos étapes sont longues sur les routes d'Italie, à travers de larges plaines : le spectacle de beaux paysages d'automne, doux et verdoyants, nous les fait paraître plus courtes. Une grande ville, Vérone, nous a offert une réception enthousiaste : notre défilé passa sous une pluie de fleurs ; la traversée de la ville dura longtemps, partout les fleurs nous furent jetées à brassées. Nos soldats marchaient heureux et fiers, accompagnés des vivats de la foule exaltant sa

reconnaissance : les hommes criaient, les enfants chantaient, les femmes envoyaient des baisers... Connaissant le caractère exubérant de cette noble race, vous vous représenterez aisément l'éclat de la manifestation de ses sentiments envers la France.

18 novembre 1917.

Nous venons de passer quelques jours sur les bords du lac de Garde. Ce lac, entouré de hautes montagnes, est admirable : les rives ensoleillées ressemblent à la Côte d'azur par la beauté du site, la variété et l'abondance de ses arbres, de ses plantes; des citronniers, des orangers, y étalent leurs feuilles glauques, de beaux jardins y déploient leur végétation luxuriante, et le contraste est saisissant entre la montagne rude et la vallée féconde. De jolis villages aux maisons blanches se reflètent dans l'eau bleue; de petits ports gracieux abritent les légers navires; des criques charmantes reçoivent les barques de pêcheurs. De longs cyprès dressent leur feuillage frissonnant sur la campagne tranquille...

De grandes et riches villas s'étagent sur les coteaux voisins; elles étaient le séjour préféré

d'étrangers, la plupart autrichiens, qui venaient chercher dans cet endroit béni un asile contre les rigueurs du climat de leur pays : elles ont été abandonnées et plusieurs ont été l'objet de réquisitions militaires. Je fus logé dans l'une d'elles, située à merveille pour la vue et contre le froid.

Nous étions, l'autre jour, quelques officiers réunis sur la terrasse de cette villa, contemplant le splendide panorama que nous avions sous les yeux, quand nous vîmes arriver sur la route blanche un cortège d'automobiles, qui bientôt s'arrêta; d'une des voitures descendit un très jeune officier italien accompagné d'un général : il s'avança vers nous, nous salua, se présenta; le Prince royal d'Italie exprima toute son admiration pour l'armée française et s'informa aimablement de nos impressions italiennes. Le fils du roi Victor-Emmanuel, nous ayant aperçus, avait tenu à nous exprimer lui-même ses sentiments : il s'acquittait ainsi galamment de sa fonction de futur roi.

22 novembre 1917

Je fais de réels progrès dans la connaissance de la langue italienne : cette langue riche, harmonieuse,

n'est pas d'un usage très difficile, surtout pour les Méridionaux et pour ceux à qui la langue latine n'est pas étrangère. Un de nos premiers soins doit être de comprendre les habitants du pays et de nous faire comprendre d'eux ; dans les grandes villes, la langue française peut être parlée, dans les villages, dans la campagne, elle est totalement inconnue. Or, quoique beaucoup plus occupés qu'en France, nous avons encore des loisirs, et, après avoir donné à la belle nature notre juste tribut d'admiration, comment pourrions-nous mieux les employer qu'à la pratique d'une belle langue? C'est ce que nous faisons, nous appliquant à réunir une fois de plus l'agréable à l'utile.

Le temps est toujours magnifique, et la pluie, que nous croyions éternelle, a disparu de la petite partie du monde que nous habitons : dans la journée, la température est chaude, même très chaude; les nuits sont plus fraîches.

25 novembre 1917.

L'on nous a transportés dans une contrée montagneuse, au pied de hautes montagnes, dont le massif porte un nom qui rappelle les sept collines de Rome :

en Italie, les souvenirs classiques se présentent nombreux à notre curiosité éveillée.

Le canon tonne dans le lointain.

L'offensive autrichienne a été arrêtée sur les bords de la Piave, et l'ennemi ne dépassera pas cette rivière : il n'avance plus, ayant sans doute fourni tout son effort qui est maintenant épuisé ; de plus, son ardeur au combat a été refroidie par l'arrivée en force des Alliés ; l'armée italienne, soutenue par des renforts importants, oppose désormais un rempart inexpugnable aux Autrichiens, qui n'iront pas plus loin, jusqu'à ce qu'ils soient repoussés : les pertes subies par nos amis seront réparées.

Sur le front français, la situation ne nous paraît pas changée. Les nouvelles qui nous en arrivent sont toujours reçues par nous avec l'intérêt que vous concevez : nous avons été heureux d'apprendre la formation du ministère Clemenceau. M. Clemenceau est patriote et énergique : nous espérons beaucoup de son vigoureux, de son tenace caractère.

28 novembre 1917

Ces derniers jours de novembre, nous les passons dans un charmant petit village, à quelques kilomètres

au nord de Vicence, où nous avons été remarquablement reçus. La maison que j'habite est celle de propriétaires fermiers, cossus et obligeants, qui me prodiguent les meilleurs procédés : chez eux, comme chez beaucoup d'autres, la reconnaissance se manifeste de toutes les manières. Les troupes françaises ont la réputation méritée de bien tenir le terrain qu'elles occupent, de bien défendre le sol qui leur est confié, et notre présence rassure les Italiens.

Nous construisons des retranchements pour parer à toute surprise. Depuis quelques jours, le canon gronde sourdement sur le front alpin, et le son grandissant paraît se rapprocher. Hier au soir, la canonnade est devenue d'une intensité de plus en plus vive, et c'est certainement un roulement d'attaque, je ne crois pas me tromper; nous allons être bientôt fixés. De concert avec les Anglais et appuyés par les Italiens, nous attendons, pleins de confiance, l'offensive qui semble se déclencher; nous sommes prêts, l'événement ne nous surprendra pas.

5 décembre 1917.

L'offensive que nous attendions l'autre jour n'a pas eu lieu : le bombardement a été sérieux, nous

avons subi nombre d'obus, sans grands dégâts, au reste, et l'attaque autrichienne s'est arrêtée tout court.

Et nous avons quitté le village hospitalier où nous étions si bien : de nouveau nous avons repris la suite de nos pérégrinations sur routes, — comme nous les connaissons bien ces routes de l'Italie du Nord ! — et nous avons été dirigés vers la Piave. Au cours de nos reconnaissances rapides, nous avons pu voir la belle vallée de cette rivière, très connue et appréciée des touristes, devenue célèbre à plus d'un titre : elle forme et restera, je l'espère bien, l'extrême limite de l'invasion autrichienne ou allemande. Car, pour que les Autrichiens aient montré autant d'élan, il faut supposer qu'ils aient été poussés, soutenus par les Allemands : ce n'est pas le propre de l'armée autrichienne d'avoir autant d'ardeur ; si elle compte assurément de bons soldats, elle est loin d'égaler son alliée pour l'organisation et la valeur militaires. Je ne veux pas dire que l'Autriche, qui a commencé la guerre mondiale, soit incapable d'un effort momentané : il me semble néanmoins que, si elle pouvait faire une paix honorable, l'Allemagne aurait beaucoup de peine à la retenir sur cette voie.

9 décembre 1917.

Dans notre secteur actuel, les troupes françaises sont en première ligne : les canons autrichiens nous ont fortement bombardés, d'abord, lors de l'offensive attendue qui ne s'est pas réalisée, ensuite, quelques jours plus tard ; ni une fois ni l'autre, ils ne nous ont fait grand mal.

Après la marche vers la Piave, que l'ennemi a essayé vainement de franchir, une contre-marche nous a ramenés vers l'Ouest, à Bassano, dont la région est, si j'en crois le tir de l'ennemi, particulièrement visée par lui. En ce moment nous sommes sous les ordres d'un général anglais : Français et Anglais fraternisent volontiers et leurs bonnes troupes donnent une sécurité entière aux pays qu'elles protègent.

Le site est moins riant que celui que nous voyions naguère : le climat plus rude influe sur la nature et sur la richesse de la contrée ; les villages ne sont pas aussi agréables, ne dénotent qu'une aisance modeste, les habitants sont pauvres, ont l'aspect misérable... Moins heureux, ils sont moins aimables, pour la plupart : nous ne sommes plus reçus à cœur ouvert,

comme dans les endroits parcourus auparavant, où les gens nous faisaient un si bon accueil; ici, ils paraissent plutôt indifférents. Est-ce parce qu'ils se sentent moins exposés et que notre assistance leur est moins utile? Ou bien est-ce qu'ils n'ont pas grand'chose à perdre en cas d'invasion? Cela excuserait jusqu'à un certain point leur manière de faire; pourtant ils devraient montrer un empressement plus marqué envers les défenseurs de leur patrie.

11 décembre 1917

La vie est chère dans la région occupée par nous : elle l'a toujours été dans les villes, elle le devient dans les villages. L'augmentation des prix se répand avec une facilité singulière. On dit qu'il y a en France des profiteurs de la guerre, qui font des bénéfices scandaleux : on les trouve encore ici, grands ou petits, et le mal contagieux a envahi tous les pays. Par des impôts sévères on arrivera sans doute à faire restituer tout ou partie des fortunes mal gagnées : nous n'en resterons pas moins les victimes des marchands avides, des mercantis, pour les appeler de leur vrai nom, qui se comprend partout en si mauvaise part. Il y a en Italie, nous ne le sa-

vons que trop, de ces gens qui spéculent sur le malheur public, il en existe ailleurs : quand de justes lois viendront-elles mettre un terme à leurs coupables actions?

15 décembre 1917

Il fait froid, mais le ciel reste très clair, le soleil brille d'un éclat incomparable. Le ciel de l'Italie est magnifique : je ne saurais en supposer de plus beau et je ne puis rêver de plus agréable paysage. Nous allons, je crois, nous rapprocher des hautes montagnes; la température des régions alpestres nous réservera-t-elle quelque surprise?...

Nous ne sommes plus au calme dont nous avons jadis tellement gémi : je suis très occupé, les bombardements ne cessent pas, et notre vie est aussi mouvementée que jamais.

16 décembre 1917.

Nous étions sur la ligne de feu et la lutte a été assez dure : nos alliés les Anglais et nous ensemble avons fait d'utile besogne, les Autrichiens n'ont pas passé.

C'est une excellente chose de se sentir les coudes avec de bonnes troupes, telles que celles qui ont été envoyées en Italie : les Italiens aussi se battent bien, s'ils se ressentent encore du terrible coup qui leur a été asséné et dont ils sont restés quelque temps comme étourdis. On comprend leur désir d'une revanche qu'ils ne tarderont pas à prendre.

18 décembre 1917.

Vous avez sans doute entendu parler de la très grave catastrophe de chemin de fer de Saint-Jean-de-Maurienne... Les permissions ont repris leur cours et suivent le même régime que celui pratiqué en France. On peut dire qu'il n'y a plus d'Alpes, plus de frontière se dressant entre la France et l'Italie, les liens de bon voisinage des deux nations sœurs ayant été encore resserrés par l'alliance contre l'ennemi commun... Un train de permissionnaires avait été organisé : il a été victime d'un affreux accident, et l'on indique un grand nombre de morts et blessés. Pauvre train de soldats heureux d'aller revoir leur pays, leur famille, auxquels un funeste sort était réservé! Comme il est triste de mourir ainsi, quand la mort aurait pu être

plus belle et plus utile ailleurs! Dans ce malheureux train avaient pris place un aspirant et plusieurs hommes de ma compagnie, et j'ai été très inquiet sur leur compte : aux dernières nouvelles, on croit qu'ils ont échappé à une fin déplorable.

Les permissions accordées démontrent que, si la situation est assez mouvementée actuellement de notre côté, elle ne rend pas indispensable la présence de tous les soldats à leur poste. Du reste, en Italie, une fois que les choses ont été remises en bon état, — et elles en avaient un grand besoin, je le confesse maintenant, — elles n'ont plus été désormais inquiétantes. Notre principal rôle me paraît consister à être les gardiens vigilants de la frontière italienne dans notre secteur, à empêcher les Austro-Boches d'avancer et à retenir un aussi grand nombre que possible d'hommes et de canons : ce rôle, nous sommes capables de le bien remplir. Par intervalles, peuvent survenir des à-coups, des combats plus ou moins violents, nous le savons par expérience, je ne prévois pas cependant d'offensive ample de part ni d'autre. Nous sommes sur les talons des Autrichiens ; peu à peu, nous leur reprenons les points qu'ils avaient pu récemment saisir, nous les forçons à la retraite.

25 décembre 1917.

Dans un petit village, pauvre, isolé, nous avons assisté à la messe de Noel. L'ancienne église avait revêtu ses plus beaux ornements, et sa nef était remplie de soldats s'unissant par la prière et le chant à la divine cérémonie. Depuis notre entrée en guerre, déjà lointaine, j'ai assisté à plusieurs messes de minuit, à pareille époque, dans des régions et des circonstances diverses. Celle de la nuit dernière a été, comme toutes les autres, émouvante : mais, célébrée dans un site que la guerre semble n'avoir pas touché, elle ne donnait pas la même impression profonde que la messe dite dans l'eglise dévastée d'un village de la Woevre, au milieu des ruines entassées, alors que la poésie douloureuse des choses se joignait à la piété touchante des hommes. Nulle part je n'ai rencontré la pompe des villes : la messe de minuit sur le front de France, dans sa modeste et rustique simplicité, avait un charme inexprimable...

27 décembre 1917.

En vous envoyant mes plus affectueux souhaits de nouvel an, je forme les vœux les meilleurs pour vous, que j'espère revoir bientôt, pour la victoire, que je désire prochaine.

La pluie italienne ne devait pas nous rester inconnue : pendant un ou deux jours, elle est tombée, sans trop d'abondance ; aujourd'hui, le soleil brille de nouveau dans un ciel très bleu. Les montagnes qui nous entourent sont en grande partie couvertes de neige et le vent qui passe sur leur manteau d'hiver souffle légèrement ; nous ne ressentons pas un froid très vif, nous avons supporté des températures autrement rigoureuses.

1918

2 janvier 1918.

Il nous semble parfois que nous ne sommes pas ici à l'étranger ; l'Italie nous a fait un accueil cordial, tel qu'on pourrait le trouver dans son propre pays... La partie de l'Italie où nous séjournons est très agréable : ses grandes plaines, ses hautes montagnes, ses beaux lacs lui donnent un aspect toujours changeant et plaisant. La bonne nature, riante ou sévère, est sans cesse admirable... Le climat de l'Italie nous a paru délicieux, à nous surtout qui venions des plaines brumeuses ou des bois continuellement mouillés de la Champagne ou de la Lorraine. Le soleil, au mois de décembre ou de janvier, nous éclairant et nous réchauffant de ses beaux rayons, luit dans un ciel d'azur, et longtemps nous avons été sevrés de ses effets bienfaisants. Le froid ne se fait sentir que dans les régions hautes : nous voyons sur la montagne la neige qui ne descend pas jusqu'à nous ; arrivera-t-elle un de ces jours dans la plaine et nous réveillerons-nous dans nos

cantonnements sous une couche blanche?... L'on doit s'attendre à tout : avec le temps il ne faut jurer de rien, et déjà la température commence à se refroidir..

5 janvier 1918.

J'avais chanté trop vite la douceur du climat de l'Italie, ou du moins de l'Italie du Nord : aujourd'hui, il neige à gros flocons et il fait grand froid. Le beau soleil, qui ne se montre pas, ne nous réchauffe plus. Il ne nous est pas facile de nous chauffer dans notre secteur : le combustible fait défaut, le bois et le charbon sont introuvables; les indigènes font du feu comme ils peuvent, emploient surtout à cet effet des détritus de maïs. Et nous sommes d'autant plus sensibles au froid qu'il nous semblait vivre dans une contrée fortunée, que les rigueurs de l'hiver ne pourraient jamais atteindre. Le beau ciel de l'Italie a été justement célébré, mais des régions de ce vaste pays, la nôtre par exemple, ne le voient pas tous les jours.

8 janvier 1918.

Le soleil veut bien reparaître; ses rayons ne nous réchauffent pas beaucoup : il éclaire au moins les

montagnes au pied desquelles nous nous trouvons, et nos yeux éblouis contemplent la neige étincelant sous les feux de la lumière du jour. Féerique est le spectacle des grandes masses d'un blanc éclatant à côté d'ombres profondes, qui s'élèvent dans un ciel splendide et font au paysage un magnifique décor.

Nous ne changeons pas de place : quelques combats où nous avons eu l'avantage, quelques luttes d'artillerie où nos canons ont répondu supérieurement aux engins autrichiens renommés par leur grosseur, sont les seuls faits intéressants à signaler. Notre vie est plus mouvementée et notre rôle plus utile que jadis sur le front français, où nous attendions toujours le réveil d'une activité désirée et ne voyions rien se dessiner à l'horizon.

12 janvier 1918.

Nous sommes, dans notre région, un peu retirés du monde : les villages y sont rares et leurs habitants peu nombreux.

Aux heures de nos loisirs nous faisons de l'alpinisme : l'ascension des montagnes couvertes de neige nous vaut la découverte de jolis sites et varie le beau spectacle que nous admirons. Nous ne nous hasar-

dons pas à de grandes excursions : il faut être sur le qui-vive et prêts à tout événement imprévu. Nos modestes courses sur la neige nous donnent un entraînement physique, qui nous est nécessaire : sans être dangereuses, elles exigent de l'attention et du sang-froid, dont le défaut est payé par des glissades intempestives. Nous n'affrontons pas les glaciers : le temps suffisant nous manque et du reste nous estimons n'avoir pas le droit de nous exposer à d'autres risques qu'à ceux de la guerre; blâmable est celui qui, dans les conjonctures présentes, commet une imprudence pouvant diminuer ses moyens de combattant... L'alpinisme est un grand mot pour qualifier un simple délassement dans notre pays de montagnes.

15 janvier 1918.

Les permissionnaires rentrant de France disent qu'à peu près partout le froid sévit et la neige tombe. Que l'hiver soit rigoureux aussi dans les contrées montagneuses de la haute Italie, c'est dans l'ordre de la nature. Il y gèle ferme, la nuit surtout : dans la journée le soleil fait sentir un peu, très peu, la chaleur de ses rayons. Et il nous semble que jamais,

en aucun endroit, nous n'avons subi une température aussi rude : est-ce parce que nous sommes tombés de toute la hauteur de notre rêve? On nous avait tellement dit qu'en Italie régnait un perpétuel printemps, que nous l'avons cru, et le mois de novembre si beau que nous avions rencontré à notre arrivée nous avait affermis dans notre croyance. A présent la dure expérience nous fait faire une prudente distinction entre les différentes parties de l'Italie : la haute Italie est froide, très froide, je vous l'assure en soufflant dans mes doigts que glace la bise.

17 janvier 1918

Notre division, la 64ᵉ, est commandée par le général Colin de Marnes : elle n'a qu'à se louer de lui. A une expérience militaire consommée et un talent éprouvé il unit de belles qualités de bravoure, de justice et de courtoisie; il est grandement estimé de tous ceux qui le connaissent. Nous sommes heureux de pouvoir présenter un chef aussi distingué devant les officiers anglais et italiens qui nous entourent : il soutient hautement la belle réputation de l'officier français.

Parmi les officiers du bataillon, tous fort méritants, mes relations d'amitié sont particulièrement agréables avec le jeune et distingué lieutenant André Callies.

Notre secteur postal est toujours le même : le secteur n° 120, qui constitue depuis longtemps notre seule adresse de guerre, s'est déplacé avec nous.

Le froid semble moins vif, il est encore assez aigre.

20 janvier 1918.

Et comme la guerre se fait à peu près partout de la même manière, nous avons retrouvé les tranchées. Elles sont moins confortables qu'en France; plus hâtivement organisées, elles n'ont pas atteint le degré de perfectionnement de celles dont nous avons une longue habitude : elles sont suffisantes et nous devons nous en contenter.

Enfin, l'on a trouvé du bois pour nous chauffer et nous en usons très volontiers. Le soleil d'Italie, tant vanté, fait à cette heure grise mine : le beau ciel bleu est devenu très sombre, presque noir; de grosses gouttes de pluie tombent déjà. L'eau du ciel se joint à la neige, qui couvre le sol et que fait fondre la tem-

pérature radoucie, pour nous ramener la boue, la triste boue, que nous avions presque oubliée : dans le village de notre cantonnement, peu s'en faut qu'il n'y ait autant de fange que dans nos pauvres villages de Lorraine ; elle séchera sans doute plus vite, le soleil plus chaud nous rendra ce bon office.

25 janvier 1918

L'artillerie alliée travaille bien et domine l'artillerie autrichienne.

Les avions alliés sont d'un courage magnifique : nous voyons à l'horizon les grands oiseaux de l'air s'élever, prendre leur vol, allant tantôt bombarder l'ennemi, tantôt faire de hardies observations : nous les admirons dans notre ciel, ou volant très bas ou montant très haut, avec une aisance merveilleuse... L'aviation est en grand honneur chez les Italiens : les aviateurs se distinguent par leur audace et les résultats remarquables de leurs vols ; un des plus réputés est l'illustre poète, le célèbre tribun, Gabriele d'Annunzio, qui de toutes les manières s'élève dans la gloire... Les avions autrichiens essaient de surpasser leurs adversaires, mais c'est peine perdue : ceux-ci ont sur eux, sans contredit, l'avantage en

hommes et en matériel, et le leur font bien voir. Les hommes sont de premier ordre, et les appareils italiens, les « caproni », sont parmi les plus perfectionnés qu'ait créés une industrie encore récente et toujours en éveil. Quand nous voyons au-dessus de nos têtes les avions audacieux aller remplir leur belle et utile mission, dans un ciel sans nuage, où le soleil illumine leurs ailes légères, nous les suivons de nos yeux ravis et de nos cœurs émus. La pureté de l'air et la beauté du ciel favorisent singulièrement leurs ordinaires exploits.

29 janvier 1918

Un cours d'instruction a été formé dans une jolie petite ville sur les bords du lac de Garde et j'ai été désigné pour le suivre. Je revois avec plaisir le beau lac, au site charmant, aimé du soleil, préservé du vent et du froid. Je crois que le lac de Garde, s'il n'est pas le plus grand des lacs italiens, en est le plus pittoresque : sa région est actuellement tranquille, et le bruit du canon très éloigné pourrait donner l'illusion d'un orage lointain que répercute l'écho de la montagne.

Je suis logé dans une villa abandonnée par ses

maitres autrichiens, qui y ont laissé tout le confort moderne. L'Italie, trop hospitalière, accueillait ses ennemis héréditaires avec une complaisance excessive, et non seulement les riches propriétaires de belles villas, mais aussi les marchands, les ouvriers de tous les corps d'état. Et ce monde hétéroclite, pensant à la guerre, à l'invasion futures, regardait, observait, épiait tout, en un mot faisait la plupart du temps de l'espionnage; on s'en aperçut lors des premières opérations des Autrichiens : le pays n'avait point de secret pour eux, qui le considéraient presque comme leur appartenant déjà... Nous n'avons pas été aussi faciles en France : et encore n'avons-nous rien à nous reprocher à ce sujet? L'espionnage boche d'avant-guerre n'a-t-il pas eu des effets redoutables pour nous? L'Allemand ne venait pas en France comme chez lui : se dissimulant sous le couvert d'un commerce ou d'une industrie quelconques, il abusait de notre confiance et il tenait remarquablement le rôle très utile pour son pays, mais très vil, de l'espion.

8 février 1918.

Je me plais à regarder souvent, d'une fenêtre de la villa que j'habite, ce lac joli où se mirent

les vertes collines, les belles demeures, les jardins d'oliviers et d'orangers. Toute la région est une station d'hiver qui a été disposée pour la réception des étrangers : elle abonde en hôtels et maisons de plaisance de tous les genres et pour tous les goûts. Les villas sont construites et ornées avec un grand luxe, je ne dirai pas avec un grand art, beaucoup ont subi le mauvais goût boche, lourd, prétentieux. Les Allemands, qui avant la guerre venaient hiverner dans le pays, sont partis maintenant et ne seront pas revus de longtemps. Sont-ils tous partis? Ce n'est pas bien sûr : j'ai entendu dire qu'en Italie tous les sujets ennemis n'ont pas été réunis dans des camps de concentration, et j'aperçois parfois certaines têtes dont la ressemblance avec le type italien n'est pas tres grande... La seule chose qui porte atteinte à la beauté du lac de Garde, c'est le brouillard : en cette saison au moins, une vague de brume s'étend sur la vallée, chaque matin, et ne se dissipe que lentement au souffle du vent. Ce beau pays a besoin du soleil, qui de sa baguette magique met en valeur tout ce qu'il éclaire; dans l'ombre, il prend un aspect mélancolique, convenant peu à sa beauté souriante.

16 février 1918

Je suis aujourd'hui à Vérone, où j'ai le plaisir de passer quelques heures.

Vérone est une belle ville, joliment située sur les bords de l'Adige, vivante et colorée. Dans les rues ornées d'arcades, entre d'anciennes maisons peintes dont les balcons débordent, vont des passants à la voix sonore, au geste abondant, à l'habit bariolé; sur toutes les choses le moyen âge a laissé sa marque très apparente, et le lion de Saint-Marc décore toujours la grande place. J'ai vu et admiré l'amphithéâtre romain, la cathédrale gothique, j'ai franchi le beau fleuve sur le vieux pont : je n'ai pu aller déposer une fleur sur le tombeau de Juliette, l'exquise créature de rêve inventée par la fantaisie du poète...

Une ville que je désirerais voir, c'est Venise. Elle n'est pas très éloignée de Vérone et je souhaite que ma destinée militaire m'y conduise. J'aimerais tant à connaitre la cité des lagunes, Venise dont la lumière d'or fait refléter les églises, les palais, dans les canaux silencieux !... Et cette ville, un des joyaux du monde, est menacée, frappée par les canons autri-

chiens : elle a reçu les atteintes des avions ennemis qui n'ont pas craint de jeter leurs bombes sacrilèges sur sa beauté. Que les hommes sont cruels de ne point épargner les richesses de l'art et de l'histoire!... Je ne puis sans émoi songer aux ruines irréparables que peuvent faire de tels crimes.

22 février 1918.

De retour à ma compagnie, j'ai trouvé le froid vif et persistant : la neige demeure sur le versant nord et sur le sommet de la montagne, et le vent souffle glacé.

Les journaux de France, qui nous parviennent régulièrement, donnent d'intéressantes nouvelles de la campagne entreprise à l'intérieur du pays contre la propagande de la paix à tout prix : on fait une chasse active aux défaitistes, qui prédisent la défaite prochaine, aux traîtres qui se concertent avec l'ennemi pour lui livrer la patrie. Quel bon travail! Et pourquoi ne l'a-t-on pas commencé plus tôt? L'Allemagne voit s'effondrer, l'un après l'autre, tous les amis ou partisans qu'elle a entraînés à sa triste cause.

Nos soldats en Italie conservent un moral excellent, et se montrent dignes de leur bonne réputation :

sous les yeux de leurs frères d'armes, les Anglais et les Italiens, ils sont heureux de faire la preuve des qualités qui ont élevé si haut dans le monde l'estime du soldat français; et cette preuve, ils la donnent tous les jours par la vaillance, la discipline, l'heureuse humeur qui les animent. Je suis justement fier de commander de tels hommes : avec eux le commandement est aisé, parce qu'il rencontre la bonne volonté désirable.

Je vais avoir bientôt droit à une permission, je la prendrai volontiers; la situation calme, presque immuable, où nous sommes pour le moment, me laissera profiter sans regret des jours de détente accordés.

Le capitaine Jeanbernat est venu passer à Marseille le temps d'une permission au mois de mars 1918.

20 mars 1918

Je rentre en Italie par la Côte d'azur, que je connais bien et que j'admire toujours. Les trains de chemin

de fer marchent régulièrement, plus lentement qu'on ne voudrait : à Vintimille j'ai dû attendre assez longtemps celui de ma destination, et j'ai mis à profit le retard involontaire pour faire une promenade agréable; j'ai pu aller jusqu'à Bordighera, dont j'ai revu avec plaisir les palmeraies célèbres. Ce fut mon plus long arrêt en cours de route : Gênes et Milan ne m'ont apparu que dans un rapide passage, et je suis revenu à ma compagnie, que j'ai retrouvée calme, jouissant d'un temps délicieux dans un paysage ensoleillé.

25 mars 1918.

Nous avons appris la violente offensive allemande qui vient de se déclencher : c'est là, à notre avis, une tentative désespérée de l'ennemi qui, s'il ne la réussit pas, aura donné son dernier grand effort; et je crois qu'il échouera dans son entreprise : il n'a pas passé, il n'a pas rompu notre front, alors que l'état des choses était bien plus difficile... Aujourd'hui, la France a des hommes, des alliés puissants, des munitions : comme a dit un jour le général Pétain, d'une manière concise et vraie : « On les aura. » Nous sommes pleins de confiance...

En Italie, le front est peu agité : tous les yeux sont tournés vers le front de France, où les Anglais qui reçoivent le nouveau choc sont de force à le repousser.

3 avril 1918.

Nous ne sommes plus de tranquilles ou assez tranquilles hivernants dans les régions tempérées de la haute Italie : on a eu besoin de nous en France et nous sommes partis... Notre voyage de retour a été tel que les circonstances l'exigeaient : dès qu'il a été ordonné, il a été accompli avec rapidité et régularité.

Ce n'est pas sans regret que nous avons quitté la belle Italie où nous avions passé des jours agréables : mais la France aussi est un beau pays, que nous aimons par-dessus tous les autres, qui nous parait à bon droit préférable à tous ceux que nous connaissons, et nous y sommes rentrés avec joie... Le splendide ciel du Midi, le chaud soleil de la plaine lombarde n'ont pas été retrouvés par nous : la pluie, fine, tenace, recommence à tomber, tombe sans cesse. Nous pourrions croire être revenus au début de la guerre, quand nous étions en Woevre, arrosés

par des averses sans fin; nous nous trouvons cependant loin de cette région qui, malgré ses intempéries, ne nous a pas laissé un mauvais souvenir. On nous disait alors que le ciel était surtout généreux de ses ondées dans les contrées de l'Est et qu'il en était plus avare dans celles du Nord : nous savons aujourd'hui qu'il traite aussi bien ou aussi mal les unes et les autres. Qu'importent le beau ou le mauvais temps pour notre agrément particulier? Ce qu'il faut, c'est arrêter la ruée allemande.

6 avril 1918.

Les Anglais ont reçu un rude coup ; ils se sont ressaisis; la rupture entre les fronts anglais et français a pu être évitée : nous allons barrer la route de Paris, refouler ensuite les Allemands.

Comme si les cruels ennemis n'avaient pas épuisé la série de leurs crimes, comme s'ils n'avaient pas accumulé sur leurs têtes assez de haine, voilà que par d'énormes pièces à longue portée, ils bombardent Paris : le jour du vendredi saint, un obus barbare est tombé sur une église, crevant la voûte de l'édifice, ébranlant les piliers et ensevelissant sous les ruines un grand nombre de victimes inno-

centes. Croient-ils donc terroriser par ces moyens sauvages le peuple parisien? Ils se trompent encore : dans leur aveuglement étrange, ils espèrent affoler la population et au contraire ils ne font qu'augmenter son désir suprême de répondre à des actes odieux par une résistance magnifique et une allure superbe. Les soldats du front redoublent d'ardeur dans leur œuvre de haute vengeance : s'il en avait besoin, leur admirable moral serait encore fortifié par les atrocités boches.

9 avril 1918.

Ici, l'on sent très bien que c'est la guerre véritable que nous faisons, et non la guerre, comment dirai-je?... à l'eau de rose, à laquelle, en Italie, nous étions habitués depuis quelques mois. Nous sommes arrivés sur la ligne de feu : la bataille continue dure, violente ; nous n'avons pas grande crainte à son sujet : l'avance allemande n'ira pas plus loin...

La pluie est revenue, incessante, énervante : nous ne la connaissions presque plus et nous nous en étions séparés avec plaisir. La boue, conséquence fatale de la pluie, a aussi reparu, cette boue dégoûtante qui nous fait regretter la poussière détestée

des routes italiennes. Que la pluie et la boue ne gênent pas nos opérations très actives, et il leur sera beaucoup pardonné!

13 avril 1918.

Notre secteur en première ligne avait été occupé par les Anglais que nous remplaçons. Vous savez combien nos excellents alliés aiment à avoir leurs aises, à jouir en tout temps, dans toutes les situations, d'un confort recherché : aussi profitons-nous des installations commodes laissées par eux et sommes-nous très bien aménagés... Nous avons fait ample connaissance avec les Anglais, pendant notre séjour commun outre-monts : ce sont de bons soldats et d'aimables compagnons. D'un caractère qui ne se livre pas tout de suite, ils sont susceptibles de sentiments cordiaux : quand la présentation a été faite, que les relations ont été bien établies, leur amitié devient agréable. Ils sont pratiques dans toutes les matières, même les plus simples : un bon et solide équipement, un logement convenable, une nourriture variée et abondante sont autant de choses auxquelles ils attachent un prix particulier. Ils se battent avec une endurance remarquable, une

ténacité parfaite; à l'assaut, ils font preuve d'ardeur, de grand élan. Nous avons donc de très utiles alliés : d'abord peu nombreux et insuffisamment préparés, aujourd'hui ils forment et pour l'offensive et pour la défensive une masse de combat de premier ordre.

15 avril 1918.

Le brouillard de la Somme est comparable à celui de la Meuse; je crois qu'il lui est supérieur en épaisseur et en froidure. Sous la brume tres dense le soleil se cache obstinément; la pluie ne tombe pas, mais c'est comme s'il pleuvait : nous sommes saturés d'humidité continuelle.

L'activité de notre front est considérable : elle nous rappelle les jours d'août et de septembre 1914, l'époque des grands mouvements et des durs combats; près de quatre années se sont écoulées depuis lors et jamais, — c'est magnifique à constater et à dire, — les troupes n'ont montré plus d'ardeur, plus de fermeté. Quels éloges ne mérite pas le soldat français?

Les nouvelles, qui nous arrivent par les journaux que nous lisons avec une vive curiosité dans nos

rares moments de repos, sont actuellement intéressantes : les Autrichiens auraient demandé la paix. Serait-ce possible sans le consentement de leurs rudes alliés, les Allemands, qui ne sont pas encore au bout de leurs efforts et nous le prouvent chaque jour? Pauvre Autriche! Dans quelle galère elle s'est embarquée! Et comme elle doit être peinée de ne recevoir aucune réponse à son aspiration vers la paix! Nous avons vu ses soldats à l'œuvre en Italie : quelle différence entre eux et les Boches! Ils ont certainement remporté des succès, et nos amis italiens le savent bien : mais ces succès, dus à des causes plus ou moins mystérieuses, n'ont pas eu de lendemain. Les soldats autrichiens ne nous paraissent pas capables d'un effort prolongé : ils ne sont pas bien à craindre, s'ils n'ont pas le solide appui des Allemands. Quant à ceux-ci, c'est tout autre chose, leur force est encore redoutable.

17 avril 1918.

Et la bataille commencée poursuit son cours qui nous est favorable. Dans la guerre actuelle, il ne s'agit plus de combats qui durent un jour, deux jours; souvent la lutte prend de grandes proportions

d'espace et de temps : le champ de bataille est très étendu et la durée de la bataille se prolonge pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines.

Le temps pluvieux est beaucoup plus doux : le vent froid ne nous souffle plus en plein visage.

20 avril 1918.

La canonnade est d'une intensité extraordinaire : toutes les batteries tirent à la fois, l'artillerie alliée réplique admirablement à l'artillerie allemande.

Le communiqué officiel du 18 avril, 23 heures, a été lu par nous avec une attention toute spéciale, et nous sommes prets à en attester l'entière vérité.

Il fait du soleil, il neige légèrement et l'on a la réminiscence des giboulées du mois de mars déjà bien passé.

22 avril 1918.

Notre régiment ou plutôt le bataillon de notre régiment qui vient d'etre engagé s'est très bien comporté, ainsi que nous nous y attendions : il a pris à lui seul

234 prisonniers, dont 4 officiers, 26 mitrailleuses, des munitions et a atteint son objectif sans beaucoup de pertes. Mon bataillon, qui était en réserve, a dû se contenter de recevoir les obus et les gaz asphyxiants sans broncher, ce qui a été moins glorieux et plus désagréable ; à la guerre surtout, rien n'est aussi déplaisant que de recevoir des coups sans les rendre... Les Boches n'ont riposté que par leur artillerie.

23 avril 1918

Aujourd'hui, à tous égards, il fait très beau sur toute la ligne : le succès s'affirme nettement et la température est délicieuse.

Les Boches ne se gênent point cependant pour nous envoyer leurs gaz, composés des pires ingrédients chimiques, en la préparation desquels ils sont passés maitres, et nous obligent assez souvent à l'emploi des masques protecteurs. Dès que les gaz sont signalés, on a recours à ces appareils très utiles... Quelle manière de faire la guerre ! Les Allemands ne reculent devant aucun procédé, si criminel qu'il soit. La Conférence de la Haye a bien pu proscrire un tel moyen de guerre : ils n'ont cure de ses décisions qui

sont pour eux de nouveaux « chiffons de papier » à fouler aux pieds.

25 avril 1918

La lutte dans notre secteur n'était pas terminée : par un dernier sursaut de bête aux abois, le Boche, malgré nos prévisions, a essayé de réagir : nous l'avons reçu de manière à lui enlever l'envie de renouveler sa tentative. Nous nous plaignions naguère d'une inaction qui nous pesait : nous sommes à présent en la pleine activité que nous désirions. Le régiment s'est conduit de la manière la plus digne de louange : nous avons à regretter des pertes, toujours trop nombreuses à notre gré, mais dont l'importance ne nous paraît pas exagérée eu égard au résultat gagné. Il me semble bien que jamais, jusqu'à présent, nous n'avons pris part à une lutte aussi longue, aussi dure : j'en suis sorti, grâce à Dieu, sans dommage.

27 avril 1918

Le printemps se décide à nous révéler sa présence : les arbres bourgeonnent, les plantes ver-

dissent... Nous aimons assez à voir les arbres pousser leurs feuilles : leur frondaison n'est pas seulement d'un aspect agréable, elle rend encore service, car elle met à l'abri de la vue de l'ennemi ; et ainsi l'ombrage de la feuillée ne protège pas seulement contre l'ardeur du jour. Le soleil se cache moins souvent sous les nuages ou sous le brouillard, et nous goûtons fort la douce chaleur de ses rayons. Il y a un mois, en Italie, nous trouvions la température déjà chaude : dans notre contrée plus froide, nous la supportons sans peine... Que la nature est belle dans son impassibilité souveraine! Elle assiste à nos destructions, à nos dévastations, et elle poursuit inlassable son œuvre de réparation. Au milieu des ruines, dans la campagne désolée, le printemps fait revivre les herbes et les plantes, rend aux arbres leur verdure; combien d'arbres ont été mutilés, ébranchés, brisés! La sève printanière les ranime, et sur leurs troncs déchirés élève de nouveaux rameaux.

29 avril 1918.

Cette nuit, la lune brille de tout son éclat et blanchit la terre de ses molles clartés... Le brouillard

s'est dissipé et l'astre au front d'argent resplendit dans un ciel très pur. La lune nous prête actuellement son assistance en éclairant toute la plaine devant nous : l'on se sent plus tranquille avec cette bonne lumière qui permet de voir à perte de vue, presque comme en plein jour, la campagne environnante. Grâce à la lune, nous préviendrons les mauvais desseins que la nuit inspirerait à l'ennemi.

Je crois que mon régiment va être bientôt relevé : il le mérite pour son bon travail et sa belle conduite. Voilà un mois qu'il est en première ligne, combattant vaillamment et avec succès, il a droit à quelque repos ; ce n'est pas que son moral se soit affaibli, il a plutôt grandi dans la circonstance, mais il y a des limites aux forces humaines et, si les soldats ont le cœur intact, ils n'en ressentent pas moins la fatigue d'une lutte prolongée.

1er mai 1918

Nous avons recherché, ce matin du 1er mai, les fleurs de muguet, nous ne les avons point trouvées... Les lilas blancs ou mauves commencent à fleurir : nous faisons des brassées de leurs jolies fleurs et en ornons nos abris.

Le brouillard est revenu, nous enveloppant de ses couches opaques, si épaisses que la lune arrive difficilement à les percer; c'est une raison pour nous d'augmenter nos soins attentifs; après avoir repoussé l'ennemi, nous saurons bien nous préserver de ses surprises.

6 mai 1918.

Comme nous l'avions prévu, nous voilà au repos, avant de partir pour un endroit que nous ignorons encore; c'est maintenant le calme complet après l'agitation de tous ces derniers jours : le canon continue à gronder, nous ne l'entendons que dans le lointain.

Le pays où nous sommes est agréable à voir et à habiter : il n'a point eu à souffrir de la guerre et ses habitants sont d'aimables gens. Le printemps, le vrai printemps, se découvre ici à chaque pas et le spectacle du renouveau charmant réjouit la vue. Depuis notre retour en France, d'autres sites, combien différents! nous avaient été réservés : le front, que nous sommes allés soutenir, se déroulait dans un pays dévasté où la belle saison renaissante avait peine à se montrer; ici, il n'y a plus de

champs ravagés où poussait une herbe chétive, plus d'arbres saccagés dont les tristes branches portaient des feuilles malingres, plus de fleurs clairsemées que nous trouvions jolies parce qu'elles étaient rares : ici, la nature tout entière, dans la splendeur de la campagne, célèbre la fête du printemps. Nous nous hâtons de profiter du spectacle qui nous est offert : nous allons bientôt reprendre notre marche vers une région qui pourra être moins favorisée du ciel.

12 mai 1918.

Grands voyageurs devant l'Éternel, nous prenons et reprenons le chemin de fer qui nous conduit vers des pays nouveaux ou vers des régions connues autrefois et revues avec plaisir. La température clémente rend agréables nos promenades à travers les belles provinces de la France... Et voici que le ciel plus gris, dont les nuages annoncent les ondées prochaines, nous avertit de notre entrée dans la région de la pluie, de la pluie reconnue.

J'ai été cité à l'ordre de la brigade.

J'ai remercié mon colonel, le dévoué colonel Four-

linnie, d'avoir bien voulu faire ajouter une nouvelle étoile à ma Croix de guerre.

Le 6 mai 1918, le capitaine Jeanbernat a été cité à l'ordre de la brigade :

« *Le 24 avril 1918, au cours de la bataille de*
« *Picardie, a soutenu la lutte avec constance, en*
« *contribuant à repousser les dernières mani-*
« *festations de l'offensive allemande. Déjà cité.* »

14 mai 1918.

Et nous avons revu la Lorraine et Nancy, sa belle capitale : j'ai encore admiré la place Stanislas, dont l'harmonie gracieuse et la décoration élégante m'avaient fait une si jolie impression.

Nous ne sommes pas restés à Nancy, que nous avons seulement traversé : ce n'est pas dans les grandes villes, c'est en rase campagne, ou près de villes modestes, que notre place est la mieux choisie.

Le secteur qui nous a été attribué a ses agréments et les gens qui l'habitent nous ont fait le

meilleur accueil : il est relativement calme, quoiqu'il soit près de la frontière, j'allais dire de l'ancienne frontière, car notre invariable espérance est de voir bientôt enlever les bornes provisoires imposées par la triste guerre de 1870 et porter notre frontière à sa véritable limite, le Rhin.

22 mai 1918.

Notre bataille du mois d'avril a eu les honneurs du communiqué officiel : elle vient d'être illustrée dans le journal *l'Illustration* du 18 mai ; si vous le voulez bien, vous y verrez reproduite la photographie du trophée dressé avec les dépouilles glorieuses remportées sur l'ennemi : l'affaire fut brillante et le butin considérable. Le bataillon qui a obtenu ce beau succès a été cité à l'ordre de l'Armée.

La chaleur, qui s'était fait assez vivement sentir dans notre nouveau secteur, est tempérée aujourd'hui par le vent qui a eu le bon esprit de souffler un peu ; il ne pleut pas et nous n'avons pas à nous plaindre du vent, pas plus que d'autre chose.

30 mai 1918.

Les Boches ont encore engagé une grande offensive : les nouvelles, qui nous parviennent, directes ou indirectes, nous donnent la situation comme assez grave. Notre rude adversaire n'a pas épuisé ses puissantes ressources et il le prouve : ses efforts répétés lui en feront voir la fin, sans espoir de les remplacer. Que les Alliés résistent et gagnent du temps! Le temps travaille pour eux. Les Américains arrivent sans cesse, toujours plus nombreux, mieux entraînés; la supériorité en hommes sera bientôt telle qu'il n'y a pas de ligne Hindenburg qui tienne... Il faudra que les Boches abandonnent les régions envahies : il s'agira alors non pas d'un recul plus ou moins bien préparé, mais d'une retraite pure et simple.

Nous sommes persuadés qu'il en sera ainsi, non seulement parce que nous le désirons, mais parce que la bonne logique nous conduit à le penser; l'ennemi peut avoir des succès locaux : le Chemin des Dames, célèbre dans l'histoire désormais, est pris, la Marne atteinte par lui; nous ne voyons là que des

péripéties de la bataille, comme il s'en rencontre dans toutes les guerres. Les Alliés ont des hommes, des canons, des munitions, et, par-dessus tout, leurs soldats conservent le « cran », en bon français, le courage invincible qui fixe l'admiration du monde : ils feront de grandes choses. Paris reçoit des bombes d'avion, des obus de canons à longue portée ; il n'a rien perdu, nous disent ceux qui en viennent, de sa belle tenue à la fois confiante et souriante : les Allemands n'y entreront pas.

Je me laisse aller à vous écrire ce que nous pensons tous : en lisant l'expression fidèle de notre opinion commune, vous jugerez combien nous restons fermes dans notre confiance.

Nous venons d'avoir le contre-coup de l'attaque allemande dans la région de Soissons ; pour nous l'apprendre, ou pour toute autre raison inconnue, les Boches nous ont copieusement bombardés : leurs obus n'ont pas produit grand effet, notre secteur tranquille d'ordinaire a été seulement mis en grande agitation par ce violent tir d'artillerie imprévu et inutile.

1er juin 1918.

La fameuse, la colossale offensive allemande, qui avait été de nouveau déclenchée, est, aux dernières nouvelles, à peu près enrayée, et notre confiance, que je vous exprimais l'autre jour, est justifiée. Si les événements avaient suivi une marche défavorable pour les Alliés, nous aurions été des premiers à le savoir : les Allemands se seraient empressés de nous l'apprendre. Ils emploient à cet effet plusieurs moyens, dont le plus usuel est la sonnerie des cloches à grande volée : oh! ces cloches françaises, sonnant et publiant une défaite française, peut-on rien entendre de plus douloureux, de plus triste? C'est là une impression indicible...

Notre secteur est retombé dans son calme habituel, moins profond cependant : l'ennemi est en force devant nous, à peu de distance; nous veillons avec grande diligence pour empêcher une attaque soudaine de sa part. Ce calme, plus ou moins relatif, un coup de main peut l'interrompre : en attendant, rares sont les mouvements.

Je vous prie de vous figurer une position de pre-

mière ligne, à la lisière d'une ville assez importante, dont la rumeur publique annonçait naguère le cent quatre-vingt-cinquième bombardement, à une petite distance de Metz, ainsi que l'indique la borne de la grande route proche de notre poste avancé, sur laquelle on lit : Metz, 27 kilomètres. Les gens du pays vont tranquillement aux premières lignes cultiver leurs champs ; en face, les habitants d'un gros village occupé par les Boches se livrent également à la culture de leurs terres : et tous ces travaux agricoles, tant l'accoutumance est grande, se font comme durant la paix. On peut, muni de l'autorisation nécessaire, aller en ville se promener, se procurer les objets utiles et de fantaisie : dans la ville très éprouvée que les bombes boches négligent ou épargnent depuis quelque temps, les magasins de toute espèce sont ouverts et vendent à peu près tout ce que l'on peut désirer. Faut-il que la région soit actuellement calme pour qu'il en soit ainsi ? Je ne puis vous dire davantage, la discrétion m'oblige à ne pas parler plus longuement sur ce sujet ; j'ajouterai cependant un trait un peu vague : la bonne ville, notre voisine, est située sur la Moselle.

La Moselle, si je me le rappelle bien, a été chantée autrefois par le poète latin Ausone ; elle est restée digne de son antique réputation : c'est une belle

rivière qui coule ses eaux abondantes et claires dans une jolie vallée.

4 juin 1918.

La voie ferrée de Paris-Nancy ne peut plus être utilisée, les communications vont être gênées... Les Boches avancent encore : ils ont franchi la Marne, parait-il : à quand une seconde bataille de la Marne? Elle se produira nécessairement et nous espérons qu'elle aura des effets aussi heureux, plus décisifs que la première. Dans notre secteur calme, nous éprouvons une sorte de honte à être aussi tranquilles, alors que se livrent ailleurs de si furieux combats... Je vous écris, assis dans mon poste de commandement éclairé à l'électricité et installé avec un confort remarquable; au dehors, la nuit est magnifique, le silence règne profond; pendant le jour, la température est agréable, la chaleur n'est pas trop vive, et il ne pleut pas : tout autour de nous, l'agréable paysage des bords de la Moselle récrée la vue, et nous sommes si bien placés que nous pouvons jouir à la fois des avantages de la ville et de la campagne... Pendant ce temps, on se bat fortement là-bas, vers l'Ouest, et, si nous ne participons pas à la

grande bataille, nous en suivons toutes les phases d'un cœur qui, très ému, ne désespère pas.

10 juin 1918.

L'offensive allemande continue, ses progrès ne sont plus aussi rapides qu'à son début : c'est de bon augure. La grande ligne de Paris-Nancy peut être coupée, les correspondances sont reçues sans interruption : l'activité régulière de la poste augmente, dirait-on, en proportion des difficultés de son office. Il importe cependant, non pas seulement au point de vue postal, que la communication normale soit bientôt rétablie; quoique nous ne soyons pas ici isolés du reste du pays, la suppression de la grande ligne apporte des troubles, des difficultés dans les divers services de l'armée. La marche audacieuse et précipitée des Boches nous indique plus que jamais leur détermination de frapper un grand coup : nos troupes vaillantes et endurantes s'opposeront à cette ruée envahissante quand l'heure sera sonnée de la grave décision. La situation est angoissante, elle n'est pas plus critique qu'à certains jours dont je crois bien que nous avons ignoré

la gravité extrême : nous en sortirons encore; il faut tenir, tenir jusqu'au bout.

12 juin 1918.

La situation ne s'aggrave pas, semble au contraire s'améliorer. Patience et confiance, tel doit être notre mot d'ordre, à tous, militaires ou civils.

Et notre secteur reste imperturbable : à ses multiples avantages dont je vous ai parlé déjà, il faut ajouter maintenant les fruits qui commencent à mûrir : les fraises et les cerises sont en abondance dans le pays et servent à nos desserts; de nombreux vergers bien entretenus promettent pour les saisons prochaines de copieuses récoltes... Ces récoltes, les Boches certainement ne les feront pas : chez nous, ils ne viendront pas; chez eux ou plutôt dans les jardins de nos terres reconquises, c'est nous qui cueillerons les fruits, peut-être de l'année présente, tout au moins de l'année à venir.

15 juin 1918.

Après une série sans pareille de belles journées le temps se couvre et le vent va amener la pluie. Nous

ne serions pas fâchés de recevoir un peu d'eau qui rafraichirait la température et ferait disparaître la désagréable poussière.

Toujours voués à un calme invariable, nous avons tout le loisir nécessaire pour observer attentivement les variations de l'atmosphère.

17 juin 1918.

Aujourd'hui, le ciel très sombre ne se contente pas de nous menacer de ses averses, il nous les prodigue avec la plus large libéralité : il pleut à torrents et les célestes écluses ne paraissent pas près de se fermer. L'agriculture de la région souffrait de la sécheresse et les habitants du pays, dont nous sommes les confidents, demandaient instamment la pluie : il faut songer à autrui et remercier le ciel de ses bienfaits envers lui ; pour notre part, nous nous serions bien contentés d'une légère pluie suffisant à nous donner quelque fraicheur à laver les feuilles des arbres qui ont perdu leur belle couleur verte ordinaire, à abattre la poussière, tandis qu'après cette grande pluie, dans nos marches sur les routes et à travers champs, nous allons retrouver la terre détrempée, collante, gluante, dont nous aurons peine à nous délivrer : le séjour

en Italie nous avait fait perdre l'habitude de la boue très ennuyeuse.

Les journaux annoncent la nouvelle offensive autrichienne sur le front italien : les Boches cherchent à frapper partout à la fois; que ne pouvons-nous les imiter en leur manière d'agir!... Ah! les Russes, les Russes! Quelle responsabilité est la leur de ne pas avoir tenu le front oriental! Chez eux la révolution a tout détruit jusqu'à la conscience du devoir nécessaire, et ils trahissent notre cause, qui est leur cause bien comprise, en pactisant avec l'ennemi commun... Qui sait si nous ne reviendrons pas dans la belle Italie? Depuis une dizaine de jours, le bruit court avec insistance parmi nous que nous allons bientôt y être renvoyés : le plus souvent il n'y a pas de fumée sans feu et cependant ce retour me paraît invraisemblable actuellement... Le front italien, qui n'a pas été entièrement dégarni de troupes alliées, semble suffisamment armé contre la nouvelle offensive : les Autrichiens ne réussiront pas plus cette fois que l'autre dans leurs téméraires projets d'invasion; ils trouveront en face d'eux un commandement plus avisé et des troupes plus fermes que jadis. Et puis, la situation sur le front français, bien que meilleure, n'est pas entièrement éclaircie, et nous pouvons à tout moment

être appelés à prendre part aux opérations engagées sur ce front...

22 juin 1918.

J'ai reçu le diplôme de l'insigne de la campagne italienne et j'ai le plaisir de vous l'envoyer. Il ne faut pas en exagérer l'importance : c'est simplement un certificat constatant que j'ai passé quatre mois de guerre en Italie. Cette décoration consiste en un modeste ruban et n'est pas autre chose que le chevron ou la brisque chez nous. Les Italiens ont droit à un certificat de présence sur leur front seulement au bout d'un an : les étrangers l'obtiennent après quatre mois : à titre de bonne réciprocité, les Italiens qui sont en France portent aussi notre brisque lorsqu'ils y ont servi pendant ce même délai. Tous les hommes du régiment qui sont allés en Italie ont reçu un tel insigne, et le commandement italien, très large en la matière, l'accorde à tous ceux, qui après avoir combattu sur ce front, rentrent en France même avant le temps prescrit. Voilà une distinction très répandue et très ordinaire.

Le ciel est toujours pluvieux : l'été, dans lequel nous entrons, nous rendra peut-être le beau soleil.

25 juin 1918.

Les jours de pluie se sont succédé, faisant le bonheur des agriculteurs, nos voisins, servant moins à notre propre avantage : maintenant le temps redevient agréable, c'est un vrai temps d'été.

Aussi les avions, profitant de la pureté du ciel et de l'absence du vent, se livrent-ils avec ardeur à leurs audacieuses opérations. Nous assistons émerveillés à leurs prouesses, et l'habitude que nous en avons n'a pas émoussé nos sentiments à leur égard : quand nous contemplions autrefois les vols d'aéroplanes primitifs, aurions-nous pu prévoir le rapide développement donné à ces frêles appareils qui sont devenus les maitres de l'air? A les voir ainsi évoluer, indifférents aux balles des mitrailleuses de leurs adversaires ou aux obus lancés par des canons spéciaux réservés contre eux, exposant continuellement leur vie aux coups de l'ennemi ou aux risques de l'accident, on reste saisi d'admiration devant un très beau courage. Qu'aurait dit le poète latin, le bon Horace, qui donnait une triple cuirasse de chêne et d'airain au cœur de celui qui le premier confia à la

mer le navire fragile, s'il avait pu voir nos modernes aviateurs!

Le général Dubail, qui vient d'être nommé grand chancelier de la Légion d'honneur, a laissé sur le front le souvenir des plus hautes qualités militaires.

27 juin 1918.

Les Américains, comme vous le savez, arrivent en rangs pressés et leurs troupes forment déjà un important contingent; ils traversent l'Océan sans encombre, et c'est merveille de voir la manière dont ils échappent aux sous-marins allemands : leurs transports sont escortés de navires de défense, la plupart anglais, et jusqu'à présent ont su éviter les dangers de l'implacable guerre que les Boches ont décidé de mener sous l'eau.

Les alliés d'outre-mer sont déjà nombreux dans notre région où ils tiennent une partie du front. Je suis convaincu que ce sont des soldats sur qui l'on peut compter et qui ne demandent pas mieux que de justifier leur bonne réputation Nous ne les avons pas encore vus au combat sur la terre ferme; dans l'air, leur activité est grande : les avions amé-

ricains ont fait leur apparition dans notre ciel et nous pouvons en voir presque tous les jours; ils ne sont pas silencieux, ces avions, leurs moteurs laissent entendre un bruit assez grand, mais ils sont très rapides et leurs pilotes très allants, très audacieux... Nous suivons leurs vols répétés avec le vif intérêt que vous comprenez, et je suis certain qu'ils font le plus utile travail. Les avions boches se montrent prudents, réservés : ils sont d'ailleurs inférieurs en nombre, et, s'ils manifestent parfois leurs dispositions combattives, les résultats qu'ils obtiennent nous paraissent modiques.

Je ne sais pas si c'est un effet du voisinage de nos alliés américains : depuis qu'ils sont arrivés dans la région, on nous distribue d'excellent jambon venant directement d'Amérique, de Chicago, dit-on, et apportant à notre ordinaire une variété fort prisée. Sur ce sujet de notre alimentation, je puis vous assurer que le ravitaillement fonctionne aussi bien qu'on peut le désirer; les hommes ne peuvent être mécontents ni de la quantité ni de la qualité de la nourriture. Quelques réclamations ont pu s'élever à telle ou telle époque passée, elles étaient dues un état de choses accidentel : en règle générale, on n'a pas le droit de se plaindre.

29 juin 1918

J'ai pu aller me promener à Nancy où j'ai passé une journée charmante : que la place Stanislas est donc jolie, et quel plaisir j'ai toujours à la revoir!

J'ai retrouvé la grande ville aux rues larges et animées, aux vastes places, aux beaux jardins, aux monuments artistiques... Le hasard de la promenade m'a conduit à l'ancienne chapelle des Cordeliers, qui renferme les tombeaux des grands-ducs de Lorraine : elle offre un intérêt d'art et d'histoire particulier; entretenue jusqu'au temps de la guerre par l'empereur d'Autriche, en mémoire de ses ancêtres, elle ne sert plus maintenant à l'exercice du culte et ne s'ouvre que pour les visiteurs.

Peut-être le sentiment agréable que j'éprouve à revenir à Nancy provient-il non seulement de la beauté propre a la ville, mais aussi de mes souvenirs de 1914? Alors, l'armée du général de Castelnau, *cujus pars minima fui*, sauva de l'invasion la ville, qui depuis est restée inviolée. Elle a bien été bombardée à diverses reprises, mais les victimes et les dommages n'ont pas été nombreux : aucune de ses richesses d'art, de ses grilles, de ses fontaines, n'a

été touchée : la proie ardemment convoitée a échappé aux Barbares.

2 juillet 1918.

La dernière offensive allemande a été arrêtée : je crois néanmoins qu'il faut s'attendre encore à quelque effort de l'ennemi. Pour le moment est survenue une accalmie à peu près générale et notre secteur ne change rien à son état habituel : on y tire quelques rares coups de canon, et de part et d'autre on se garde.

Les vols d'avions sont toujours fréquents et intéressants : nous ne les voyons à présent que d'assez loin, non pas parce que les hardis aviateurs s'élèvent trop haut, mais parce qu'ils opèrent à une certaine distance de nous.

La température est supportable, un peu chaude ; il est naturel qu'en plein été nous soyons soumis aux lois de la saison : nous voudrions bien quelque exception à la règle.

10 juillet 1918.

La chaleur devient plus forte, le mois de juillet nous a apporté une température élevée : le ciel est

d'une pureté inaltérable et le soleil y rayonne d'une vive ardeur. Le paysage que nous avons sous les yeux est riant, plaisant à la vue : la belle rivière coule entre des rives verdoyantes, dans une vallée sinueuse, bordée de longs coteaux ondulés que se partagent les bois et les champs cultivés. Plus loin, bien plus loin, dissimulées par les plantations et par les élévations de terrain, se dressent de hautes cheminées d'usines : cette région, en même temps qu'agricole, est très industrielle ; ses hauts fourneaux, ses fonderies, sont universellement connus et leurs produits sont certainement arrivés jusqu'à vous. D'ailleurs l'est de la France, peuplé et laborieux, fait preuve tout entier, ou faisait preuve avant la guerre, d'une activité intense. Quand cela nous est possible, nous avons l'agrément de parcourir l'aimable pays qui fait notre demeure provisoire, et nous profitons du répit, momentané sans doute, qui nous est accordé.

24 juillet 1918.

Je n'ai pas eu beaucoup de loisir pendant la semaine qui vient de s'écouler et j'ai été suffisamment occupé.

Pour rompre la monotonie de la vie ordinaire et pour nous renseigner sur les projets des Boches, un coup de main a été décidé sur leurs lignes en face des nôtres Le projet de l'opération fut, je pourrais presque le dire, mis au concours : on demanda à des commandants d'unité de préparer des plans qui, étudiés et établis avec soin, seraient soumis à l'approbation du Général commandant la division. Le plan que je dressai en vertu des ordres donnés a eu la bonne chance d'être choisi par le Général; il a été mis à exécution dans la nuit du 22 juillet, et j'ai dirigé l'opération : je m'empresse de dire qu'elle a réussi. L'objectif était un lieu dit « la Tuilerie », situé à 1 500 mètres à vol d'oiseau en avant de nos lignes; le détachement de troupes employé comprenait 230 hommes du génie et du 339e régiment d'infanterie. De satisfaisants résultats ont été obtenus : sans préparation d'artillerie, nous avons atteint notre objectif, ramené deux prisonniers, des armes et du matériel, et, ce qui est très heureux, nous n'avons subi aucune perte. Mon groupe d'assaut s'est admirablement conduit. Notre colonel a eu l'amabilité de m'envoyer tout de suite un extrait de la décision du 22 juillet, 15 heures, relatant l'événement favorable : il veut bien dire que « le régiment entier fêta notre rentrée victorieuse ».

25 juillet 1918

Après l'opération heureuse du 22 juillet, nous sommes rentrés dans notre tranquillité régulière. Les Boches, jusqu'à présent, n'ont pas réagi : c'est à prévoir qu'ils ne resteront pas sous le coup de l'affront infligé et qu'ils nous rendront notre visite : nous nous préparons à les recevoir comme il faut, et nous faisons de nouveaux efforts de bonne organisation et de grande vigilance.

La chaleur augmente toujours : elle devient sénégalienne, et cependant, si nous ne précisons pas exactement notre position actuelle, il est aisé de comprendre que nous ne sommes pas dans la région tropicale... Ne croyez pas, je vous prie, à une amplification de ma part : le thermomètre, qui dit la vérité toute pure, monte à une hauteur inusitée.

27 juillet 1918

Il pleut maintenant : après le beau temps sont revenues la pluie, la boue, et nous regrettons le soleil dont nous trouvions hier la chaleur trop ardente.

Tous les insectes de la création semblent s'être donné rendez-vous autour de nous : les mouches bourdonnent en nombre infini, de gros taons volent pesamment, ronflent à nos côtés, exerçant notre longue patience.

Les bois que nous voyons actuellement sont très beaux : leurs arbres, d'essences diverses et de haute futaie, y étendant leurs longues files ou leurs touffes sombres, ont un aspect fort pittoresque ; ils nous procurent aussi l'ombre et le frais, quand le soleil darde des rayons brûlants. Ces bois n'ont pas été très éprouvés par la guerre : combien ils ressemblent peu à ces malheureuses forêts dévastées que nous avons parcourues ou habitées au cours de nos continuelles randonnées !... La forêt ne présente pas ici les mêmes caractères que dans les contrées du Midi : elle est plus grande, plus épaisse, plus majestueuse ; un sol riche et souvent arrosé par l'eau du ciel donne aux arbres une croissance magnifique et les arbres variés offrent des différences de port et de couleur admirables, je le reconnais volontiers : mais je dis aussi que les bois de pins en Provence ont un charme incomparable de légèreté gracieuse, de finesse délicate de feuillage, d'air embaumé...

30 juillet 1918.

Les Allemands ont tenté il y a quelques jours une nouvelle offensive : de celle-ci, on peut dire sûrement qu'elle ne leur a pas été favorable. Les progres de notre contre-offensive sont sensibles. Plein d'audace arrogante, l'ennemi s'était avancé très loin, trop loin pour lui : les Alliés le tiennent à la gorge et ne le lacheront plus.

La journée du 14 juillet à Paris a été merveilleuse, par l'éclat de la grande revue passée, surtout par le beau spectacle de la population parisienne témoignant hautement sa force morale et son espérance. Ah! les Boches croyaient avoir enfoncé le front allié et jeté la panique à l'intérieur du pays : une fois de plus, ils se sont lourdement trompés. Jamais l'armée n'a été plus solide, plus vaillante, et au courage des troupes répond la très ferme tenue de l'arrière. Il nous semble bien que pour les Boches c'est le commencement de la fin : il nous paraît impossible, d'apres les nouvelles officielles fournies et les renseignements particuliers reçus, qu'ils puissent rétablir une situation définitivement compromise

3 août 1918

Mon colonel me fait parvenir « les félicitations du général Gérard, commandant la VIIIe armée, et du général Colin, commandant la 64e division, au capitaine Jeanbernat et à tous les participants au coup de main exécuté le 22 juillet ».

Je suis proposé pour la Légion d'honneur.

5 août 1918.

La grande voie Paris-Nancy est dégagée, maintenant ; les Allemands ont été repoussés à une bonne distance de la Marne. La seconde bataille de la Marne est gagnée et bien gagnée : la grande rivière française favorise nos armes, elle méritera dans l'histoire le souvenir illustre des hauts faits accomplis sur ses bords. Notre secteur, persistant dans son calme retrouvé, ne nécessitera pas peut-être toujours notre présence : dans le grand mouvement offensif qui s'opère, il est à présumer que nous trouverons une place : c'est ce que l'on commence à dire, c'est ce qui peut être vrai...

8 août 1918.

Le soleil luisait tout à l'heure : de gros nuages sont montés à l'horizon, et déjà des gouttes de pluie tombent ; il faisait chaud, le ciel avait la belle pureté qui est la parure des jours d'été ; tout est changé à présent, et le ciel très sombre nous gratifie d'une ondée plus fraiche que de saison. Et tous les jours c'est la même chose : les variations du temps sont incessantes. Le mistral, que l'on a appelé jadis un des fléaux de la Provence, serait un bienfait pour notre région, s'il consentait à venir y fixer le beau temps.

11 août 1918

Le tranquille et joli secteur a été abandonné par nous, nous sommes de nouveau partis... Comme nous le pensions, on a décidé de nous faire rendre de meilleurs services sur une autre partie du front moins calme. « A Dieu vat! » ainsi que disent les marins s'embarquant pour un dur voyage.

12 août 1918.

Sans être tout à fait au même endroit, nous avons retrouvé le pays que nous occupions au mois d'avril dernier.

Les Allemands reçoivent en ce moment une forte poussée et laissent entre nos mains quantité de prisonniers et de canons : nous allons sans doute participer à la cueillette, ce sera fort intéressant.

En attendant, je me trouve près d'une ville célèbre. Dans le château qui la décore, l'empereur Napoléon III, réunissant d'illustres invités, tint souvent une cour brillante... La forêt voisine, à la fois grandiose et charmante, est très belle avec ses grands arbres, ses fourrés épais, ses points de vue variés, ses larges avenues bien tracées... Nous avons dû troubler dans leurs profondes retraites les Nymphes des jolis paysages, que les poètes ont chantées.

Qu'allons-nous faire? Je ne peux le dire, nous sommes toujours par voie et par chemin... Nous prendrons bientôt notre part à la lutte suprême : l'on doit poursuivre sans relâche les Boches en retraite, ne pas les laisser se ressaisir.

17 août 1918

Nous allons monter en ligne... Il faut chasser l'ennemi de la terre de France!

Le temps est magnifique : le ciel se montre, cette fois, propice à notre cause...

Dans la situation présente, très agitée, nous gardons notre bonne assurance...

25 août 1918

Quelle affreuse nouvelle je viens de recevoir! Mon frère est mort... Est-ce possible, mon Dieu! que je ne le reverrai plus? Et je ne puis pas être à vos côtés! Quelle tristesse!...

Le capitaine Jeanbernat a appris la mort de son frère, pour qui il avait la plus vive affection.

Le caporal secrétaire d'état-major Louis Jeanbernat Barthélemy de Ferrari Doria, licencié en droit, est mort pour la France le 22 août 1918, au service

de la patrie auquel il s'était lié par un engagement volontaire.

Le 26 août 1918, le capitaine Jeanbernat a été cité à l'ordre de la division :

« Le 22 juillet 1918, a quitté momentanément « le commandement de son bataillon pour exé- « cuter un coup de main difficile. A exécuté « l'opération avec autant d'habileté que de cou- « rage, et ramené deux prisonniers, sans subir « aucune perte malgré le gros effectif de son dé- « tachement, la durée de la manœuvre (2 h. 15) « et l'éloignement de nos lignes (1 500 mètres). »

31 août 1918.

Je ne puis me résoudre à croire à une mort qui me fait tant de peine...

La désolante nouvelle me parvint dans les circonstances les plus graves.

Nous venions de recevoir l'ordre de monter en ligne pour attaquer dans un secteur particulièrement difficile. Je commande mon bataillon : je faisais les derniers préparatifs fiévreux, je donnais les derniers

ordres... et le lendemain nous avons attaqué. Grand Dieu! quelle attaque! Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu autant d'obus et de balles de mitrailleuses s'abattre sur nous. Notre colonel est tué dès le début de l'action, nous subissons des pertes sévères... Nous avons progressé quand même... Notre objectif a été atteint... Et, quand, le soir, nous sommes venus en réserve, dans un endroit plus calme, le Commandant du régiment m'a remis la croix de la Légion d'honneur.

Le capitaine Jeanbernat a été fait chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille le 29 août 1918 :

« Pendant une période d'attaques très dures, « notamment le 29 août 1918, contre un ennemi « retranché pourvu d'abondantes mitrailleuses « et d'une puissante artillerie, a commandé son « bataillon avec un courage, un sang-froid et « une énergie de tout premier ordre, conquérant « de haute lutte, au prix des plus grands efforts, « une voie ferrée dont le talus était fortement « organisé et capturant une trentaine de prison- « niers. Avait déjà, le 22 juillet 1918, conduit

« un coup de main parfaitement réussi et sans « pertes pour sa troupe. Une blessure, deux « citations. »

2 septembre 1918.

Et la bataille continue...

Le régiment est actuellement commandé par le chef de bataillon Laverrière, officier du plus grand mérite, qu'une promotion de grade attendue conservera, nous l'espérons, à notre tête.

J'ai fait envoyer des fleurs que vous voudrez bien déposer sur la tombe de Louis...

5 septembre 1918.

Au cours d'opérations très actives, le succès des Alliés grandit de jour en jour. Les Allemands reculent partout : malgré l'âpreté de leur défense, ils sont sans cesse refoulés...

C'est la victoire... J'en suis heureux, mais que la pensée de mon frère mort me rend l'âme triste!...

Le capitaine Jeanbernat, chevalier de la Légion d'honneur, a été tué à l'ennemi le 7 septembre 1918.

Le 23 septembre 1918, le capitaine Jeanbernat a été cité à l'ordre de la division :

« Après avoir conduit son bataillon avec une « bravoure admirable et mérité la croix des « braves sur le champ de bataille du 29 août 1918, « a conduit de nouveau son bataillon à l'attaque « du 7 septembre. Est tombé mortellement frappé « sans pouvoir jouir de son triomphe au moment « où son bataillon enlevait les positions alle- « mandes. En outre a reçu la croix de la Légion « d'honneur avec croix de guerre (palme) pour « sa glorieuse conduite à la bataille de l'Ailette. »

Le 9 février 1920, le capitaine Jeanbernat a été cité à l'ordre de l'Armée, pour les motifs de la précédente citation à l'ordre de la division.

FIN

417

TABLE

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8